



**HAL**  
open science

# Les pratiques du village, les générations dans le commun

Valentin Alemany

► **To cite this version:**

Valentin Alemany. Les pratiques du village, les générations dans le commun. Architecture, aménagement de l'espace. 2021. dumas-03230120

**HAL Id: dumas-03230120**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03230120>**

Submitted on 19 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# Les pratiques du village, les générations dans le commun.

Mémoire de Master – Valentin Alemany



# Les pratiques du village, les générations dans le commun.

*Quel rôle joue l'espace public d'un village dans les relations intergénérationnelles et la transmission des savoirs ?*

*Comment l'institution du commun pourrait réconcilier les espaces et les usages en respectant des relations nécessairement intergénérationnelles entre les acteurs ?*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de Master

Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes – 2020

Valentin Alemany – sous la direction de Frédéric Barbe

## **Remerciements**

Merci à Elisabeth Artaud, Laëtitia Fumoleau-Moreau et Cécile Andrieux pour m'avoir accordé leur temps et enrichi mon travail par leurs expériences.

Je remercie également Marie-Louise Guérin, pour toutes les précisions historiques et les anecdotes concernant les villages Charentais d'Echallat et de Mérignac.

Encore merci à Maï et à ma mère pour leur relecture, et à mon père pour m'avoir procuré les archives photographiques du festival Echall'Arts.

Merci à ma famille, à mon colocataire et à mes amis pour les échanges que nous avons eus sur le sujet, de manière plus ou moins directe.

Enfin, je remercie Frédéric Barbe et l'équipe encadrant le séminaire *Habiter la transition socio-écologique*, Julie Gangneux et Lucile Garnier, pour m'avoir accompagné tout au long de ce travail.



Fig. 1 Carte postale, vue de la place du lavoir

## **Préambule : Mon expérience villageoise**

Confinés.

Mon mémoire commence par mon voyage de retour à la maison, avec mes parents et nos deux chats. De Nantes, me revoilà dans ma Charente natale, dans mon petit village d'Echallat, perdu au milieu des vignes et des champs. Ce ne sont pourtant pas les vacances qui commencent, et c'est seulement une fois le week-end passé que je prends conscience que cette période en famille ne sera pas de tout repos...

Soudainement, la vie est devenue très étrange : alors que les jours étaient magnifiques en ce début du mois de mars, nos déplacements ont été contraints dans un rayon d'un kilomètre autour de notre domicile !

Par chance, j'ai passé quelques jours avec ma sœur avant d'être confiné. Je n'avais pas prévu d'aller rendre visite à ma grand-mère avant les vacances, et ce retour brutal fait naître des envies. Au lieu des trois cents kilomètres de distance, désormais ce sont trente kilomètres qui nous séparent, mais ils semblent infiniment plus longs ! Heureusement, nous pouvons encore communiquer par téléphone et grâce à Internet !

D'après les mesures sanitaires, il faut éviter les contacts physiques et toujours être à distance des autres – ce qui est encore d'actualité... En même temps, il faut trouver des moyens pour poursuivre nos activités. Internet se révèle une fois de plus indispensable.

Ce n'est quand même pas de chance d'habiter en zone blanche ! Ici, les téléphones portables ne passent pas toujours bien car le village est trop éloigné des antennes-relais – d'autant plus que les murs en pierre des vieilles fermes charentaises font une cinquantaine de centimètres d'épaisseur – et nous n'avons pas l'ADSL. Nous sommes obligés de faire appel à un fournisseur d'accès, qui nous permet d'avoir une connexion – souvent défectueuse et limitée.

Les sorties sont limitées, mais je trouve un moyen alternatif pour passer plus de temps en extérieur. Pour moi, revenir à la campagne chez mes parents sans pouvoir sortir du jardin est inconcevable !

Lors des premières semaines, tout est étrangement calme. Habituellement, des voitures et camions passent fréquemment sur la départementale qui traverse le village. Là, plus rien, pas un bruit. Étrangement aussi, lors de mes footings je croise presque systématiquement des promeneurs, alors qu'habituellement les rues et chemins sont relativement déserts. A l'image des animaux sauvages qui réinvestissent les villes, les humains sortent de leur tanière pour retrouver leurs droits sur les routes et chemins, dominés par les véhicules motorisés.

Certaines maisons se sont remplies après mon retour au village, illustrant le phénomène de fuite des grandes villes dont les chaînes d'informations parlaient. Au fil du temps, j'ai vu les gens se mettre à faire du sport, à passer en courant devant chez moi... A mon tour, lorsque je réalisais une séance d'entraînement intense, c'était cocasse de voir des têtes étonnées ou d'entendre des encouragements, tellement inhabituels dans ma routine solitaire. Après un mois de silence, les voitures ont commencé à refaire surface. Pour mon plus grand plaisir, les avions étaient toujours absents du ciel incroyablement bleu et dégagé. J'avais l'impression de vivre un moment privilégié, une renaissance de la tranquillité de la campagne, que j'imaginai au début du siècle dernier (mais qui n'est peut-être pas si loin).

Dans mon village, nous avons vécu un moment historique pendant le confinement ! Depuis le temps qu'on parlait de la fibre (optique), voilà qu'elle arrivait enfin ! D'ailleurs, lors d'un footing, j'ai croisé les ouvriers chargés de l'installation et ce fut un grand moment. J'ai cru vivre dans un film lorsque le responsable a crié « Attention ! Restez à deux mètres ! » en me regardant comme si j'avais la peste. Quelle ambiance...

A l'heure où j'écris, la vie a repris son cours comme dans les méandres d'un fleuve qui ne retrouve jamais son lit : cette vie masquée nous transforme. J'ai quitté ma famille pour

aller étudier, et je me replonge dans l'ambiance du village pour raconter une histoire de générations...

La vie au village, c'est d'abord une tradition, une succession de familles qui cohabitent et entretiennent des propriétés : leur patrimoine. Aujourd'hui, cette succession n'a plus la même logique, les nouvelles générations remplacent rarement les précédentes au sein d'une même maison. Dans les villages, il y a souvent des histoires de familles, mais aujourd'hui avec les mobilités résidentielles, tout va plus vite et l'histoire devient une anecdote. Il n'y a plus de raison d'appeler un lieu-dit par le patronyme de celui qui y vit, comme c'est le cas de « Chez Veau », qui se trouve dans une commune voisine (Asnières-sur-Nouère).

C'est ce qu'il s'est produit lorsque mes parents ont décidé d'acheter notre maison actuelle à Echallat. A notre arrivée, nous avons rapidement fait connaissance avec les voisins. L'accueil fut chaleureux, et des relations se sont rapidement tissées. Ce fut le cas notamment avec les voisines d'en face qui avaient plus ou moins mon âge. Le lien entre nos deux familles fut intense au début, nous nous retrouvions pour manger ensemble, jouer, discuter, puis une distance s'est progressivement installée. Quant à Louissette et Jean-Marc, nos plus proches voisins, et avec qui nous partageons une impasse, ils avaient deux enfants un peu plus âgés que moi. Notre relation s'est construite autour des rapports entre nos chats respectifs et l'échange de services.

Une troisième relation majeure de voisinage s'est créée immédiatement après notre arrivée avec Marie-Louise. Elle avait plus ou moins l'âge de ma grand-mère et sa petite-fille avait mon âge, ce qui faisait que nous retrouvions l'un en l'autre l'image d'une personne chère. Aussi, l'ai-je rapidement considérée comme ma mamie, d'autant plus que ses petits-neveux étaient mes copains dans mon ancienne école. Son jardin-potager se trouvait en bordure du nôtre.

C'est là que nous avons fait connaissance et que nous nous retrouvons encore régulièrement pour discuter. Le lancer de betteraves par-dessus la clôture est monnaie courante (et gratuite).

Lorsque je me suis posé la question des relations intergénérationnelles dans mon village, c'est à eux que j'ai d'abord pensé. Dans ces trois relations de voisinage, toutes les générations (ou presque) sont représentées aujourd'hui.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## Sommaire

<b>Remerciements</b> .....	5
<b>Préambule : Mon expérience villageoise</b> .....	7
<b>Introduction</b> .....	17
<b>1. Echall'Arts, un festival intergénérationnel</b> .....	33
1. Echallat, un village centré sur son festival.....	33
<i>Un principe d'ouverture des propriétés privées propre au village ?</i>	
<i>L'impact social des relations intergénérationnelles</i>	
<i>La place des relations intergénérationnelles dans le milieu associatif (rural)</i>	
<i>Le principe fondateur du festival remis en cause par un virus</i>	
2. L'exposition et l'interaction, des moyens de changer les représentations.....	46
<i>S'exposer : se mettre en valeur et en danger</i>	
<i>Faire ou prendre parti pour s'intégrer</i>	
<i>L'espace et l'objet d'exposition</i>	
3. La réciprocité, une clef pour rassembler.....	61
<i>Le festival ou la fête des voisins</i>	
<i>Un rapport affectif au territoire</i>	
<i>Mais qui sont mes voisins ?</i>	
<i>La convivialité en péril</i>	
<i>Le festival, la nouvelle institution du village ?</i>	



## **2. Les relations intergénérationnelles en institution à Mérignac** ..... 85

### 1. L'importance des institutions dans le village de Mérignac ..... 85

*Institutionnaliser ou instituer, quelle différence ?*

*Les relations entre institutions en pratique*

### 2. L'acceptation des groupes sociaux dans l'espace vécu du village ..... 90

*L'institution hors les murs*

*L'accueil mitigé des relations intergénérationnelles*

### 3. La question identitaire dans le rapport à l'individu, au collectif et aux institutions ..... 103

*L'éducation en jeu dans la représentation (sociale mais pas que)*

*La contribution des institutions au bien vivre ensemble*

*Les visages masqués de la dépendance*

### 4. Les enjeux sociétaux de l'apprentissage tout au long de la vie ..... 117

*Un équilibre à trouver à travers les échelles d'action-réflexion*

*Les lieux de rencontres pour l'éducation intergénérationnelle*

*Le « Lifelong Learning Program » dans un village*

## **3. La place du commun dans les relations intergénérationnelles** ..... 135

### 1. Le village traversé par un nouveau regard .... 135

*Le commun dans un village*

*Le rôle de la place*

*Les hauts-lieux et la place des monuments*

### 2. Le village traversé par les âges ..... 154

*Légitimer sa présence dans l'espace public*

*Un commun peut-il ne pas être intergénérationnel ?*

### 3. Les espaces du village mis en tension ..... 165

*Qu'est-ce qu'un commun institutionnalisé ?*

*La place de l'école et de l'apprentissage*

*La cohabitation, au centre de l'organisation ?*

## **Conclusion** ..... 183

## **Médiagraphie** ..... 193

*Livres :*

*Articles :*

*Mémoires, thèses :*

*Conférences, vidéos :*

*Sites web :*

## **Table des illustrations** ..... 201

## **Annexes** ..... 205

## Introduction

Durant mes études, je me suis beaucoup intéressé à l'éducation, et notamment aux pédagogies alternatives, à partir desquelles je me suis penché sur la relation enseignant-élève. J'ai alors découvert le concept d'éducation intergénérationnelle, et le lifelong learning programme, suivant le principe selon lequel chacun peut apprendre de son prochain, peu importe l'âge.

Du point de vue des personnes âgées, on constate l'importance des potentiels d'apprentissage, de transmission et de création de nouveaux liens sociaux. Les bénéfiques sont également nombreux pour les enfants qui grandissent au contact des personnes âgées : au-delà de l'expérience vécue, racontée par leurs aînés, ils développent l'empathie, la bienveillance, la joie de vivre ou encore le respect.



Fig. 2 Le statut des personnes âgées est parfois assimilé aux situations de handicap. Nuage de mots généré sur <https://nuagedemots.co/> à partir du sommaire du *Schéma pour l'autonomie et la citoyenneté 2020-2024*, réalisé par le Département de la Charente, en 2019.

Aujourd'hui, on accorde une grande importance au langage dans la représentation. Les mots valorisent ou déprécient les personnes autant que les images marquent les esprits... Cette multitude de dénominations s'observe notamment aux âges avancés de la vie. La multiplicité des termes semble être associée à la mixité culturelle dans la société, où les personnes âgées sont perçues de manières très différentes, aussi bien comme des « sages » que comme des « dépendants ». Entre ces deux extrêmes, il existe toute une variété de mots qui évoquent un stade de vie avancé, période à laquelle la transmission prend souvent le pas sur l'apprentissage : on a acquis une quantité importante de savoirs tout au long de la vie, et on transmet en retour.

J'aimerais revenir sur le concept de génération, un sujet qui m'interroge : selon les contextes, les limites entre deux générations se confondent et les écarts d'âge varient, allant parfois du simple au double. D'après le Centre National des Ressources Textuelles Lexicales<sup>1</sup>, une génération est « l'ensemble de ceux qui descendent d'une même origine ». C'est aussi « chacune des phases successives qui marquent un changement important dans une technique en évolution » ; « le laps de temps qui sépare des degrés de filiations ».

A la lumière d'une lecture de Pascal Nicolas-le-Strat, je commence à considérer les catégories d'âges comme une institution, un outil politique et statistique, dont le danger serait l'imposition d'un « paysage langagier et un horizon de sens, à travers lequel certains acteurs se sentent obligés progressivement de « penser ». »<sup>2</sup> Cependant, la catégorisation « permet de réduire la complexité de l'environnement en le découpant et en l'ordonnant, ce qui en facilite la compréhension et la maîtrise. La catégorisation contribue également à assurer la cohérence de la représentation. »<sup>3</sup>

1 <https://www.cnrtl.fr/definition/g%C3%A9n%C3%A9ration>

2 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun>

3 Rosa Emmanuelle, Tafani Éric, Michel Géraldine et al., « Rôle du processus de catégorisation dans le fonctionnement des représentations

Ainsi, comment concevoir une dimension intergénérationnelle dans une société où tout est cadré, normé ou borné ? En bref, je ne voulais pas m'étendre sur les catégories mais plutôt m'attacher aux relations qui les transgressent. Seulement, j'étais bien incapable de les nommer... Alors, comment catégoriser ? A partir de quoi se base-t-on pour distinguer deux générations ? Entre les événements historiques vécus (les soixante-huitards...), les tranches d'âges (les moins de 25 ans...), les activités (les étudiants, les retraités...), les pratiques divergent et reflètent l'appartenance d'un individu à de multiples catégories, engendrant ainsi les relations intra et inter-catégorielles. Se pose alors la question de l'entre-deux et des registres d'actions attribués à chaque catégorie, que l'on ne peut nier lorsque l'on souhaite reprendre des études à 45 ans, commencer à travailler à 15 ans, ou encore reprendre un emploi après 65 ans... Aujourd'hui, il s'agit d'organiser la cohabitation des multiples générations qui constituent nos sociétés.

Avec l'augmentation de l'espérance de vie, la croissance démographique et l'évolution des modes de vie, de nouvelles problématiques apparaissent. Il devient nécessaire de reconsidérer la place des êtres vivants – non seulement humains, mais également animaux et végétaux – dans la cohabitation, car nous dépendons les uns des autres pour vivre dans cet écosystème planétaire.

Co-habiter, c'est vivre ensemble, et cela engendre une relation réciproque entre les différentes parties habitantes. C'est une pratique de partage de l'espace collectif, qui s'établit d'abord de manière spontanée – sans nécessairement entrer en contact avec l'autre –, et qui se définit de manière réfléchie, par le dialogue entre les personnes. « *Cohabiter consiste en permanence à « co-produire et négocier des temps et des lieux où simultanément nous pouvons (devons ?) affirmer notre identité, sa pratique et sa représentation, et les façons dont*

sociales : une application dans le champ du marketing », Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 2011/3 (Numéro 91), p. 253-281. DOI : 10.3917/cips.091.0253. <https://www.cairn-int.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2011-3-page-253.htm>

nous négocions celles-ci avec d'autres, voisins de rencontre, temporaires ou plus pérennes » (Haumont, 2005) »<sup>4</sup>

Au-delà de la simple co-présence (je sais que tu es là) et de la co-existence (je sais que tu existes avec ton propre mode de vie), la co-habitation prend en considération les pratiques d'autrui afin de réguler un usage personnel de l'espace partagé, afin de vivre ensemble. On parle généralement de co-habitation lorsqu'elle est conflictuelle, avec une volonté de s'opposer par des comportements ostentatoires, ou lorsqu'elle est « heureuse » et que les pratiques s'accordent ; il semble toujours y avoir une forme de réciprocité – y compris dans le conflit, puisqu'il est question de l'opposition de deux présences nécessairement réunies dans un rapport de force.

On retrouve cette réciprocité dans l'éducation, c'est-à-dire à travers le processus de transmission de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être. En effet, l'éducation consiste en un transfert réciproque entre deux personnes : c'est un échange, une interaction qui prend du temps pour s'établir. En dehors de la relation de type enseignant-élève, on a tous quelque chose à apprendre des autres ou à leur apporter en plus. Que l'on soit considéré comme un élève ne change rien à notre capacité de transmission. Cependant, cela peut affecter notre ressenti vis-à-vis de nos capacités.

La société occidentale, avec une tendance « linéaire » (apprentissage – travail – retraite), est en transition vers un modèle complexe, avec de plus en plus de reconversions et d'interruptions de l'activité professionnelle. Le concept de « Lifelong Learning » se développe de plus en plus, notamment avec l'accès à des cours en ligne. Certains chercheurs, comme Greg Mannion<sup>5</sup> partent du principe que l'éducation s'effectue tout au long de la vie : « *Field, Lynch & Malcolm*

---

4 Gourcy, C. D., & Rakoto-Raharimanana, H. (2008). « Coprésence et cohabiter : Entre transaction et accommodement. Le cas d'un habitat collectif dans le sud de la France. », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 3, Article 3. <https://doi.org/10.4000/socio-logos.1913>

5 Mannion, G. (2012). Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place. *Journal of Intergenerational Relationships*, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>

(2008) have made some headway in understanding learning socio-culturally across the lifecourse. They have shown that learning is truly lifelong and lifewide. »

Il y aurait donc un fort potentiel intergénérationnel dans le domaine de l'éducation. Pourtant, après mes premières recherches sur l'intergénérationnel dans le cadre architectural, je constate que c'est quelque chose qui est intégré presque exclusivement à l'habitat. Pourtant, pour reprendre les mots d'Elisabeth Artaud<sup>6</sup> : « *l'habitat, c'est une boîte, ce n'est qu'un contenant. Après, la question c'est : qu'est-ce qu'on y fait ensemble ?* »

Ainsi, autant dans la cohabitation que dans l'éducation, en se posant la question des pratiques collectives, on se questionne sur l'institution d'un espace partagé. Instituer, c'est définir un ensemble de règles communes, afin d'organiser la vie en communauté. « *L'institution est alors une structure politique, sociale et juridique, établie par la loi, ou la coutume, pour régler et organiser l'existence d'un groupe humain.* »<sup>7</sup>

L'institutionnalisation est une forme particulière d'institution, dans laquelle les règles sont instituées « par le haut », sans que les décideurs fassent partie de la communauté. En effet, si les acteurs du collectif instituent des pratiques afin de s'organiser entre eux, des normes peuvent être « imposées » par une autorité extérieure (à l'ensemble des personnes actives). Ainsi instituées « par le haut », celles-ci contraignent et limitent les pratiques, en les rendant « homogènes » à grande échelle, par exemple dans le but de garantir une certaine qualité, avec des normes sanitaires, de sécurité, d'accessibilité...

Dans l'organisation de nos sociétés, le fait d'instituer des règles semble aussi important que de catégoriser. Souvent, dans une relation, on pose un cadre : amical, familial,

---

6 Entretien réalisé en visioconférence, le 20/05/2020, avec E. Artaud, chargée de mission Formation et Action Territoriale au Gérontopôle des Pays de la Loire

7 Michel Lussault, « institution », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, 2013

parent-professeur, professionnel... Cadrer une relation, c'est proposer des limites, exclure des pratiques et inclure des registres d'action et de langage. On s'accorde sur nos points communs et nos différences, en supposant ou en cherchant quelque chose que l'on va partager.

Le *commun* est défini par l'action de mise en commun, c'est « *un tissu de relations (sociales, productives...)* ; le *Commun* est toujours la condition et le résultat d'un acte d'hybridation. »<sup>8</sup> Au-delà des biens et des espaces communs, il s'agit de l'institution d'une pratique commune. Celle-ci réinvestit en permanence le commun, comme processus organisationnel de la vie collective. Pour Antonio Negri, le *commun* est nécessairement « *traversé par des relations d'échange. Le Commun repose sur la circulation sociale des individus, des projets, des idées, des ressources...* »

Le *commun* suppose de revenir aux racines de la démocratie, puisqu'il est institué par la pratique des personnes unies dans un but collectif. Avec cette notion, on (re)découvre un engagement politique – dans le sens de l'organisation de la vie en communauté –, ancré dans une pratique concrète et locale.

En constituant l'ensemble des interactions entre un lieu et un milieu (habité), la question du territoire apparaît de manière transversale. En effet, la notion de réciprocité semble fondamentale dans le rapport entre l'état (la présence) et l'activité (les dynamiques) qui ponctuent le territoire. Un territoire devient systématiquement singulier, lorsque l'on considère ses dimensions spatiales et sociales. Alors, ne pouvant plus faire des généralités un cas d'étude, j'ai décidé de m'intéresser à une situation que je connais relativement bien : mon village.

Echallat est une commune paisible de 500 habitants, dans le vignoble rouillacais, en Charente, où l'activité économique se fonde dans le paysage du vignoble... Dans le village, il n'y a pas de commerces de proximité ni même de boulangerie ; ce sont plutôt les agriculteurs et viticulteurs qui animent

8 Negri, A., Vercellone, C., & Dieuaide, P. (2012). Le Commun, c'est un "faire ensemble". *EcoRev'*, N° 39(1), 64-69.

les rues avec leurs tracteurs. Outre les commémorations, les rares concours de pétanque et les chants de Noël, un événement important a lieu tous les étés depuis plus de 10 ans : le festival Echall'Arts.

C'est de ce dernier dont je parlerai le plus, étant donné l'ampleur qu'il a prise dans ma vie et celle du village. Pendant trois jours, c'est un grand rassemblement autour de l'Art et du partage, où près d'un tiers des habitants sont bénévoles, se mélangent entre générations, compétences et énergies ! Aujourd'hui, le tissu associatif semble prendre le relais des politiques publiques, et la complexité liée à l'imbrication



Fig. 3 Vue aérienne de la face Sud d'Echallat, avec la route départementale Hiersac-Rouillac passant à l'arrière-plan. Non datée, probablement milieu du XX<sup>ème</sup> siècle.

des institutions rend parfois impossible la mise en place d'initiatives locales. Lorsque l'on estime que « 40,6 % des personnes âgées de 85 ans ou plus vivent seules »<sup>9</sup>, on comprend l'importance des enjeux liés à la solitude... Alors,

9 « Schéma pour l'autonomie et la citoyenneté 2020-2024, pour les personnes âgées et les personnes en situation de handicap », Département de la Charente. Consulté 4 octobre 2020, à l'adresse <https://www.lacharente.fr/le-departement/les-actions-du-departement/solidarites/#c7819>



Fig. 4 et Fig. 5 Le coeur du village transformé par le festival : deux pratiques « extrêmes » des espaces du centre-bourg

comment faire pour accorder les violons, pour adapter les espaces aux pratiques et aux usagers ? Quelle est la place de l'architecte dans la réflexion des espaces intergénérationnels ?

C'est une critique de l'habitat intergénérationnel qui m'a lancé dans ce travail sur les pratiques et l'éducation intergénérationnelles. En effet, alors que la présence dans le logement est souvent réduite à la soirée et au début de matinée pour les personnes de 5 à 60 ans – rythme souvent « imposé » par la vie active – peut-on considérer que les relations intergénérationnelles qui y prennent place sont optimales ? Il reste les week-ends et les vacances pour partager des moments plus longs, mais cela semble dommage de s'y limiter.

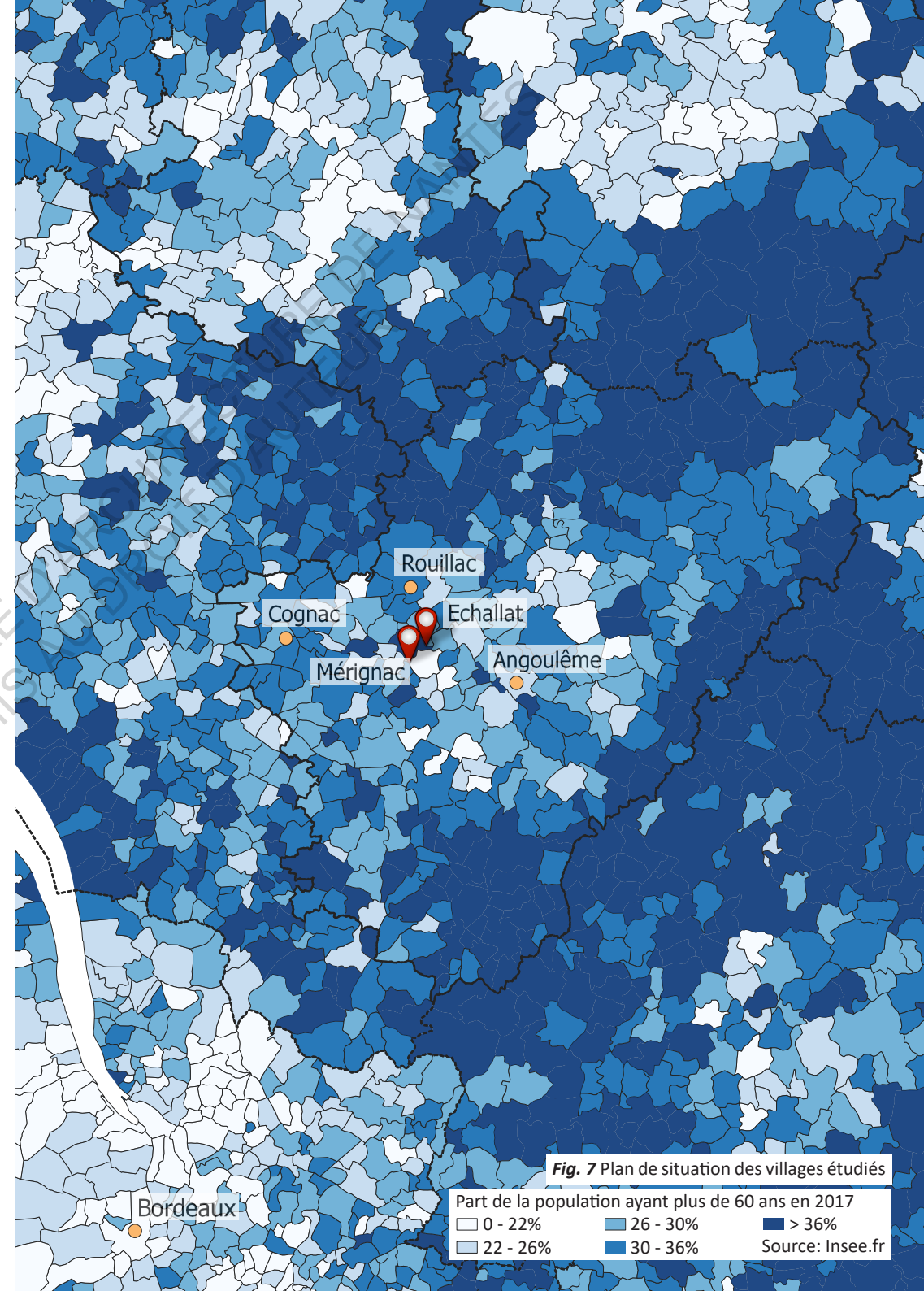
J'ai décidé de reprendre la question posée par E. Artaud, qui me semble fondamentale dans les relations intergénérationnelles : *qu'est-ce qu'on fait ensemble ?* D'où mon intérêt pour l'éducation intergénérationnelle, qui suggère d'étudier différents types d'espaces : privés et publics, intérieurs et extérieurs. J'essaie de comprendre : *quel rôle joue l'espace public d'un village dans les relations intergénérationnelles et la transmission des savoirs ? Comment l'institution du commun pourrait réconcilier les espaces et les usages en respectant des relations nécessairement intergénérationnelles entre les acteurs ?*

Avec le festival Echall'Arts comme point de départ, mes réflexions sur les relations intergénérationnelles commencent autour de la représentation et des questions de voisinage. Au-delà de l'habitat intergénérationnel dont je parlais avec E. Artaud, on peut penser aux activités, et notamment aux établissements recevant du public. Ainsi, dans la seconde partie de ce mémoire, je me questionne sur la place des établissements scolaires dans les relations intergénérationnelles. Enfin, l'architecture ne se limitant pas au bâtiment, j'essaie d'aller plus loin que l'éducation intergénérationnelle « institutionnalisée », en étudiant l'espace public de deux villages proches : Echallat et Mérignac. C'est dans cette dernière partie que la notion de *commun* vient relier l'espace et les relations intergénérationnelles autour d'un but collectif.

Echallat et Mérignac sont deux communes rurales de Charente, situées entre Cognac et Angoulême, à environ 30 minutes des deux villes. Rouillac et Jarnac sont les deux villes les plus proches, à environ 7km. Chacune d'elles accueille un collège public, où vont respectivement les enfants d'Echallat et de Mérignac.



Fig. 6 Place centrale de Mérignac et ancien cimetière



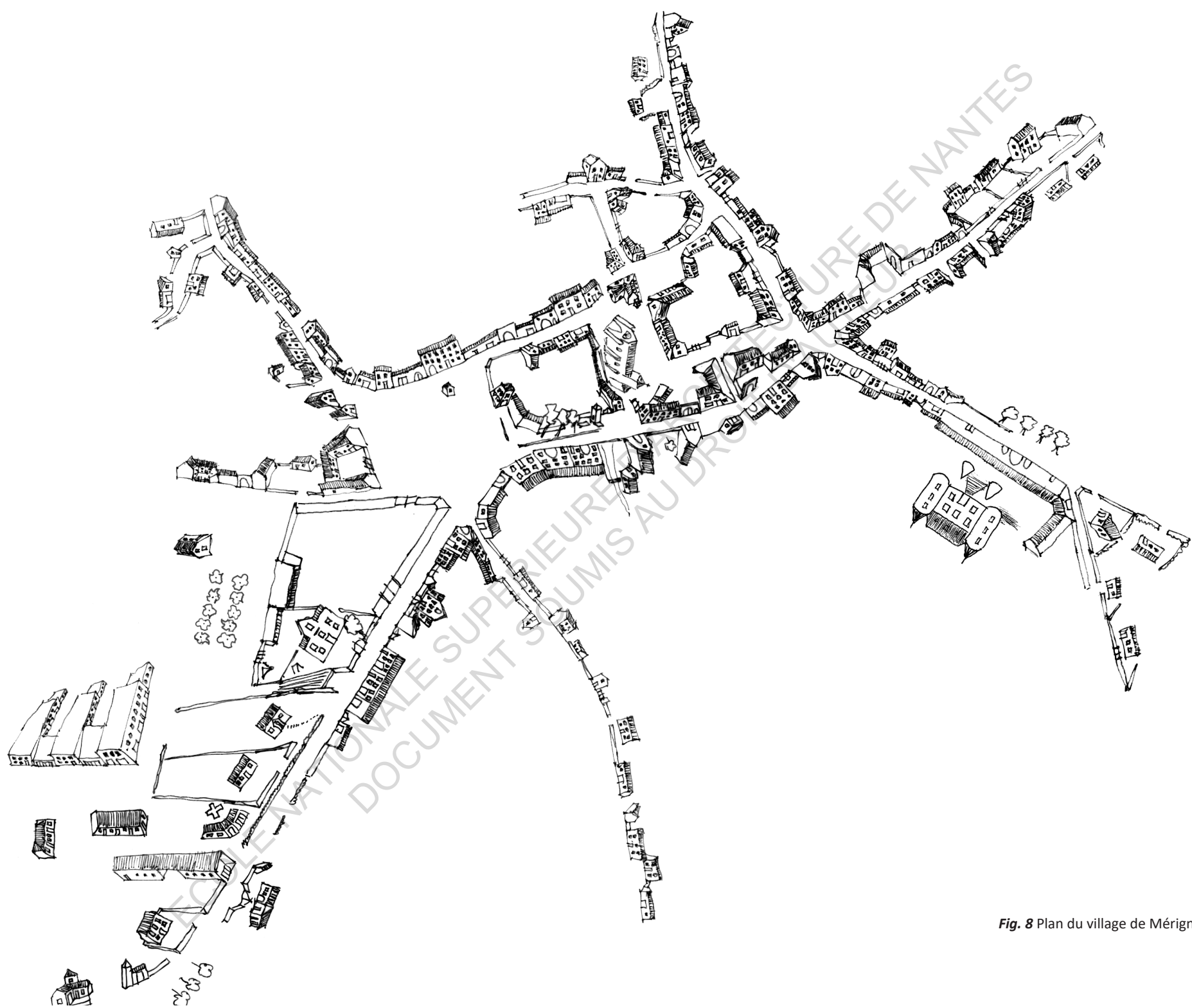


Fig. 8 Plan du village de Mérégnac ▲N



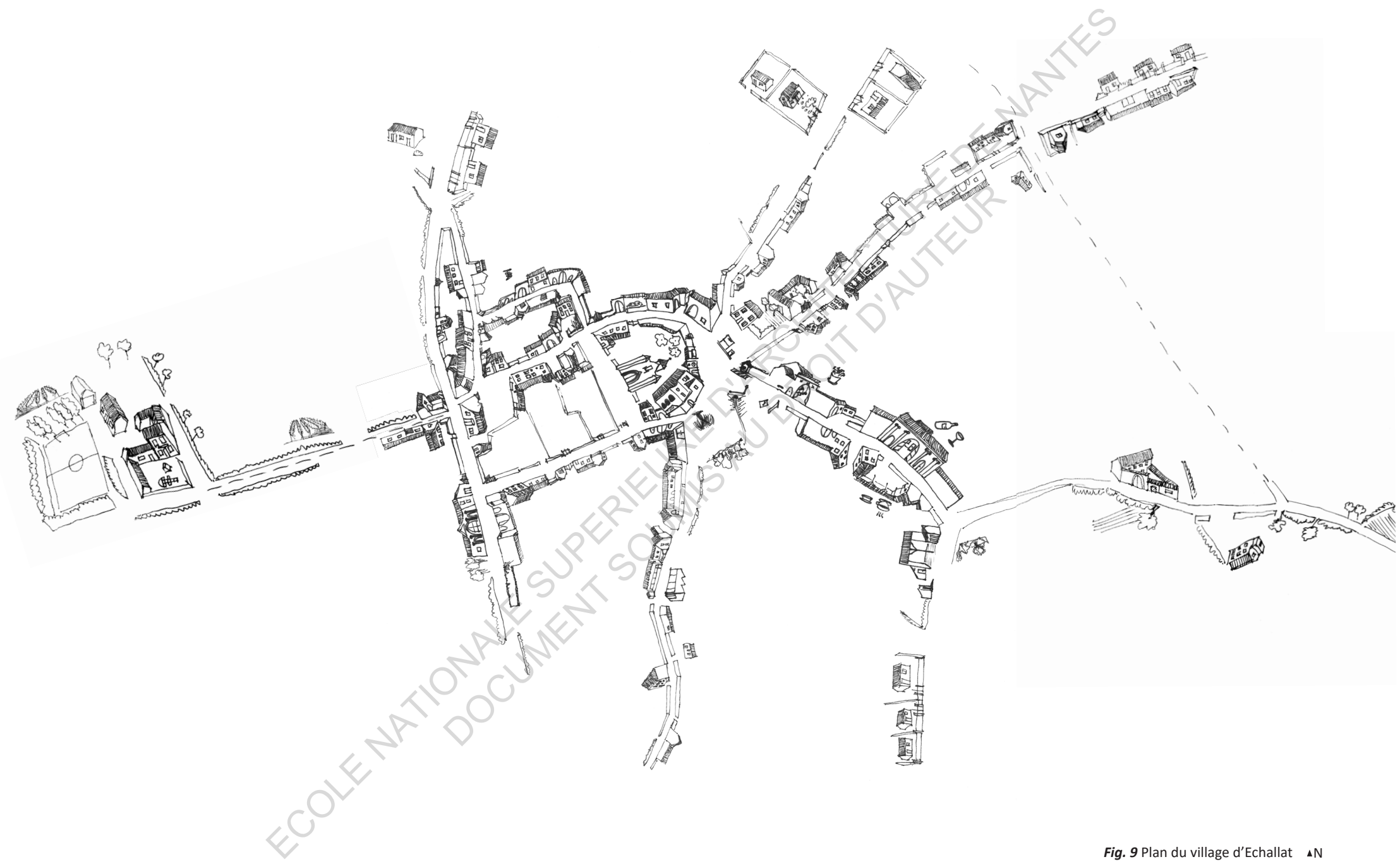


Fig. 9 Plan du village d'Echallat ▲N



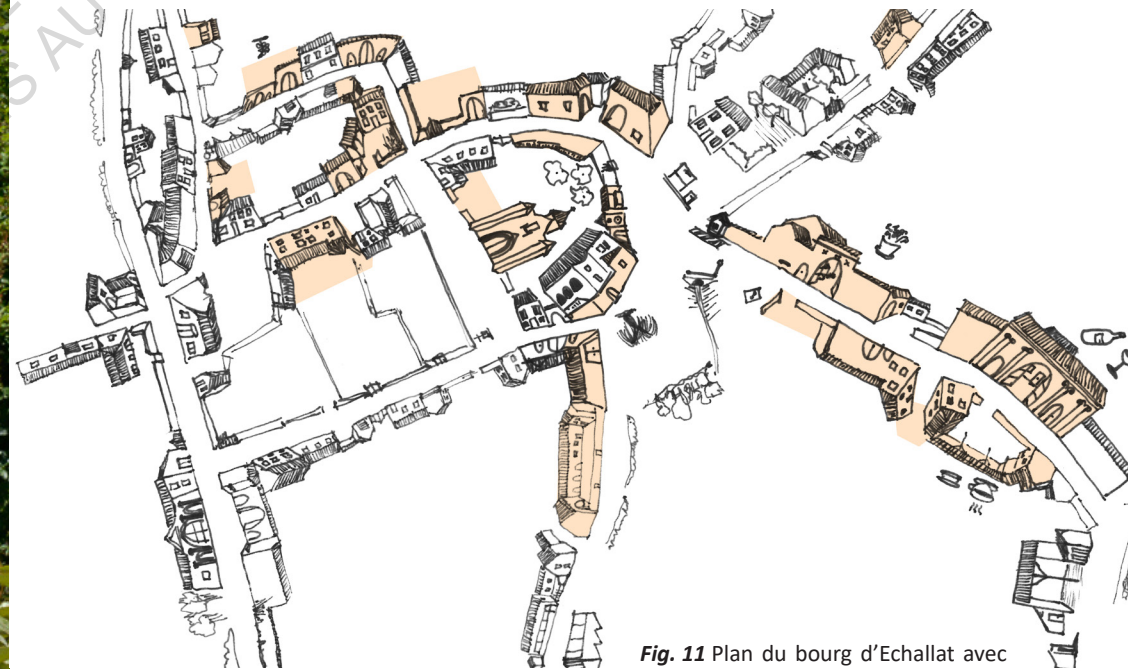
**Fig. 10** Vue de l'église et du prieuré d'Echallat, prise depuis le jardin de Didier

## 1. Echall'Arts, un festival intergénérationnel

### 1. Echallat, un village centré sur son festival

*Un principe d'ouverture des propriétés privées propre au village ?*

Echallat est un petit village de 497 habitants, qui offre, dans l'ensemble, un cadre de vie très tranquille. Le bourg est constitué de maisons typiques en moellons qui pourraient sembler peu chaleureuses. Des porches en pierre de taille marquent l'entrée des propriétés, dont le portail en bois est souvent ouvert. Cela s'observe et se vit plus particulièrement pendant le festival Echall'Arts, qui a lieu depuis plus de dix ans et dont le principe fondamental est d'ouvrir les portes des fermes aux visiteurs.



**Fig. 11** Plan du bourg d'Echallat avec les lieux d'expositions privés ouverts ▲N



**Fig. 12** Stage dans la cour de Bernard  
**Fig. 13** Exposition dans le jardin de Didier

Chaque année, le premier week-end d'août, le village fourmille d'un bout à l'autre. C'est dans une atmosphère conviviale qu'ont lieu divers ateliers d'art-plastique, rassemblant des personnes de tous horizons. Tels des stands vivants, ils montrent l'Art à l'œuvre, parmi de nombreux exposants amateurs et professionnels. Les uns se mêlent aux autres, dans les rues, dans les cours et les jardins. On expose également la nature, qui, présente ici et là, est mise en scène au milieu des barnums et des chevalets.

C'est un festival où l'on cohabite.

*« Co-habiter, c'est sans cesse co-produire et négocier des temps et des lieux où simultanément nous pouvons (devons ?) affirmer notre identité, sa pratique et sa représentation, et les façons dont nous négocions celles-ci avec d'autres, voisins de rencontre, temporaires ou plus pérennes. Dans ce sens, il y a peu de temps morts ou de non-lieux. »<sup>10</sup>*

En mêlant à la fois l'expérimentation et l'exposition, la créativité et la logique organisatrice, organisée, organique, impliquant le corps comme l'esprit, on se retrouve avec un résultat surprenant.

Le fait d'être dans un village, dans une relation de proximité qui permet de nous rencontrer les uns les autres, participe au bon déroulement des choses. C'est un festival qui est organisé par une partie des habitants, mais aussi par des personnes qui viennent des villages voisins. Il est destiné aux habitants autant qu'aux visiteurs : pendant la semaine d'installation, nous nous retrouvons entre nous, pour faire en sorte que les visiteurs soient bien accueillis, et c'est un moment vraiment agréable pour nous (habitants-bénévoles) aussi.

En tant qu'habitant du bourg, je participe à la mise en valeur de mon village, de ma maison, et je retrouve mes voisins. Pour les habitants des hameaux de la commune, c'est l'occasion de renouer des liens sociaux et physiques avec le bourg, de retrouver leur place en tant qu'habitants d'Echallat.

<sup>10</sup> La société des voisins, sous la direction de Bernard Haumont et Alain Morel, 2005, préface de B. Haumont

Enfin, les bénévoles des villages alentours viennent aussi pour retrouver des amis du village et même d'autres villages, dans une ambiance particulièrement chaleureuse. Cela me fait penser aux foires, dont le but premier est d'ordre pratique ou nécessaire pour les commerçants, mais qui sont également l'occasion d'animer la vie locale en créant l'opportunité de nouvelles rencontres.

C'est dans ce contexte rural, avec la traditionnelle foire de Rouillac à 7km d'Echallat – qui rassemble beaucoup de personnes, venant parfois de loin, chaque 27 du mois – que le festival a lieu. Echall'Arts n'est pas une foire à l'Art, mais peut-être une nouvelle forme de foire : une foire moderne sur un plan culturel et non seulement commercial, chez les habitants autant qu'en place publique. La différence principale réside dans le fait d'ouvrir ses portes aux visiteurs, car l'espace originel des foires reste la place publique. Aussi, comme certaines places ont été nommées « du champ de foire », en raison de leur activité, un jour peut-être la place du lavoir deviendra-t-elle la place « du festival » ?

Les visiteurs sont respectueux des propriétés – même si parfois ils aimeraient franchir les quelques limites en rubalise qui nous permettent de conserver un peu d'intimité – comme s'ils se mettaient dans la situation de recevoir chez eux. D'un autre côté, lorsqu'une cour est ouverte, c'est qu'il y a un exposant ou un stage, un œil veille donc toujours plus ou moins sur l'espace privé.

Du fait d'un faible nombre d'enfants dans les villages d'Echallat, de Vaux-Rouillac et de Douzat, un regroupement pédagogique interscolaire (RPI) a été mis en place. Dans sa scolarité, de la maternelle et jusqu'à la fin du CM2, un enfant va d'un village à l'autre en fonction de son niveau d'études. L'école d'Echallat est la plus grande des trois, en termes d'effectifs, et on s'y trouve généralement durant deux périodes : en maternelle, CE1 et CE2.

Ces connexions inter-villages au niveau scolaire me semblent importantes, car elles participent au fait de se retrouver une fois de plus ensemble, dans l'un de ces trois villages, en dehors du cadre scolaire. En effet, les amitiés enfantines rapprochent les familles des différents bourgs et

hameaux du secteur, et il me semble qu'on retrouve ces liens dans le festival : on y va aussi – et surtout – pour revoir des copains.

Le festival Echall'Arts n'est pas le seul événement culturel local. L'idée de mélanger ateliers et expositions a été reprise<sup>11</sup> pour les Sarabandes, avec la particularité de changer de village chaque année.

Ce principe d'itinérance rassemble des moyens matériels, financiers et humains plus importants qu'avec un seul village. Malgré une certaine rivalité associative sous-jacente, les bénévoles sont très ouverts et participent souvent à l'un et à l'autre événement, puisqu'ils ont lieu à des moments différents. Ce sont justement les interactions entre bénévoles ou visiteurs, ici et là, qui permettent de toucher plus de personnes, d'impliquer des habitants d'autres villages et de leur donner envie de revenir. Dans une sorte de concurrence, les deux événements avancent ensemble, avec et contre l'autre, se tirant vers le haut par l'originalité des propositions.

A Echallat, le festival a lieu tous les ans au même endroit, ce qui permet aux bénévoles investis à la fois de s'approprier l'espace du village et d'avoir des relations pérennes avec les habitants. C'est plus difficile dans le cadre de l'itinérance, puisqu'il faut attendre plusieurs années avant de retrouver le même contexte socio-spatial, mais la multiplicité du contexte apporte une richesse dans ses variantes.

### *L'impact social des relations intergénérationnelles*

Ce moment de grande cohésion tient lieu de fête du village. Bien qu'il soit plutôt à destination de personnes extérieures au village, la démarche bénévole et associative remet les villageois au centre de l'événement : on donne, on ouvre ses portes, on propose au visiteur des activités et représentations. C'est un spectacle géant auquel tous ceux qui le souhaitent

---

<sup>11</sup> L'originalité du concept fait débat, certains pensent qu'Echall'Arts s'est inspiré des Sarabandes et d'autres pensent l'inverse.

peuvent participer. L'entrée est libre, gratuite, et tout est mis en place pour accueillir les personnes dans les meilleures conditions.

Des parkings sont proposés dans les champs des agriculteurs, car l'accès est réservé aux piétons. Les seuls et rares véhicules autorisés sont ceux de l'organisation, notamment les voitures électriques. Ces dernières participent également à la dimension de sensibilisation que prend ce festival : le recyclage, le tri des déchets, les toilettes sèches et les produits de partenaires locaux sont de mise. Le tout s'effectue de manière relativement naturelle, fluide, notamment avec les interventions pédagogiques de Pascale<sup>12</sup>, très investie dans l'organisation.



Fig. 14 Exemple de panneau affiché lors de l'édition 2016 du festival

Sur ce point, les relations intergénérationnelles informelles se développent et il y a une forme d'éducation sous-jacente aux échanges. Je le vis notamment au stand de tri des plateaux repas, où les pancartes « Par ici les poules » font souvent parler des visiteurs sur leurs pratiques : « Ah ! C'est bien, les poules vont être contentes ! Moi je donne mes restes aux chiens... »

12 Pascale est la mère d'un de mes amis d'enfance, et elle est très active dans la coordination des bénévoles. Sa famille vient d'un autre village, Vaux-Rouillac, qui fait partie du RPI.



Fig. 15 Nouveaux usages pour le lavoir d'Echallat  
Fig. 16 Les moyens de transport à Echall'Arts, un reflet du croisement générationnel



J'observe ce que G. Mannion<sup>13</sup> expose avec l'idée que l'éducation devient alternative, dans l'action et l'interaction, par la découverte plutôt que dans la réflexion et transmission. « *The inter-generational process of education is neither transmission nor enculturation, but more a combination of creation, or unfolding, and discovery.* »

Les bénévoles s'investissent à tous les âges et cela commence parfois très tôt : dès que les enfants commencent à marcher et à être un minimum autonomes, ils prennent part aux activités transformées par le jeu. Ainsi, la station de lavage des plateaux, des couverts et des verres se transforme en une espèce de garderie où les enfants viennent jouer avec l'eau et les « pschit » – les pulvérisateurs de produit vaisselle. Evidemment, un adulte référent est toujours à proximité pour encadrer et assurer un minimum d'efficacité. On observe une complicité entre les différents bénévoles, souvent d'autant plus grande qu'est la différence d'âge.

Comme annoncé précédemment, la majorité des bénévoles est constituée par les habitants, mais une part importante des personnes impliquées est issue des hameaux et villages voisins. D'autres acteurs interviennent de manière plus ponctuelle, mais n'en sont pas moins importants : les résidents de La Gachère.<sup>14</sup>

Ce qui fonctionne bien, c'est que les activités – bénévoles ou non – bousculent les « générations », puisque dans l'action commune tous les âges se retrouvent.

Sylvain Delouée<sup>15</sup> exprime l'idée que l'on peut lutter localement contre les stéréotypes, en faisant se rencontrer

13 Ross, H., & Mannion, G. (2012). Curriculum Making as the Enactment of Dwelling in Places. *Studies in Philosophy and Education*, 31(3), 303-313. <http://dx.doi.org/10.1007/s11217-012-9295-6>

14 Le foyer de vie de la Gachère, situé à Rouillac, est une résidence pour adultes handicapés qui disposent d'une certaine autonomie, mais qui ne sont pas aptes à exercer un travail productif, même en milieu protégé. Source : <https://annuaire.action-sociale.org/?p=foyer-de-vie---s-a-j-h--160005609&details=caracteristiques>

15 Assemblée générale de RésO Villes, le 3 avril 2015, Saint-Herblain. Intervention de Sylvain Delouée, Maître de conférences en psychologie



Fig. 17 et Fig. 18 La station de lavage de verres et couverts « Attention, ça mouille »

les personnes, en redécouvrant l'humanité derrière la catégorisation : « *si on a des stéréotypes ou des préjugés vis-à-vis de certaines personnes, c'est parce qu'on ne les connaît pas* ». Il précise « localement », car il suppose que chacun replace les personnes dans des catégories pour correspondre à l'expérience vécue. C'est là tout l'intérêt d'agir ensemble pour recevoir des visiteurs : il y a une sorte d'engouement, une énergie qui nous porte à faire mieux, ensemble.

Le fait de s'ouvrir pour recevoir, c'est accueillir l'autre chez soi, le rencontrer et apprendre à le connaître. C'est aussi ce qui contribue aux bonnes relations de voisinage.

### *La place des relations intergénérationnelles dans le milieu associatif (rural)*

En tant que bénévole pour le festival et en étant absent du village presque toute l'année pour mes études, je n'ai pas l'impression de faire partie de l'association qui l'organise. Le festival me paraît plus lié au village qu'à une association... Echallat est une petite commune où les associations ne sont pas très nombreuses ou très actives, comparées à la densité du tissu associatif qu'on peut trouver en ville. Pourtant, elles participent de manière importante à la vie du village, fortifiant les liens préexistants entre les habitants, comme Marie-Louise, et incitant à la rencontre.

V : « *Et les associations dans le village, tu en connais d'autres ?* »

M-L : *Il n'y a que ça, mais t'en as beaucoup qui ne viennent pas ! Il y a la société de chasse, il y a la pétanque... La pétanque, ça s'est fait du temps de M. Sallet. La gym a commencé en '95, et la pétanque je pense que c'est l'année... C'est en '95 qu'il a été élu, et je pense qu'il a monté la gym. C'est une année d'élections, comme toutes les années d'élections, où ils proposent des choses, et après chacun fait ce qu'il peut avec les moyens du bord. Pour les associations, sur le journal de la commune il y a déjà plein de choses ! Il n'y en a jamais eu beaucoup à Echallat. »*

---

sociale. <https://www.youtube.com/watch?v=tNOVqusvFlo>

Lors de mon entretien avec E. Artaud, elle m'a fait part de son point de vue quant à la différence entre le milieu associatif urbain et rural : « *On va dire que sur les territoires ruraux isolés il y a beaucoup moins d'offre ; beaucoup moins d'offre déjà pour les personnes, on va dire, actives, pour les enfants et pour les jeunes, et donc c'est des espaces où il y a très peu d'offre pour les personnes âgées aussi.* »

Cet avis ne se rapporte pas directement au contexte de mon village, parce qu'elle parle de son expérience en Pays de la Loire, mais on en retrouve les caractéristiques rurales. Les limites de l'offre concernent de nombreux domaines, mais ici on s'attardera sur l'offre culturelle et associative.

Les relations intergénérationnelles sont assez présentes dans le milieu associatif, car il y a souvent de jeunes retraités et de jeunes adultes pleins d'énergie qui s'investissent. C'est d'autant plus marquant lorsque l'offre est réduite, puisque ceux qui souhaitent participer dans une association n'ont pas trop de choix et se retrouvent mélangés.

D'ailleurs, lorsque je lui ai annoncé mon intention d'étudier les transmissions intergénérationnelles, Elisabeth Artaud n'a cessé de me renvoyer à des associations, telles que « L'outil en main », « ECTI », « Réciprocité », « Les amis d'Hubert », « Villes amies des aînés », « Bénévoltes », ou encore une mission de service civique, « Uni-cité ».

Avec tout le temps dont ils disposent, les retraités trouvent de nouvelles façons de sociabiliser ou de se rendre utiles. Les jeunes adultes s'investissent également, peut-être dans une quête de sens ou de reconnaissance. Les enfants sont souvent proactifs, pourvu que l'activité soit ludique ou intéressante. L'effet de groupe est assez fort chez les jeunes, et l'importance du sentiment de faire partie de quelque chose de plus grand que soi s'estompe peu avec l'âge.

« *De nombreux militants manient, en tant que professionnels, un concept de « mixité sociale » devenu la norme des politiques urbaines et sociales (Schnapper, 2005). Architectes, urbanistes, travailleurs sociaux voient là une solution à tous les maux de l'urbain. Dès lors, le cadre associatif est une occasion pour eux de faire valoir ce qu'ils*

ne parviennent pas nécessairement à faire aboutir dans le cadre professionnel. Il est un instrument de transfert et d'application de leur compétence. »<sup>16</sup> Aussi, on peut considérer les associations comme des acteurs reconnus par l'Etat, comme des institutions investies dans les politiques publiques.<sup>17</sup>

Parmi les associations du village, il y a Régalade, qui mène une « démarche globale autour de l'alimentation, les circuits courts, l'agriculture, la santé et l'environnement »<sup>18</sup> depuis 2005. Ils agissent notamment auprès de l'école d'Echallat, de l'EHPAD de Mérignac et de l'établissement de La Gachère. Il y a également un club de Gymnastique Volontaire depuis 1995, comptant une trentaine d'adhérents en 2019-2020. La commune compte aussi une Amicale des Propriétaires Chasseurs et non Chasseurs d'environ 40 personnes, de 19 à 78 ans. Enfin, il y a l'association L'Alambic, qui organise un repas, la veille du 14 juillet, ainsi que le festival Echall'Arts.

Dans ce contexte, on prend conscience de l'importance des relations intergénérationnelles dans le milieu associatif : puisqu'il agit sur le territoire, il concerne toute la population. Il devient donc nécessaire que les personnes de tous âges et tous horizons soient représentées, et même qu'elles participent, pour que l'événement prenne en compte les différents points de vue et qu'il convienne à tous. Il serait invraisemblable de s'ouvrir aux visiteurs en se fermant aux habitants...

16 Vermeersch Stéphanie, « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? », *Espaces et sociétés*, 2006 (n° 126) p 53-68. <https://www.cairn-int.info/revue-espaces-et-societes-2006-3-page-53.htm>

17 A ce sujet, voir également Warin, P. (2002). *Les associations en France : Les enjeux politiques d'une reconnaissance juridique et économique*. Pyramides. *Revue du Centre d'études et de recherches en administration publique*, 6, 65-82. <https://journals.openedition.org/pyramides/441>

18 Extrait d'Echallat, *Les échos de notre village*, 2020

## *Le principe fondateur du festival remis en cause par un virus*

Le principe du festival, présenté plus haut, a été remis en question par le coronavirus. Cette année, la 14<sup>ème</sup> édition d'Echall'Arts n'a pas eu lieu à cause de la situation sanitaire exceptionnelle. Au lieu de s'ouvrir aux autres, la tendance était – et reste à ce jour – à la distanciation sociale et au confinement. C'est une situation extra-ordinaire, accentuant généralement le mal-être des personnes qui se sentaient déjà isolées, et souvent mal vécue par l'ensemble de la population : trop restrictive.

Les deux mois de déconfinement n'ont pas suffi pour faire valider l'autorisation préfectorale nécessaire à la manifestation. C'est peut-être mieux ainsi, car les risques sont importants, compte tenu de la fatigue générée par l'événement, le brassage des personnes et l'âge parfois avancé des bénévoles.

L'Art ne se résigne pas si facilement, alors l'association a tout de même décidé de maintenir le concours de peinture – habituel symbole de la clôture annuelle de l'événement – en le reportant de quelques semaines. Le concours a eu lieu dans un contexte inédit, puisqu'il a pu rendre compte de la vie du village en temps normal, sans festival. Tout a été fait de manière à éviter les contacts, et j'ai eu l'impression qu'il ne s'était rien passé, puisque personne n'était présent...

Cet été, le nombre de participants était supérieur à la normale, probablement parce que c'était l'une des rares occasions pour les artistes de sortir afin de participer à un concours de peinture.

Du côté des bénévoles, nous nous sommes retrouvés à l'occasion du ramassage des patates, celles-ci ayant été plantées avant de savoir que le festival n'aurait pas lieu. Après trois mois de confinement, c'était presque incroyable de se revoir tous ensemble à récolter les patates. C'était l'occasion de discuter, de prendre des nouvelles, de raconter notre expérience confinée, mais surtout c'était la première fois depuis plusieurs mois que je voyais autant de visages familiers réunis.



J'ai eu l'impression que le festival allait avoir lieu, tellement le fait de revoir ces personnes est associé à l'événement. C'est là aussi que j'ai pris conscience de la place qu'occupe le festival au sein du village et dans les relations entre les personnes. Je pense qu'aujourd'hui – à la mi-octobre 2020 – nous aurions tous risqué une verbalisation pour ce genre de rassemblement...

## 2. L'exposition et l'interaction, des moyens de changer les représentations

*S'exposer : se mettre en valeur et en danger*

Habituellement, durant les trois jours du festival, le service des repas est assuré par les bénévoles. Comme pour la plupart des activités au sein du festival, pourvu qu'elles ne demandent pas trop d'engagement physique, les âges se mélangent. Mon statut de référent à la table de tri me permet de passer prioritaire, et ce sont généralement les sourires des mamies et des jeunes qui m'accueillent.



Fig. 19 Le festival des saveurs

A la cuisine, ce sont souvent les mêmes : les habitudes s'ancrent après plusieurs années ! On y retrouve principalement les grand-mères du village, ravies de cuisiner au début, mais dont on sent la fatigue s'accumuler au fil des jours. La bonne ambiance qui plane dans la salle des fêtes, mobilisée pour l'occasion, confère aux plats toute leur saveur ! Celles qui ont l'expérience et l'habitude des petits plats (plutôt grands à l'occasion) tiennent à mettre la main à la pâte (et c'est peu de le dire, car ce sont elles qui font tout !) et paraissent heureuses de pouvoir encore participer.

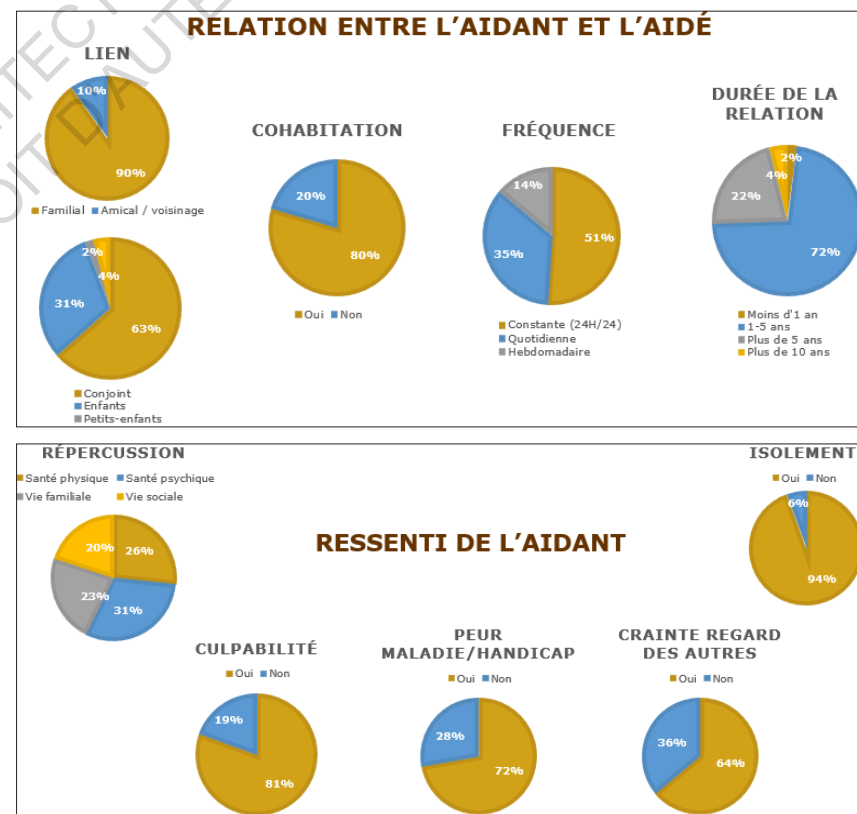


Fig. 20 Relation entre l'aïdant et l'aïdé

Fig. 21 Ressenti de l'aïdant

Source : « Diagnostique territorial, recensement des initiatives locales. » Conférence des financeurs de la prévention de la perte d'autonomie, Conseil départemental de la Charente, 2017.

Comment le sentiment d'être inutile agit-il comme une auto-exclusion du groupe social ?

Le sentiment d'être utile à la collectivité est quelque chose de valorisant, qui rétribue (récompense) ou réattribue (attribue à nouveau) une place importante aux personnes qui sont encore en capacité de donner de leur énergie. Au-delà de l'énergie transmise, c'est un savoir-faire qui passe d'une génération à une autre.

La question de l'auto-exclusion intervient lorsque l'on s'exclut soi-même, que l'on n'ose pas prendre part à quelque chose, parfois avec un sentiment d'illégitimité ou de culpabilité vis-à-vis d'une incapacité. On pense souvent à l'exclusion des uns par les autres, mais il existe également un phénomène d'auto-exclusion.

Une année, je n'ai pas participé au festival : je n'étais ni stagiaire ni bénévole. En tant qu'habitant du village, je ne me sentais plus à ma place parce que j'étais là à ne rien faire pendant que d'autres s'affairaient à accueillir les visiteurs. Pour moi, c'était impensable de me considérer « visiteur »



**Fig. 22** Se cacher pour prendre la liberté de faire bande à part (2014)

dans mon propre village ; je ne savais pas quelle posture adopter. Alors, ne trouvant pas de catégorie dans laquelle me ranger, j'ai préféré rester chez moi et attendre de pouvoir retrouver un statut d'habitant sans avoir à m'impliquer ou à m'expliquer.

Je trouve d'ailleurs ce jeu de mot assez parlant, parce que désormais, après m'être longtemps investi en tant que bénévole, si je n'y vais pas, je sens que je vais devoir m'expliquer : « Alors ? On ne t'a pas vu hier ! » On peut y voir une forme de pression sociale, comme un rendez-vous manqué par les amis-bénévoles.

Ce sentiment se manifeste de manière naturelle, plus ou moins forte selon le caractère des personnes. C'est le ressenti, à partir d'une situation d'interaction sociale, qui amène à des représentations personnelles influençant plus ou moins les pratiques de cette personne dans ce contexte.

Le sentiment d'être inutile provient lui aussi d'une perception plus ou moins altérée de la réalité. Il est bien souvent établi dans un rapport de comparaison avec nos activités passées. Pourtant, les compétences varient, et le rapport ne peut pas être objectif, car certaines pratiques et certains savoirs se transmettent de manière informelle, parfois involontaire. Le fait d'apprendre, de faire ou de transmettre, donne des repères et un sens à la présence d'une personne dans la société : elle participe, ou va participer, à l'évolution du monde. Avec le sentiment d'inutilité, c'est la perception de la relation entre l'individu et la société qui prend une allure de dépendance, d'une relation non-réciproque où la personne n'aurait plus rien à offrir.

Ainsi, le sentiment d'inutilité peut renforcer le phénomène d'auto-exclusion, par la mise à l'écart du fonctionnement d'une organisation. En revanche, ce sentiment n'a rien d'un fait avéré, puisque c'est une représentation personnelle de la situation. En tant que ressenti, il peut tout de même paraître réel, et quand bien même, qu'en est-il de sa permanence ? Il est possible, et même courant, de n'avoir rien à transmettre dans l'instant. La dimension de réciprocité s'inscrit dans la durée, de la même manière que les études prennent plusieurs années avant d'être appliquées dans le cadre d'un emploi.

D'autre part, l'auto-exclusion est quelque chose qui semble amplifier le sentiment d'inutilité, puisqu'elle matérialise le fait que la société puisse s'organiser et fonctionner sans sa propre présence. Cela apporte une preuve concrète au sentiment d'inutilité, et renforce cette croyance.

Il semble y avoir une sorte d'accentuation réciproque, dans laquelle le phénomène de mise à l'écart développe le sentiment d'inutilité, lequel renforce le phénomène. L'un des meilleurs moyens pour lutter contre celui-ci consisterait donc à s'intégrer au processus, à y prendre part de manière volontaire ou en se laissant porter par la curiosité, dans l'interaction.

### *Faire ou prendre parti pour s'intégrer*

La question de la place dans la société n'est pas quelque chose d'anodin. Je dirais même qu'elle est fondamentale et qu'elle dépend de notre vision de la société et de notre manière de fonctionner ensemble. Par exemple, notre rapport aux personnes âgées est totalement différent dans la vision du monde moderne et dans la culture traditionnelle des tribus africaines.

*« Le kirundi, la langue traditionnelle du Burundi, distingue entre umutama (un ancien) et umusaza (un vieux). Umutama est toujours connoté positivement: il met l'accent sur l'expérience, la sagesse et la filiation. Parfois, on utilise le terme de «inararibonye», quelqu'un qui, de par son expérience passée, a acquis un statut d'expert en affaires humaines. Umusaza par contre marque l'usure, la faiblesse et toutes les injures que le temps inflige au corps. [...] En Occident, l'âge ne vous fait pas umutama, mais simplement umusaza. Il s'agit de nouveau du primat d'un fait naturel (l'âge chronologique), sur un fait historique et culturel (la valeur et la compétence personnelles). »<sup>19</sup>*

19 Nshirimana Léandre, « Vieillesse et culture. Du bon usage des personnes âgées », Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, 2003/2 (n° 31), p. 46-60. DOI : 10.3917/ctf.031.0046. <https://www.cairn-int.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2003-2-page-46.htm>

La valorisation des ressources matérielles, de la nature et des personnes s'inscrit au cœur des réflexions et des actions du festival. A la table de tri, presque tous les déchets vont au compost (assiettes, verres), les restes vont pour les chiens et les poules, et il n'y a généralement que les serviettes qui vont dans le bac « recyclable ». Les déchets non recyclables, que l'on rencontre exceptionnellement, sont ceux que les visiteurs apportent au village.

Cette démarche circulaire, où ce qui ne sert plus trouve toujours une nouvelle vocation, semble nécessaire pour sortir de la société de (sur)consommation, où les objets inutiles sont mis au rebut et remplacés. On peut d'ailleurs établir un parallèle entre le réemploi des déchets et la revalorisation des personnes âgées (*Umutama*).

Aussi, on distingue dans la foule les habitués du tri et les habitués du festival, car on peut penser que les verres et assiettes sont recyclables alors qu'ils sont compostables. En général, les habitués du festival ne s'y trompent pas, alors que ce n'est pas évident, même lorsque l'on est habitué au tri



**Fig. 23** La table de tri, animée par les bénévoles et résidents de la Gachère, devient un stand de sensibilisation sur le recyclage et le handicap.

sélectif. Certaines personnes sont surprises par l'organisation, notamment sur la gestion des déchets, et il n'est pas rare de devoir répondre à des interrogations. C'est à la table de tri que l'on prend conscience des préoccupations des visiteurs (mais aussi des bénévoles) : certains sont pressés, intéressés, dévoués, curieux ou soucieux de bien faire, mais tous passent par là et nous essayons de rendre le tri ludique.

Certaines personnes, qui reviennent chaque année, sont heureuses de retrouver les mêmes têtes, comme un point d'ancrage dans la foule, des gens à qui parler. C'est vrai qu'à ce poste – à la fois d'observation, d'information et de décharge, où l'on se déleste de ses préoccupations et responsabilités face au tri – nous sommes des acteurs facilement repérables. Une partie des visiteurs cherche à se débarrasser au plus vite de leur plateau vide, parfois dans un manque de respect des consignes et des personnes, alors que d'autres s'appliquent et parfois même prennent le relais !

L'ensemble du festival s'inscrit dans une démarche pédagogique, largement portée sur la représentation. On expose (des panneaux d'explications et des objets, comme des cendriers surdimensionnés) et on s'expose en impliquant les visiteurs dans le processus participatif. Entre l'expérimentation graphique et la performance<sup>20</sup>, peut-être est-ce là un caractère artistique intrinsèquement lié au festival ?

Dans la démarche d'ouverture, tout le monde est invité à agir individuellement, à se responsabiliser face aux panneaux de sensibilisation sur le recyclage, et à se resituer dans le village et dans la société. Se dire que tout a été mis en place bénévolement, par des êtres humains comme on peut en trouver un peu partout, peut amener une prise de conscience sur son propre positionnement dans la vie collective.

*« Etre inclusif, n'est donc pas faire de l'inclusion ; c'est redéfinir et redonner sens à la vie sociale dans une maison commune en admettant que chacun est légataire, héritier de ce que la société a de plus précieux. C'est admettre que*

<sup>20</sup> Performance au sens artistique du terme



**Fig. 24** Performance réalisée en 2019 sur le temps du midi

*l'humanité est une infinité de configurations de vies et une mosaïque d'étrangetés. »<sup>21</sup>*

Quelque chose de particulier au festival participe pleinement à cette inclusion dont parle Charles Gardou : la participation à tous les niveaux de personnes en situation de handicap. Souvent, on essaie de réfléchir à des moyens pour rendre les espaces accessibles à tous, et ce n'est d'ailleurs pas toujours possible. La présence de personnes handicapées dans le village, parmi les bénévoles et les stagiaires, permet d'intégrer pleinement ces questions dans l'organisation des espaces du festival.

Le fait d'être en présence de ces personnes sur l'événement permet de sensibiliser les visiteurs et de proposer un

<sup>21</sup> Charles Gardou, au colloque « L'illusion de la normalité », le 07/10/2016 à Lugano <https://www.youtube.com/watch?v=Eas9dvawc7A>

accueil adapté. D'autre part, leur forte implication en tant que bénévoles et stagiaires participe à changer les représentations stéréotypées des situations de handicap.

Tous les midis pendant le festival, l'équipe de tri est à moitié composée de bénévoles en situation de handicap : les résidents de la Gachère. Nous nettoyons les plateaux ensemble, assistés par une accompagnatrice spécialisée, et chaque personne qui mange là peut interagir avec eux et prendre conscience de ce que sont des handicaps mental et physiques. Ce sont plutôt les enfants qui (se) posent des questions, et l'intérêt de pouvoir interagir, c'est que l'on peut percevoir ces situations de manière sensible et personnelle. Le contact réel, physique, verbal, visuel, nous rapproche de ces personnes, à la différence des concepts de « handicap » et de la mise à distance lexicale – faire des groupes avec des mots – qui participent à la construction de représentations erronées de la réalité.

Il en va de même avec les personnes âgées et les enfants, pouvant être parfois « disqualifiés » à tort. La force du festival, c'est de mobiliser les personnes quelles que soient leurs capacités, en partageant les compétences, le plus souvent de manière informelle, dans le feu de l'action.

### *L'espace et l'objet d'exposition*

#### Les objets, symboles du festival

Parmi les objets de transmission, on peut penser à la multitude de moyens de transport des boissons lors de l'inauguration de chacune des éditions. Au fil des années, on a vu des calèches, side-car, voitures de collection, brouettes, bicyclettes, ou encore des bénévoles en tenue de fête...

Ces moments autour de l'inauguration sont l'occasion pour les générations de se rassembler autour du thème de la nourriture. A chaque fois, l'arrivée du convoi de boissons est une surprise, et on retrouve toujours un enfant avec un adulte – souvent âgé – à la manœuvre. C'est l'occasion de mettre en pratique un savoir-faire particulier, comme l'attelage, de se rappeler des souvenirs pour les plus anciens et de se découvrir des passions pour certains.



Fig. 25 et Fig. 26 L'inauguration est toujours une surprise théâtrale (2010 et 2018)





**Fig. 27** L'oeuvre symbolique d'Echall'Arts 2016, réalisée par le graffeur Seron Monbaton

Généralement, lorsque les plateaux de nourriture commencent à être dégarnis, les curieux se rapprochent de ces objets (et êtres vivants), que l'on pourrait qualifier de transitionnels – tant par leur usage de transfert pour les boissons que par les relations qu'ils créent entre les personnes. Il y a presque toujours un connaisseur dans les environs pour expliquer le fonctionnement ou l'histoire liée à l'objet de fascination. Par exemple, les passionnés d'automobile, sont nombreux : à Mérignac l'association *Ecurie Rallye 16* organise une course locale, le *Rallye de la Guirlande*, et à Angoulême il y a le *Circuit des remparts* (une course-exposition de véhicules de collection).

L'œuvre annuelle, la trace de l'événement

Chaque année, un artiste différent produit une œuvre spéciale pour le festival. Ainsi, l'une d'elle est devenue un objet du quotidien, qu'on observe près du poids public, alors qu'une sculpture en douelles a pris place au centre du village avant d'être mise à l'abri des intempéries.

L'intérêt de ce genre d'événement culturel, plus particulièrement en lien avec l'Art, est qu'il n'y a pas de distinction entre les personnes. L'art en tant qu'impression artistique, fait intervenir les émotions, à travers lesquelles chacun peut se retrouver. Cela crée des liens particuliers, notamment lorsque les œuvres font appel à différentes sensibilités, comme le toucher et la vue.

Tout le monde peut participer, donner un point de vue, exprimer son ressenti ; l'art n'est qu'un moyen de se rencontrer. Cet échange est d'ailleurs renforcé par la mixité d'activités, et donc de postures vis-à-vis de l'Art : spectateur, expérimentateur, exposant, maître de stage ou stagiaire, le tout en tant qu'expert, amateur ou débutant.

Concernant ces échanges, le temps du repas de midi semble essentiel : c'est à ce moment que tous les acteurs se retrouvent mélangés. Les spectateurs ont la possibilité de se restaurer sur place, mais ils ne sont pas « nourris à la même enseigne » que ceux qui ont acheté leur ticket-repas pour tout le week-end. Généralement, ce moment de flottement permet de discuter des expositions à ne pas manquer, des



**Fig. 28** L'oeuvre symbolique de 2019, réalisée en douelles de barriques, par le sculpteur Cédric Hennion

**Fig. 29** Exposition de peinture chez Didier (2014)



difficultés dans les ateliers ou des découvertes surprises. C'est un tout qui participe à enrichir le festival dans son ensemble : chacun y vient avec sa « patte artistique » et repart avec quelque chose en plus.

Dans l'idée de repartir avec quelque chose en plus, j'affectionne particulièrement la trace de l'événement. Cette marque laissée par le festival est à la fois matérielle et immatérielle ; c'est une expérience complète que l'on vit en tant qu'individu, entre voisins et en tant que village.

Parmi les transmissions de savoirs, traces immatérielles, il y a toutes les connaissances passant par les stages. En plus des pratiques qui s'enrichissent par les interactions, il ne faut pas négliger le partage d'inspirations et de références entre les artistes exposants-spectateurs, ou encore la communication d'un savoir-être à travers la sensibilisation. Du côté des bénévoles, une pratique de la gestion – des personnes, du matériel, des fonds – vient (s')enrichir (par) chaque personne qui souhaite s'investir. Les idées peuvent venir de tous, même – et parfois surtout – en dehors des bénévoles. L'esprit critique, pratique et fonctionnel se développe à tous les âges, et que l'on ait 13, 42 ou 76 ans, chacun peut apporter sa contribution matérielle et immatérielle.

Le principe d'ouverture des portails s'applique également aux esprits, et on observe une forme de réciprocité constante et à plusieurs niveaux : personnel, interpersonnel, à l'échelle du village ou de la communauté de commune (notamment avec le rapport aux institutions et aux établissements, comme celui de la Gachère).

Le rapport entre les personnes, les activités, les apprentissages et les espaces n'est pas la première chose à laquelle on pense à l'évocation du festival. Les premières choses qui émergent sont plutôt des souvenirs liés à une activité particulière ou à l'ambiance. Néanmoins, lorsqu'on se retrouve plongé dedans et qu'on regarde ce qu'il se passe avec un certain recul, on découvre des interactions très intéressantes, dépassant celles mentionnées dans le document *Intergenerational shared sites* :

« *In the past, it was more common to find ongoing interaction*



Fig. 30 Exposition des oeuvres des stagiaires

*between the generations. Grandparents, aunts, uncles, and other extended family members lived in the same household as children. Older neighbors watched out for all the kids on the block. Even further back in history, grandparents provided critical care to sustain the family. »<sup>22</sup>*

On se rend compte que le festival rassemble toutes les générations autour d'objets en production et d'objets exposés. D'ailleurs, au moment de la clôture, les œuvres produites par les stagiaires sont exposées sur la place du lavoir. Elles remplacent alors les œuvres mises en avant pendant le week-end, par les artistes dans les cours et jardins, se dévoilent anonymement après avoir été intimement façonnées. L'exposition est volontaire, ce n'est pas une obligation, mais c'est toujours intrigant de voir ce que les autres ont produit.

22 Sheri Steinig, (2006) INTERGENERATIONAL SHARED SITES : Making the Case, Generation United. <https://www.gu.org/app/uploads/2018/05/SharedSites-Report-MakingTheCase.pdf>

### 3. La réciprocité, une clef pour rassembler

#### *Le festival ou la fête des voisins*

Parmi les formes d'interactions, que ce soit dans le cadre du festival ou dans la vie courante – le festival demeurant un événement ponctuel dans la vie du village – il y a les relations de voisinage. Celles-ci sont organisées de manière autonome, en fonction des rapports de réciprocité entretenus dans une relative proximité. Aussi, lorsque l'on regarde d'un peu plus près ce qui rapproche le festival d'une fête de village, on remarque que c'est l'association qui organise les repas de village qui a pris en main l'organisation du festival. On remarque ici, comme dans l'étude de Gourcy et Rakoto-Raharimanana, « *que ces rencontres entre habitants autour d'activités festives, comme l'organisation collective d'un repas, n'ont pu selon nos observations, générer ces dynamiques relationnelles. Cet horizon de la convivialité nous renseigne cependant sur les propriétés de l'espace commun : il est le lieu à partir duquel se pensent des relations de voisinage, lieu d'un rassemblement possible et présenté comme tel.* »<sup>23</sup>

Le voisinage constitue l'une des premières formes de relations intergénérationnelles, après les relations familiales. Généralement, en emménageant quelque part, que ce soit par courtoisie ou par curiosité, on fait connaissance avec ses voisins. Ce n'est pas systématique, cela vient en grande partie du caractère et de la relation à l'espace : certains ont besoin de connaître leur environnement tandis que d'autres peuvent vivre heureux sans tisser de liens de proximité.

*« Viewing intergenerational practice as a place-based activity will allow us to see how new relationships between the generations are produced in/through/by new and different kinds of place; this is because practices need locations for*

23 Gourcy, C. D., & Rakoto-Raharimanana, H. (2008). « Coprésence et cohabiter : Entre transaction et accommodement. Le cas d'un habitat collectif dans le sud de la France. », Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie, 3, Article 3. <https://doi.org/10.4000/socio-logos.1913>



*their performance, and, through these performances, relationships can be changed. If intergenerational practice sets out to reconfigure intergenerational relationships, then it must include an aim of recognizing what reciprocal intergenerational responsibilities we may have for each other, and for places. Again, this is because, (theoretically at least) we can argue that it is through these place-based approaches to changing relations that we, and our places, are reciprocally constructed. »*

C'est cette réciprocité, dont parle Mannion<sup>24</sup>, qui entretient les relations sociales, notamment dans le cadre des relations de voisinage. A partir de mon expérience vécue, je constate que les échanges de services constituent une part importante des interactions de proximité. Cependant, l'entraide n'est pas toujours dans les deux sens de la relation, et un déséquilibre peut se faire ressentir. Alors, quelquefois un service non rendu dans l'immédiat se transforme en donation de confitures, de produits du jardin ou de cadeaux-souvenirs de voyage. Ainsi s'établit une sorte de « charte de voisinage » informelle, une coutume pour entretenir la relation dans un rapport d'équilibre.

Aujourd'hui, je vis loin de mon village pour mes études, et il y a très longtemps que je n'ai pas passé du temps avec mes voisins Louise et Jean-Marc. Je me rends compte que nous échangeons seulement à l'occasion de mes vacances, lorsque nous nous croisons dans l'impasse, dans le jardin ou en nous promenant. La relation perdure, et il n'est pas rare de découvrir un cageot de courgettes sur le pas de notre porte ou d'aller déposer un cageot de prunes devant chez eux.

A l'inverse, la relation que nous entretenons avec les « voisins d'en face » n'a pas perduré aussi longtemps – bien que nous ne soyons pas en mauvais termes, la relation est presque inexistante. Au début, nous nous invitons les uns les autres pour manger ou jouer – entre enfants du même âge – mais des problèmes familiaux nous ont progressivement

---

24 Mannion, G. (2012). Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place. *Journal of Intergenerational Relationships*, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>

éloignés, et aujourd'hui nos choix d'études maintiennent une distance physique.

Aussi, la fête des voisins instituée nationalement (ou reconnue ?) semble limitée à la proximité. Dans un voisinage dense en relations, cette fête décompose le voisinage en îlots voisins, définis *a priori* par une notion de distance. Si tous les voisins invitaient leurs voisins, il faudrait choisir entre se rendre chez celui d'en face, celui de droite ou de gauche, ou bien carrément que tout le monde réinvestisse la rue comme l'espace commun. Cela se produit à certains endroits, mais je n'ai pas connaissance de telles pratiques à Echallat.

En dehors de cette notion de distanciation physique, une solution possible – et qui a déjà fait ses preuves – serait de s'installer sur la place publique plutôt que dans la rue. Cela permettrait également de reconstruire la notion de voisinage, en se basant sur des critères d'affinité plutôt que de proximité. C'est d'ailleurs ce que l'on observe tous les ans, le dimanche soir après la clôture du festival, où nous profitons des nombreuses tables encore en place pour manger entre amis et voisins.

Selon l'échelle considérée, certains voisins « du festival » vivent en dehors du bourg, voire sur les communes limitrophes. C'est la dimension relationnelle du voisinage qui prend finalement le pas sur la distance physique, puisque lorsque l'on se place dans un contexte éloigné du village pour parler de nos relations au sein de la commune – dans mon cas lorsque je suis à Nantes – il sera plus simple de parler d'un voisin que d'expliquer que la personne habite dans un hameau du village. Ici, on parle de voisinage à partir de la relation entretenue, du rapport de réciprocité plus que de proximité.

Le lundi soir qui suit le festival, après avoir tout rangé, nous nous retrouvons à nouveau pour partager les restes de nourriture lors du repas des bénévoles. Toute l'énergie dépensée pendant les quelques jours précédents vient être compensée par les calories des pâtisseries. C'est le moment de dresser le bilan : après avoir donné, on sait enfin combien on a reçu (de visiteurs, de bénéfices), et on se congratule. Cette réciprocité nous rassemble à nouveau chaque année.

## Un rapport affectif au territoire

Le festival permet de générer de nouveaux liens, et de dépasser « l'îlot voisin » de proximité. C'est encore étonnant de rencontrer pour la première fois des gens du village, dix ans après notre arrivée, mais lorsque cela se produit, c'est presque toujours à l'occasion d'Echall'Arts.

Lors de la fête des voisins, on peut supposer que les relations de voisinage dans un petit village restent relativement stables avant et après ; ce n'est qu'un prétexte pour se retrouver. A l'inverse, le rassemblement provoqué par le festival bouscule les habitudes : on y croise des personnes que l'on ne voit pas fréquemment, et l'événement devient l'occasion de se retrouver autant que de faire de nouvelles rencontres.

Dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy parle du « voisinage » en tant qu'« Espace considéré comme proche par un acteur donné ».

« Plus l'urbanité est forte, plus la carte des voisinages les plus élémentaires (ceux qui correspondent à des déplacements plus ou moins « quotidiens ») se noircit car il n'y a pas de vide, pas de zone délaissée tandis que chaque citoyen définit un voisinage propre qui ne recouvre pas exactement celui des autres. »<sup>25</sup>

Dans cette enquête, le terrain à l'étude est en milieu rural et pourtant la carte des voisinages semble peu fragmentée, bien que les distances soient plus lâches. Ici, la notion de voisinage paraît s'étendre plus loin que dans un milieu très urbain, bien que les modes de transport ne permettent pas de parcourir rapidement des grandes distances.

Le voisinage est quelque chose d'essentiel dans le cadre de mon mémoire, puisque les relations intergénérationnelles « primaires » sont celles développées au sein de la famille et dans la proximité immédiate. A Echallat comme dans

25 Jacques Lévy, « voisinage », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, 2013 (1<sup>er</sup> éd. 2003).

une grande ville, les voisins peuvent avoir des âges très différents. La faible densité de population tend à renforcer les liens entre habitants (qu'ils soient en bons ou mauvais termes), et l'ambiance peut devenir aussi agréable qu'invivable. Cependant, dans un milieu densément peuplé, on peut trouver des moyens d'« échapper » à son voisin. A la campagne, la situation peut devenir plus conflictuelle, mais cela peut également conduire à l'anonymat des relations : on s'efforce d'oublier le voisin pour ne pas réveiller une ancienne querelle, car on ne peut pas l'éviter.

« Nos voisins nous déterminent. Il n'est pas indifférent de se trouver à côté de tels ou tels. Il n'y a pas à chercher plus loin pour définir un corps politique selon Iris Marion Young. Celui-ci est uniquement l'unité factuelle et contingente de la proximité : on ne choisit pas ses voisins, ni ses interlocuteurs, « un corps politique consiste ainsi en un ensemble de gens qui vivent ensemble et sont en quelque sorte « coincés » les

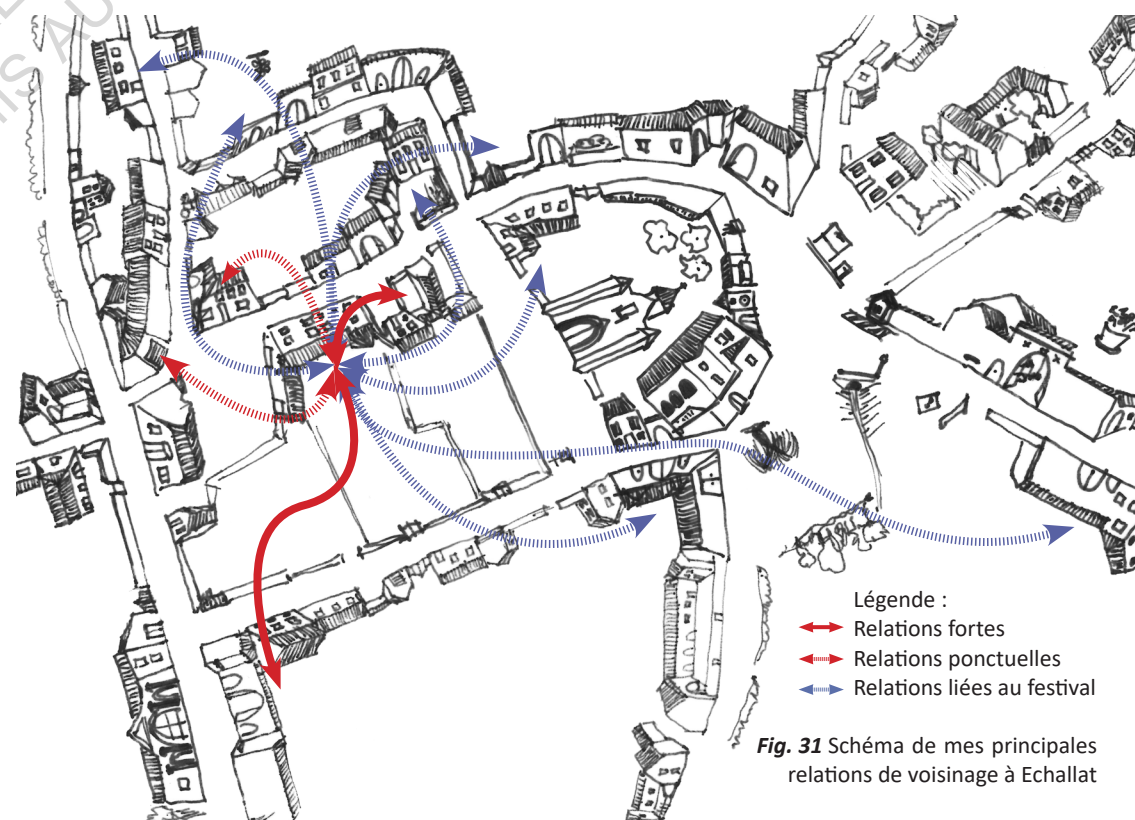


Fig. 31 Schéma de mes principales relations de voisinage à Echallat

*uns avec les autres »<sup>26</sup>. Les différences sociales et culturelles constituent le meilleur moyen de nous transformer par l'interaction. »<sup>27</sup>*

La répartition des âges dans la ville n'est pas aussi aléatoire qu'à la campagne, parce que les densités d'offre et de population vont avoir tendance à rassembler des personnes avec des besoins similaires, tels que des lieux pour faire la fête ou pour prendre soin de sa santé. On pourrait retrouver une notion de polycentrisme<sup>28</sup> dans ces différences de densité et de représentativité des catégories d'âge.

Dans un village, une naissance dans le voisinage incite souvent à la rencontre : cela se remarque facilement, et la discussion prend rapidement. La densité de personnes est suffisamment faible pour remarquer une absence ou une présence nouvelle. Ces interactions, autour d'une arrivée ou d'un départ, sont presque toujours intergénérationnelles, et même si elles ne sont pas pérennes, elles participent au lien social dans le village.

Le fait de se déplacer dans l'espace public pour le plaisir et à tout âge – notamment les promenades en famille dans le village –, permet d'interagir avec des personnes qui n'habitent pas nécessairement à proximité immédiate. Je pense notamment à une personne – que je ne connais que de vue – qui marche quotidiennement dans le village, en sifflant ou en fredonnant. Il me semble que c'est la seule personne du village dont le comportement n'a pas beaucoup changé pendant le confinement, car il faisait déjà sa petite sortie quotidienne avant que tout le monde s'y mette...

Le sentiment de solitude que l'on trouve souvent en milieu rural s'amenuise en sortant de chez soi, puisque l'on se rend compte que des gens vivent dans les environs et qu'il y a des espaces et des moments d'interactions sociales auxquels

26 Iris Marion Young, « Communication et altérité, au-delà de la démocratie délibérative », art. cité, p. 311.

27 Hélène L'Heuillet, « Du voisinage, réflexions sur la coexistence humaine », Albin Michel, 2016, cité p202

28 Bernard Elissalde, « Polycentrisme », (non daté). <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article659#>

se rattacher. Ce n'est pas le cas partout, mais à Echallat, le festival permet de (ré)animer les liens entre différents lieux, notamment entre le bourg et les hameaux.

A partir des relations sociales, on peut questionner notre rapport au territoire. Cette notion, que l'on retrouve dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, serait, selon Bernard Debarbieux, un « *agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité.* »<sup>29</sup>

On peut en comprendre que le territoire est structurant et informatif, qu'il organise et identifie. Le territoire, c'est l'ensemble des interactions entre un lieu et un milieu : c'est l'interaction qui transforme le territoire. C'est-à-dire que le lieu géographique, physique, existant est lié au milieu habité, vivant, et inversement dans une relation réciproque, pour former un territoire. C'est une harmonie que l'on cherche, un équilibre entre le lieu et le milieu, sans piller ni délaisser l'un ou l'autre.

Pendant le festival, je me trouve très proche de mes voisins – y compris ceux qui ne sont pas à proximité immédiate de ma maison – et globalement je me trouve proche avec tous les bénévoles, parce que nous œuvrons dans un but commun. Ainsi, je me trouve plus proche de Thierry, mon prof de Maths du collège qui vit dans un autre village, qu'avec des habitants d'Echallat qui ne participent pas.

Cela renvoie à une perception qui dépasse la dimension spatiale du territoire, puisque la distance sociale est prise en compte. C'est ce qu'on retrouve dans la définition de « l'espace vécu » du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* : « *Espace tel qu'il est perçu et pratiqué par les êtres qui y vivent.* »

« *Les êtres humains ne vivent pas dans le monde tel qu'il est*

29 Bernard Debarbieux (2003), « lieu », in Jacques Lévy et Michel Lusault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

mais dans le monde tel qu'ils le voient, et, en tant qu'acteurs géographiques, ils se comportent selon leur représentation de l'espace. A. Frémont distingue « l'espace de vie », qui est « l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe », « l'espace social », qui est l'espace de vie plus les « interrelations sociales » qui les sous-tendent et « l'espace vécu », qui est l'espace social plus « les valeurs psychologiques qui s'attachent aux lieux et qui unissent les hommes à ceux-ci par les liens matériels »<sup>30</sup>

Avec le confinement, la limite d'un kilomètre autour du domicile a été révélatrice dans la notion de proximité en jeu dans l'espace vécu : on a pu se rendre compte plus rapidement des « îlots de voisinage » puisque l'on ne pouvait pas s'aventurer trop loin, obligés d'explorer les environs – a priori déjà connus. Ce fut l'occasion de découvrir beaucoup de nouvelles choses et de rencontrer des gens – de nouveaux voisins ?

### *Mais qui sont mes voisins ?*

Entre voisins, on s'entend, on se voit, on se croise et on se salue. La vie n'est pas toujours heureuse ni pour l'un ni pour l'autre, et entre les deux parfois il ne se passe rien. Dans *Il n'est que voisin qui voisine*, les auteurs proposent différentes approches du voisinage :

« Être contraint, s'accommoder ; Se rencontrer, pratiquer le vivre ensemble ; Se replier, ériger des frontières ; Se confronter, s'affronter. Bien entendu, ces manières de « voisiner » se répondent les unes aux autres. Elles sont susceptibles de se nouer en des combinaisons multiples, d'évoluer dans le temps, voire de constituer des nœuds inextricables qu'il importe de démêler au mieux si l'on veut dévider l'écheveau des relations, toujours complexes, que l'on peut entretenir avec son « étrange voisin ». »<sup>31</sup>

30 Frémont, 1980, p.49, in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

31 Terrier, Didier, et Judith Rainhorn. « Il n'est voisin qui ne voisine ». Étranges voisins : Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le

Dans la définition de Jacques Lévy citée plus tôt<sup>32</sup>, c'est au citoyen de définir son voisinage, puisqu'il est l'« espace considéré comme proche par un acteur donné ». C'est ce qui m'apparaît assez clair lorsque je pense à mes voisins...

Pour moi, le voisinage est quelque chose de concret, ce n'est pas juste un numéro sur une boîte aux lettres ou un nom à l'interphone. C'est une relation qui dépasse l'espace, comme le proposait précédemment J. Lévy, car il suppose l'action, et même l'interaction, d'un « acteur ». Dans ce rapport relationnel au territoire, si l'espace à proximité n'est pas habité, il n'a pas lieu de voisinage.

Pour aller plus loin, on pourrait considérer la dimension temporelle du voisinage, puisque les lieux sont habités de manière temporaire mais que leur représentation demeure : un voisin qui déménage, est-il toujours un voisin ? Si sa maison est vendue ou devient inhabitée, est-ce toujours la maison du voisin dans la représentation que l'on se fait du lieu ?

Cette dimension temporelle peut intervenir également lorsque les interactions de voisinage ne sont pas régulières. A partir d'un certain temps d'absence – ou d'absence de réciprocité – la relation s'essouffle, et risque alors de s'éteindre. Le festival, en tant qu'événement convivial au cœur du village, (ré)active les tissus relationnels, et donc, nécessairement, reforme, réforme ou fabrique un voisinage.

« L'engouement pour une passion commune ou un désir partagé de convivialité, peuvent aussi fabriquer du voisinage. En conséquence, des espaces à l'urbanisation plus lâche, mais en rupture avec le monde rural, sont susceptibles d'être pris en compte pourvu qu'ils participent de cette conception dynamique des réalités spatiales que recouvrent les cultures

XVIIIe siècle. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010. (pp. 7-16) <http://books.openedition.org/pur/127764>

32 Jacques Lévy, « voisinage », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).



**Fig. 32** Le tabac d'un village qui devient un café, puis un bâtiment abandonné

du face-à-face. »<sup>33</sup>

Avant d'aller plus loin dans l'étude des voisinages, il me paraît nécessaire de distinguer trois types d'implications des bénévoles dans le cadre du festival : le noyau de l'organisation, les personnes qui agissent autour du festival (installation, démontage...), et celles qui agissent pendant le festival (cuisine, accueil, tri...). En fonction de leur investissement, les personnes entretiennent des relations particulières, plus ou moins durables et distantes, mais que l'on pourrait considérer de voisinage.

Les relations au sein du « noyau » durent toute l'année, car il faut planifier, organiser et faire des réunions pour que tout soit prêt à temps. Ces relations, d'abord amicales, ont parfois tendance à prendre un aspect de « travail », avec une plus grande responsabilité, car l'organisation demande de la rigueur et implique des choix importants.

Les personnes agissant pendant le festival, autant pendant les trois jours intenses que durant les deux semaines de préparatifs, semblent plus proches les unes des autres. On trouve ici une ambiance festive, à l'image d'un mariage où il y aurait plein de choses à préparer, mais dans une atmosphère agréable. De manière générale, nous (je m'inclus dans cette catégorie de bénévoles) sommes heureux de prendre le temps de nous retrouver. D'ailleurs, tous les midis sont l'occasion de prendre un petit apéritif chez l'un des viticulteurs du village – d'où un certain degré de convivialité.

Evidemment, tout n'est pas rose (ou rosé) : les pratiques et points de vue divergent souvent, mais rarement jusqu'à l'opposition ferme. Entre voisins, on ne peut pas – ou on ne veut pas – se mettre en de mauvais termes ; surtout pour un festival censé être convivial ! A partir de là, une majorité des critiques se veulent constructives, mais la forme n'y est pas toujours. La fatigue s'accumule et n'arrange rien, alors quelques tensions apparaissent sur le vif puis s'apaisent rapidement.

33 Terrier, Didier, et Judith Rainhorn. « Il n'est voisin qui ne voisine ».



Fig. 33 Retrouvailles après le ramassage des patates

Fig. 34 Photo des bénévoles lors de la clôture d'Echall'Arts 2016

Les relations tissées lors du festival ne me semblent pas être très présentes tout au long de l'année... Cela s'apparenterait plutôt aux amitiés qui se lient lors des vacances, que l'on est très heureux de retrouver pour passer un bon moment, sans pour autant être régulières.

Je pense aussi que le Festival est un ensemble complexe, un mélange de souvenirs et d'expectatives qui font qu'on s'attend à quelque chose, à retrouver des amis, une ambiance particulière, un but commun... Ce n'est pas seulement un événement pour les visiteurs : le simple fait de parler du festival est connoté de manière positive.

Se retrouver en dehors du festival est différent, et c'est là qu'on apprend à se connaître de manière plus intime. Durant ces quelques jours, on se familiarise avec les personnes et leur gestion du stress, on fait face à des situations en « live », avec la fatigue, et c'est déjà plus qu'une simple relation cordiale de voisinage. Cependant, conscients de l'exposition au public, les personnes ne dévoilent qu'une partie qu'ils jugent « acceptable » sous l'œil attentif et curieux des visiteurs.

Avec l'habitude, les « équipes » restent plus ou moins les mêmes d'une année à l'autre. Cela n'empêche pas d'être multitâche, ce qui est plutôt fréquent d'ailleurs, et beaucoup plus efficace au niveau de la communication et répartition du travail. L'« appartenance » à une équipe n'est pas exclusive : cela permet des relations entre tous et plus de liberté. Rien n'empêche d'aller de l'une à l'autre, et c'est ce qui permet de s'adapter à l'affluence au bar ou au salon de thé par exemple.

L'aspect affectif joue beaucoup dans la formation des groupes, et c'est parfois ce qui prime ! Le fait d'être avec des amis dépasse l'activité ! On pourrait croire que c'est plus spécifique aux jeunes, qui attendent le festival pour se retrouver pendant les vacances ; pourtant leurs parents et leurs grands-parents sont tout aussi enthousiastes à l'idée de retrouver leurs amis ! Avec l'âge, la notion d'impératif prend de l'importance, et on accepte plus facilement de se séparer de ses amis pour faire ce qui doit être fait.

Aussi, on peut aisément s'imaginer les jeunes rester ensemble et les mamies de la cuisine se retrouver entre

elles, mais il est fréquent de se retrouver dans une mixité conviviale. Ce fut mon cas lorsque j'ai retrouvé Thierry<sup>34</sup>, avec qui j'ai fait équipe pendant de nombreuses années à la table de tri. J'y ai aussi rencontré Alain, un parisien retraité qui habite dans le village, tout près de chez moi.

C'est d'ailleurs jusqu'à la maison de ce dernier que je considère les habitants comme mes voisins ; au-delà, je n'ai pas tant d'occasions d'interagir avec les personnes. En plus de notre relative proximité, nous partageons une passion commune : la course à pied. Plus jeune, Alain courait beaucoup : il faisait des marathons. Aujourd'hui il ne court plus, mais il me voit régulièrement m'entraîner devant ses fenêtres, et nous parlons souvent de sport.<sup>35</sup>

34 Thierry est l'un de mes professeurs de mathématiques du collège, habitant dans un village proche.

35 Pour l'anecdote, certaines personnes du village me surnomment « le cycliste », parce qu'à une période je faisais beaucoup de vélo, mais mes voisins les plus proches savent qu'aujourd'hui je cours plus que je ne fais de vélo... Bien qu'on en parle peu, ils me voient souvent quitter la maison.

Parmi les occasions d'interagir dans le village, il y a les promenades pour le plaisir et les déplacements pour aller poster son courrier sur la place du lavoir. Cependant, les échanges électroniques ont réduit l'usage des boîtes aux lettres, et en dehors du festival peu d'activités rassemblent. L'absence de commerces joue également sur la motivation ; c'est un ensemble de choses qui n'incite pas à sortir de chez soi.

### *La convivialité en péril*

Le festival Echall'Arts mobilise des bénévoles de tout âge et s'adresse à un public extrêmement varié, entre les stages, expositions et spectacles. Les visiteurs et les acteurs impliqués proviennent d'abord du village et des communes limitrophes, puis ce réseau s'étend de manière irrégulière dans le département et au-delà, en fonction des centres d'intérêts et du bouche à oreille.

Il y a quelques années, un choix décisif a été pris : l'ampleur de l'événement devenait si importante, que la question de faire appel à des intervenants extérieurs s'est posée par



**Fig. 35** L'échange intergénérationnel basé sur la gourmandise



**Fig. 36** Servir ensemble renforce les liens

rapport à l'organisation. L'engagement bénévole demandait beaucoup d'investissement personnel et devenait un rôle lourd de responsabilités. En conséquence, l'association a décidé de ne plus chercher à accueillir plus de visiteurs, privilégiant la convivialité plutôt que la quantité.

Les aspects économique, matériel et humain de l'organisation devaient rester à l'image du festival. Il a fallu trouver un équilibre pour que les bénévoles puissent eux aussi profiter du festival, qu'ils aient le temps de faire le tour des expositions, de se reposer, d'aller observer les stagiaires à l'œuvre et de discuter.

La convivialité est à prendre en compte autant du côté des bénévoles que des visiteurs, car la manière dont un bénévole vit sa présence dans le festival se traduit dans ses actions et ses interactions avec les autres personnes. De l'extérieur comme de l'intérieur, on ressent aussi facilement la fatigue et la lassitude que l'énergie et la bonne humeur ; c'est quelque chose de communicatif.

Il faut également tenir compte du fait que ce festival a lieu le premier week-end d'août, dans une période où un certain nombre de personnes partent en vacances. Il faut permettre aux bénévoles de ne pas se sentir « coincés » par le festival ; il faut avoir conscience que certaines personnes posent des jours de congés pour se rendre disponibles plutôt que d'aller à la plage, par exemple.

L'importance du nombre de bénévoles disponibles, pour les trois jours de festivités, permet à chacun de prendre un moment pour soi. La relève étant assurée, cela offre la liberté de ne pas participer pendant une ou plusieurs années sans culpabiliser.

Certains bénévoles ont une double casquette : ils peuvent être à la fois bénévoles et stagiaires, par exemple. En journée ils font leur stage, et le soir ils participent en tant que bénévoles, ou bien ils aident à l'installation et au démontage. D'autres personnes viennent bénévolement après leur journée de travail, mais ce n'est pas de tout repos !

En plus des limites de l'engagement bénévole, les moyens matériels sont limités dans un village de cette taille. Cela s'observe notamment le samedi soir, lors du « traditionnel » repas moules-frites : les tables installées pour la restauration du midi ne suffisent pas, et il faut installer des tables supplémentaires.

Cependant, les tables en place pour le midi proviennent déjà des communes limitrophes, et il n'y a plus de matériel disponible... Chaises, tables et bancs sont prêtés par les mairies et associations proches, mais cela ne suffit pas, alors il faut improviser. Avec l'expérience, nous avons opté pour l'installation ponctuelle de panneaux en bois sur des bûches de paille : c'est facile et rapide à installer, économique et réutilisable. Pour les enlever, l'opération est un peu plus délicate et il y a du nettoyage à faire avec la paille qui vole, mais c'est tout de même pratique !

On ne peut pas parler des limites matérielles sans aborder les lieux couverts, pour se protéger des intempéries.



Fig. 37 Installation pour la soirée moules-frites



Pendant plusieurs années, le festival fut accueilli par les orages et la pluie. Ces éditions ont été compliquées pour tous, mais la difficulté a permis de resserrer les liens entre bénévoles autour d'une série de péripéties qui nous font sourire aujourd'hui. La convivialité s'est exprimée alors en solidarité : on essayait de faire au mieux avec les conditions météorologiques.

*« Il n'est de solidarité que lorsque autre chose que la proximité physique unit les habitants d'un lieu. De plus, l'idée d'une authenticité du lien social dans les petites communautés villageoises et familiales perpétue la nostalgie de sociétés closes. Or, toute clôture sociale ne peut qu'accuser la conflictualité propre au voisinage, laquelle resurgit inévitablement du face-à-face (...) »<sup>36</sup>*

En effet, ce qu'Hélène L'Heuillet annonce avec le phénomène de clôture sociale pourrait s'observer au sein des petites communautés très soudées, vivant en autonomie – voire en autarcie. Ce n'est pas le cas ici, puisque l'événement a pour objectif d'ouvrir le village et d'accueillir tous ceux qui s'y présentent. C'est dans ce contexte que le faible nombre de barnums, sous lesquels on peut se réfugier par temps humide, nous a rapprochés les uns des autres. Dans un premier temps, ces espaces de « refuge » nous sont devenus familiers, puis ce sont les personnes avec qui on passait les averses à l'abri qui nous sont devenues familières. Ainsi, les relations sociales amicales se sont rapidement substituées à la proximité physique de nécessité, le « face-à-face » du voisinage.

### *Le festival, la nouvelle institution du village ?*

Au sein du noyau de bénévoles il y a parfois des confrontations : des opinions divergent puis finissent par s'accorder. Quelquefois des bruits courent, des histoires font parler mais je n'en sais pas grand-chose ; je suis peut-être trop loin de tout ça... Les relations, dans l'idée d'un rapport (n'étant pas nécessairement « de force »,

36 Hélène L'Heuillet, « Du voisinage, réflexions sur la coexistence humaine », Albin Michel, 2016, cité p185



**Fig. 38** A Echall'Arts, lorsque la pluie s'invite

**Fig. 39** Nous sommes toujours prêts à la recevoir dans la bonne humeur !



ou hiérarchique), sont continuellement en tension. La réciprocité et la densité des relations amicales autour du festival pourraient disparaître si certaines personnes ne faisaient pas « tampon », dans une posture diplomate, avec un certain recul. Ces jeux relationnels pourraient être imagés comme une maille élastique : certains liens sont étroits, forts ou fragiles, et d'autres sont distendus, permettant d'apaiser les relations conflictuelles. Si trop de liens « sautent », c'est l'ensemble qui risque de se détricoter...

Suite aux divers événements dramatiques liés à des manifestations importantes, il a fallu se doter de plans de sécurité et de dispositifs anti-béliers afin d'éviter que cela se reproduise ici. Une telle installation paraît démesurée et repoussante au premier abord, dans un village qui se veut accueillant... L'adaptation étant la clef d'un événement réussi, une intervention artistique s'est saisie des différents supports pour en faire des objets décorés, anecdotiques.

Cet aspect normatif, notamment sur la sécurité des accès et des personnes, l'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite ou la vente de nourriture et d'alcool, renvoie à la notion d'institutionnalisation, puisque l'institution est ici imposée de l'extérieur – par le haut.

*« Depuis Emile Durkheim, l'institution est aussi considérée comme « un système normatif, qui encadre la pensée et l'action des acteurs et des groupes et qui contribue à la structuration de la société, à la constitution d'une vie collective cohérente et spécifique. Dans ce cadre, l'Etat est une institution, mais aussi la famille, la propriété, l'hôpital ou encore les coutumes, les grands mythes. » »<sup>37</sup>*

On trouve également la notion de voisinage et son rapport aux institutions dans les réflexions de Didier Terrier et Judith Rainhorn : *« C'est pourquoi l'on s'est également interrogé, par-delà la diversité des cartes de voisinage, sur le regard porté par les institutions sur les rapports de voisinage »*

37 Michel Lussault, « institution », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).



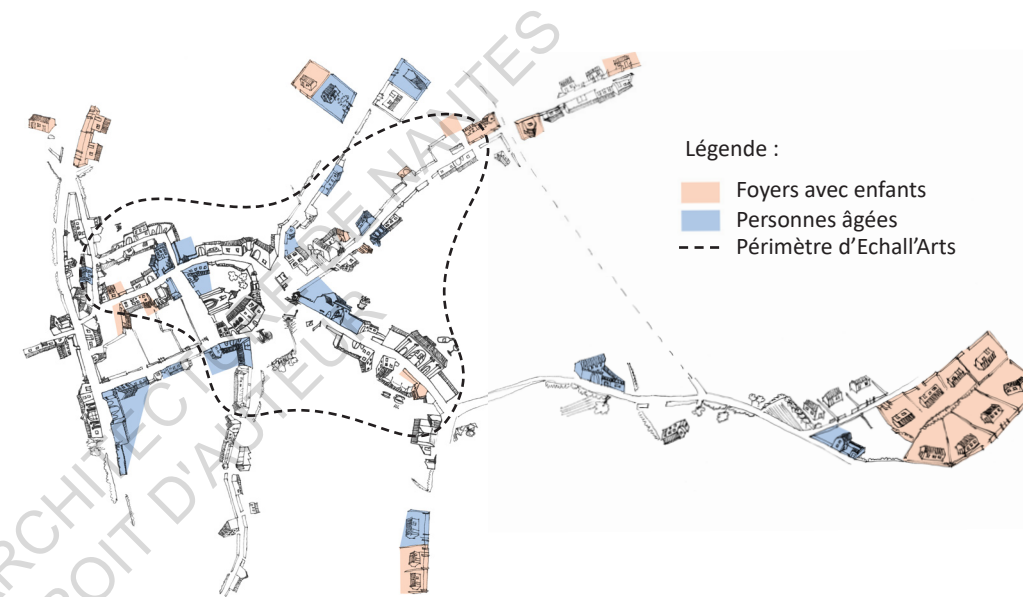
**Fig. 40** L'accessibilité est un élément-clé du festival, indispensable à la démarche d'ouverture du village.



**Fig. 41** L'espace de la rue, lieu de rencontre intergénérationnel

nés des situations d'altérité, en questionnant par exemple les politiques publiques (logement, mixité sociale, etc.) et leurs conséquences à l'échelle micro- ou mésoscopique. En œuvrant à la construction du lien social, celles-ci induisent de nouveaux comportements et de nouvelles relations au quotidien dans l'espace local. »<sup>38</sup>

Les relations de voisinage peuvent être enrichies par le rapport aux institutions, notamment dans l'espace public. Le festival se déroulant essentiellement sur les places du village et dans les rues, il peut être perçu comme un événement issu d'une politique publique (de développement de l'offre culturelle sur la commune), tout comme une fête à l'initiative des habitants. Dans le premier cas, on le considère institué « par le haut », administrativement, alors que dans le second il est institué « par le bas », par le rassemblement d'habitants autour d'une volonté commune de créer un festival. Ainsi considéré, le festival-institution participe activement aux relations de voisinage, et ces dernières participent à leur tour aux relations intergénérationnelles, du fait de la dimension spatiale de la répartition des âges.



**Fig. 42** Les personnes âgées au centre, entourées par les « jeunes », plan schématique de la répartition spatiale des âges

38 Terrier, Didier, et Judith Rainhorn. « Il n'est voisin qui ne voisine ». Étranges voisins : Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIIIe siècle. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010. (pp. 7-16) <http://books.openedition.org/pur/127764>



Fig. 43 Vue depuis une entrée du bourg de Mérignac

## 2. Les relations intergénérationnelles en institution à Mérignac

### 1. L'importance des institutions dans le village de Mérignac

*Institutionnaliser ou instituer, quelle différence ?*

Institutionnaliser<sup>39</sup> est un verbe transitif – qui introduit quelque chose – qui signifie « donner à quelque chose un caractère d'institution », « donner à quelque chose un caractère permanent ». Le fait d'institutionnaliser instaure une distance entre les personnes qui créent le cadre institutionnel et celles qui vivent dedans.

L'institution est censée apporter de la cohésion : c'est l'ensemble des structures politiques et sociales, établies par la loi ou la coutume, qui régissent un État donné. Cette posture dépersonnalisée suppose une distance, qui peut être à la fois physique, socio-économique, temporelle ou autre. Ainsi, on peut considérer la famille ou les traditions comme des institutions, puisqu'elles s'inscrivent dans des cadres sociaux déterminant des pratiques et des normes.

Le festival Echall'Arts est, par certains aspects, devenu une forme d'institution : il y a un cadre, des limites spatio-temporelles plus ou moins permanentes (durant la durée du festival) et surtout une organisation stable, nécessaire pour développer ce genre d'événement. « *L'institution est alors une structure politique, sociale et juridique, établie par la loi, ou la coutume, pour régler et organiser l'existence d'un groupe humain.* »<sup>40</sup>

39 Voir les définitions de « institutionnaliser » et « institution » sur le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie>

40 Michel Lussault, « institution », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013

En instituant, on produit un ordre hiérarchique. Ces rapports ne conviennent pas à tous et des conflits apparaissent, sous-tendus par l'idée de pouvoir. Ce dernier n'est pas nécessairement vertical, du haut vers le bas ou inversement ; il peut également être relativement horizontal, avec l'idée de verticalité dans l'immanence. Il convient de distinguer les organisations instituées par une volonté collective, de celles instituées par une volonté extérieure, supérieure ou antérieure pour créer quelque chose de permanent.

La différence entre « instituer » et « institutionnaliser » est majeure : c'est ce qui distingue les rapports institutionnels verticaux de ceux institués horizontalement. L'institutionnalisation est l'institution d'une hiérarchie verticale – bien souvent administrative – dans l'organisation d'une pratique, par une volonté externe, généralement supérieure.

Ce qu'on appelle couramment « institution » peut s'identifier comme un établissement destiné à une catégorie de personnes : une école, un EHPAD, une crèche. Dans le cadre des relations intergénérationnelles, il s'agira non seulement d'étudier les rapports entre les établissements, et d'observer les relations qui se créent entre les différentes « catégories », mais aussi de comprendre les relations entre résidents, habitants et associations, en dehors des établissements.

Les rapports humains, ainsi institutionnalisés (une institution externe normalise des comportements dans certains espaces), peuvent donc être entendus différemment selon les personnes impliquées dans l'interaction et selon les espaces d'échange. Par exemple, on n'agit pas de la même manière avec ses parents et ses grands-parents au sein de l'institution familiale que dans l'espace public, et on n'agit pas de la même manière à l'école dans une classe que dans la cour de récréation ou qu'en promenade avec les enseignants.

On peut également tenir compte de *qui* institue : est-ce la population ou les pouvoirs publics ? Aujourd'hui, les institutions sont nombreuses, se mélangent et perturbent nos comportements, en venant parfois en contradiction avec la cohésion qu'elles étaient censées apporter.

C'est ce qu'on observe avec l'aspect instrumental du fait d'instituer « par le haut » : cette institutionnalisation revêt alors une dimension politique. La politique publique tend à orienter les pratiques, par la législation et la normalisation, parfois en contradiction avec les institutions coutumières, voire traditionnelles.<sup>41</sup> Ce sont les « *interventions d'une autorité investie de puissance publique et de légitimité gouvernementale sur un domaine spécifique de la société ou du territoire* »<sup>42</sup>.

Dans *Intergenerational Education: The significance of 'reciprocity' and 'place'*<sup>43</sup> Greg Mannion rappelle l'importance de ne pas institutionnaliser l'échange intergénérationnel a priori, en proposant des activités qui le permettent sans l'imposer : « *We should note that intergenerational programs might not start off with pre-given fixed shared ideas between the generations; the activities that ensue may be seen and understood differently by participants.* »

### *Les relations entre institutions en pratique*

À l'EHPAD de Mérignac, j'ai pu échanger avec l'animatrice, Cécile Andrieux, dont le rôle est de « *proposer des activités qui puissent réunir les différents publics* » : les résidents âgés, ceux qui ont la maladie d'Alzheimer ou de jeunes retraités en situation de handicap.

Il y a des activités variées pour rassembler les résidents volontaires, qui peuvent être régulières, comme les pâtisseries, ou la messe une fois par mois. Les groupes vont de 4 à 20 personnes selon le type d'activité : « *je n'insiste jamais auprès des résidents, parce que c'est leur vie et qu'ils décident s'ils veulent rester dans leur chambre ou non* ».

41 La tradition étant la transmission de coutumes au fil des générations, inscrivant la tradition dans une temporalité longue. Dictionnaire Larousse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/coutume/20025>

42 Jean-Claude Thoenig, Dictionnaire des politiques publiques, 4e édition, Presses de Sciences Po, 2014

43 Mannion, G. (2012). Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place. *Journal of Intergenerational Relationships*, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>



**Fig. 44** Le pôle de santé de Mérignac. On aperçoit vaguement l'EHPAD COS Les Fins Bois, caché au fond, derrière la pharmacie (à droite)

Ces relations ne sont pas nécessairement intergénérationnelles, puisque certaines sont destinées aux résidents sans s'adresser à des personnes extérieures. A l'inverse, Des activités comme la messe, ont pour but de faire venir des « non-résidents » dans l'EHPAD, sans pour autant se soucier du potentiel intergénérationnel.

Les liens intergénérationnels entre les établissements du début et de fin de vie seraient-ils un outil, qui reviendrait à institutionnaliser les relations ? Lors d'un entretien exploratoire, Elisabeth Artaud exprime différents moyens de renouveler les rapports entre les jeunes et les personnes âgées. Parmi les solutions présentées, le tissu associatif revient à de nombreuses reprises, puis ces propositions se complètent par l'habitat intergénérationnel et les programmes intergénérationnels. Aussi, elle évoque des raisons qui poussent aujourd'hui les concepteurs à construire ce genre d'ensembles :

*E. A. : « Les relations intergénérationnelles, c'est pas seulement faire vivre dans un même collectif des vieux et des jeunes ou construire un EHPAD avec une crèche à côté. Ça c'est déjà un très bel outil, parce que [...] le fait de fréquenter ses grands-parents est de moins en moins courant, et donc ces rapprochements maternelle-EHPAD recréent un lien entre les plus anciens et les plus jeunes. »*

Les échanges intergénérationnels entre l'EHPAD et l'école de Mérignac ne datent pas d'hier, puisque des projets communs ont été mis en place depuis dix ans... C'est ce que m'annonce Laëtitia Fumoleau-Moreau, la nouvelle directrice, en poste depuis cinq ans. A son arrivée, les relations entre les deux établissements « étaient en stand by », jusqu'à ce qu'elles reprennent il y a deux ans. Cela s'explique en partie par les importants changements structurels : une nouvelle directrice à l'école et le déménagement de l'EHPAD, il y a quatre ans.

En effet, avec l'arrivée de deux unités spécialisées (pour des personnes âgées atteintes de la maladie d'Alzheimer et des personnes en situation de handicap mental) et un doublement de l'offre d'accueil, les locaux n'étaient plus

adaptés. Par ailleurs, l'ancien EHPAD était situé dans la commune de Fleurac, à quelques kilomètres de là, ce qui ne facilitait pas les relations avec l'école. L'édifice, vieillissant lui aussi, présentait d'importants défauts, et c'est ce qui a conduit au nouveau bâtiment du pôle de santé de Mérignac.

Lors de notre conversation, Laëtitia me propose à plusieurs reprises de rencontrer ses collègues : « *c'est un projet d'école : tout le monde est impliqué* ». Elle me présente l'échange entre petits et grands comme un principe qui s'applique au cœur de l'école, sous la forme de tutorat et de projets où les niveaux sont mélangés. Les rapports entretenus avec les résidents de l'EHPAD sont intégrés au principe collaboratif qui semble animer le corps enseignant.

Cette volonté d'incitation à l'entraide se retrouve aujourd'hui dans un certain nombre de projets pédagogiques et architecturaux, comme en témoignent les divers « espaces intergénérationnels » – si tant est qu'un espace puisse ne pas être intergénérationnel – qui fleurissent. On trouve notamment des accueils de la petite enfance et des résidences pour personnes âgées réunis au sein d'un même bâtiment ou d'un ensemble d'édifices.

Ici, bien que l'EHPAD ait été construit récemment, l'école n'a pas été intégrée au programme. Cependant, l'implantation du nouveau bâtiment permet aux résidents de se rendre facilement à l'école, et inversement. Ainsi, en respectant l'intimité de chacun, l'ensemble peut fonctionner sans perturber l'enseignement ni le repos.

## 2. L'acceptation des groupes sociaux dans l'espace vécu du village

### *L'institution hors les murs*

On pourrait imaginer que l'éducation nationale et les représentants de l'Etat s'entendent et communiquent entre eux, mais ce n'est pas nécessairement le cas au niveau local. A Mérignac, la directrice de l'école a préféré ne pas impliquer le maire – représentant de l'Etat sur la commune – principalement pour des questions d'ordre pratique, puisque



**Fig. 45** Inscription en façade de l'école de Mérignac. De l'autre côté de la rue, on peut lire « ÉCOLE DES GARÇONS »

l'administration exige généralement beaucoup de papiers. Les institutions se préoccupent (de manière particulièrement chronophage en France) de faire respecter les normes, d'obtenir des garanties et de contrôler les résultats... A ce propos, P. Nicolas-le-Strat évoque des manières détournées de s'approprier le cadre institué :

*« Le travail d'institution renvoie donc à la capacité des sujets sociaux à renégocier et recomposer, collégalement, le cadre institutionnel dans lequel ils se trouvent impliqués. L'institution s'impose mais sans que, pour autant, cette imposition ne laisse impuissant et passif. Soit cette capacité de renégociation des cadres institutionnels se fait sur un mode implicite et ordinaire, sans conscientisation sociale et politique particulière, soit elle peut s'engager explicitement, de manière pleinement assumée, avec la volonté collective de faire bouger les lignes de l'institution. »<sup>44</sup>*

Cela s'est révélé lors de mon entretien avec la directrice de l'école : en organisant les rencontres entre les résidents et les élèves sur les temps de classe, ils ont pu « échapper » à ces formalités administratives. En effet, les temps du périscolaire sont « gérés » par la commune, alors que c'est la direction et le corps enseignant qui décident des projets menés lors des heures de cours. C'est également un moyen de simplifier les relations entre les deux établissements, en évitant l'intermédiaire de la mairie.

Pour l'instant, il semble « difficile d'évaluer l'évolution » et l'impact des relations sur le fonctionnement de l'EHPAD et de l'école, puisqu'il s'agit du début de la troisième année d'échanges... La première année d'une expérience comme celle-ci est particulière et pas toujours significative. Laëtitia en a parfaitement conscience : « *les relations prennent du temps à se mettre en place de manière pérenne* ». En plus de cela, la deuxième année a été raccourcie de moitié par le Covid-19, et l'année scolaire en cours en porte encore des séquelles... Tout cela ne permet pas vraiment de se rendre

---

44 P. Nicolas-Le-Strat, « Travail d'institution et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun>

compte, d'autant plus que la situation se voit à nouveau bouleversée en ce début novembre !

En effet, pour qu'une relation se pérennise, il faut qu'elle soit régulière, constante et équilibrée, donc réciproque. Cela est d'autant plus vrai avec des enfants, qui vont et viennent d'un endroit à un autre, développant leurs relations sociales en de nombreuses occasions. A cet âge, l'adaptation au milieu social est rapide, et l'enfant n'a pas besoin d'aller voir les personnes âgées pour se sentir entouré. Leur horizon relationnel est large, et c'est leur curiosité qui les motive.

Le fait d'être dans une petite école de campagne facilite aussi ce genre d'expérimentation, car « *les enfants sont faciles, il n'y a pas besoin de trop travailler sur le respect d'autrui.* »

Du côté des résidents, la situation est un peu différente puisque leur horizon relationnel se réduit à partir d'un certain âge, mais ils sont également en présence permanente d'autres personnes. Ces relations à l'extérieur peuvent à la fois permettre de s'extraire du contexte de l'EHPAD, et de renouveler les liens sociaux.

Lors de mon entretien avec l'animatrice de l'EHPAD de Mérignac, elle m'explique son rôle : « *mon objectif, c'est d'ouvrir l'EHPAD à l'extérieur. Donc tous nos projets, avec mon collègue aussi, c'est de créer des liens à l'extérieur de l'établissement* ».

Elle propose donc des activités variées aux résidents au sein de l'établissement, mais aussi des sorties à la mer, en centre équestre, à l'école, ainsi qu'aux Maisons Familiales et Rurales de Triac-Lautrait et de Jarnac.

En creusant un peu du côté des rapports spatiaux et visuels entre l'école et l'EHPAD – qui sont proches l'un de l'autre – Laëtitia me précise que les enfants ne voient pas les résidents qui se trouvent dans « *un renforcement à côté de la pharmacie* ».

Cela renvoie à la notion subjective de l'espace vécu, défini comme un « *Espace tel qu'il est perçu et pratiqué par les êtres qui y vivent* » dans le *Dictionnaire de la géographie et de*



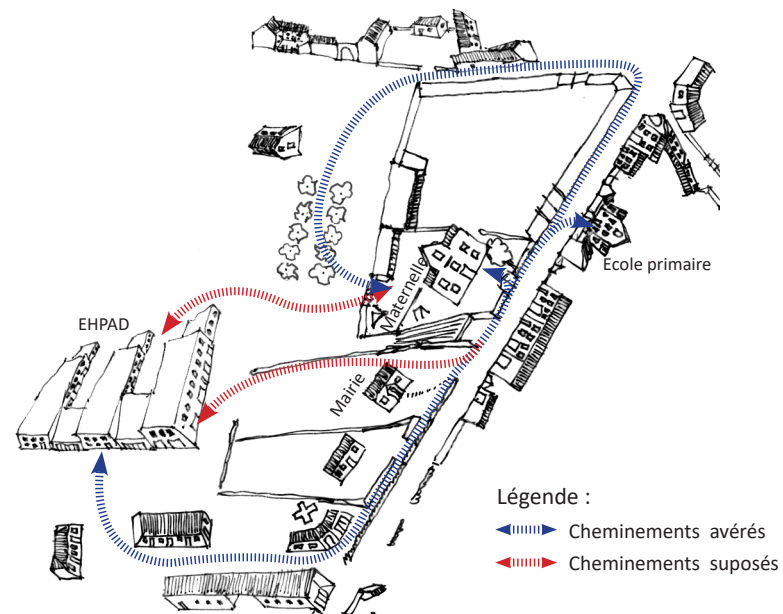


Fig. 46 Plan des interactions entre l'EHPAD et l'école de Mérignac.



Fig. 47 L'espace du 14 Juillet, avec l'école à gauche et l'EHPAD à droite.

*l'espace des sociétés* : « les êtres humains ne vivent pas dans le monde tel qu'il est mais dans le monde tel qu'ils le voient, et, en tant qu'acteurs géographiques, ils se comportent selon leur représentation de l'espace. [...] (Frémont, 1980, p.49) ».<sup>45</sup>

En effet, seulement 75m séparent les deux établissements en longeant les champs, mais pour aller de l'un à l'autre il semblerait que l'usage soit plutôt de longer la route, en faisant 200m de plus. C'est quelque chose à ne pas négliger, car la distance physique n'aide pas à créer des liens.

Cet espace vécu est nécessairement en lien avec l'interaction spatiale, qui, d'après une définition de ce même ouvrage, « procède des forces sociales susceptibles de faire émerger des rapports entre lieux. Ceux-ci peuvent être perçus comme positifs ou négatifs. Leur nature peut être formelle ou informelle, matérielle (échanges de biens) ou immatérielle (échanges d'information), subjective ou objective, concurrentielle ou complémentaire, etc. ».<sup>46</sup>

C'est bien là ce qu'expriment Cécile et Laëtitia quant à la perception de l'espace de l'EHPAD avec un regard extérieur. Au premier abord, cela se confirme : l'EHPAD est caché, reclus dans ce fameux « renforcement ». Cependant, il ne faut pas oublier que les résidents y vivent continuellement, et cette mise à l'écart relative – car finalement on peut assez bien observer l'ensemble depuis l'espace public – leur permet une certaine intimité, déjà limitée par la taille et la proximité de leurs espaces personnels au sein du bâtiment.

La directrice m'annonce que c'est l'espace du 14 juillet, l'espace public annexe à la maternelle, qui vient servir d'interface entre les deux établissements : « il y a une rencontre possible l'été, c'est arrivé qu'ils [les résidents] viennent à l'heure de la récré ». Cet espace, apparemment peu utilisé, qui pourrait parfaitement convenir pour une

<sup>45</sup> Frémont, « espace vécu », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1<sup>e</sup> éd. 2003).

<sup>46</sup> « Interaction spatiale », ibid.



**Fig. 48** Cour de l'école, vue depuis l'espace du 14 Juillet



**Fig. 49** L'EHPAD COS Les Fins Bois, vu depuis l'espace du 14 Juillet

petite foire, un marché – de Noël ou non – un lieu d’ateliers avec les élèves, les habitants...

### *L'accueil mitigé des relations intergénérationnelles*

A l'EHPAD de Mérignac, Cécile et son collègue essayent différents moyens pour faire venir des personnes et les faire interagir avec les résidents : « *on a aussi essayé d'organiser un marché de Noël, mais malgré nos efforts de communication, personne n'est venu... C'est difficile de faire venir des gens à l'EHPAD* ».

En revanche, si le marché n'attire pas les habitants, l'idée de proposer du sport – adapté aux capacités de chacun – a fait son effet. L'offre culturelle et de loisirs est peu dense dans la campagne, et la particularité de l'adaptabilité des séances a touché un public relativement « mis à l'écart » dans le milieu sportif. Ainsi, certains participants viennent des environs pour l'aspect pratique, et d'autres peuvent venir de plus loin, jusqu'à 20km, pour bénéficier des spécificités du sport adapté.

La volonté de faire venir et faire interagir peut parfois s'avérer problématique. De même, les relations intergénérationnelles peuvent être conflictuelles en elles-mêmes, lorsqu'elles s'apparentent à une obligation – formelle ou informelle – d'interagir. Ainsi, lorsque les acteurs se voient attribuer des rôles qui ne leur correspondent pas, comme ça pourrait être le cas de grands-parents qui se retrouveraient à devoir assurer l'éducation parentale pendant les vacances, les relations peuvent devenir difficiles à vivre pour les uns et les autres.

C'est un aspect très personnel, qui dépend à la fois du caractère des personnes impliquées, et de leurs expériences passées. On retrouve cela dans la définition de la *représentation* de Lorenza Mondada, qui l'explique d'après la conception constructiviste, selon laquelle « *la forme symbolique configure voire instaure les objets dont elle parle, qui ne lui pré-existent pas mais qu'elle construit dans leur pertinence, leur organisation et leur sens.* » Cette conception « *invite à prendre en compte non seulement la représentation en tant que produit fini mais aussi les*

*pratiques de représentation qui la produisent dans des contextes socio-historiques spécifiques. Cela permet, d'une part, de considérer l'imbrication entre représentations et pratiques et de concevoir le dire comme un faire, intégré dans des contextes sociaux. Cela autorise, d'autre part, à souligner les rôles des acteurs sociaux de la représentation, des relations et des interactions sociales.* »<sup>47</sup>

Ces « acteurs sociaux », les élèves, les résidents ou les encadrants, se situent dans des *groupes d'appartenance et de référence*, dont Homans et Merton proposent une distinction : « *un groupe d'appartenance est une formation sociale à l'intérieur de laquelle les individus sont en interdépendance et partagent le sentiment de constituer une entité particulière. Le groupe de référence est un groupe dont des individus qui ne lui appartiennent pas nécessairement objectivement adoptent les comportements ou les valeurs ou qui leur servent de modèle normatif* ». <sup>48</sup>

On retrouve là encore la notion d'objectif et de subjectif, qui renforce ou atténue, selon la posture des acteurs, leurs points communs ou différences. Les relations intergénérationnelles peuvent être perçues comme l'occasion de faire revivre des expériences passées, en insistant sur la « valeur » des personnes âgées. En mettant en avant les savoirs et savoir-faire d'autrefois, certaines pratiques tendent à en exposer l'intérêt, sans toujours se questionner sur le rôle attribué aux personnes âgées...

En effet, la tendance moderne à se placer en rupture avec les pratiques « anciennes » peut conduire certaines personnes à refuser de raviver certaines choses « dépassées ». C'est ainsi qu'un grand nombre de traditions se sont perdues... Dans la pratique contemporaine, il y a un retour critique sur le modernisme, et on « réinvente » certaines choses du passé. Cet aller-retour moderne n'aura pourtant pas empêché la conservation d'une certaine tradition, qui apparaît dans

---

47 Lorenza Mondada, « représentation », in Jacques Lévy et Michel Lus-sault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

48 Homans et Merton, « groupe social », *ibid.*

les relations intergénérationnelles en pratique à Mérignac. Ainsi, la volonté de s'investir semble encore retenue par des restes de pratiques passées.

*Cécile : « Pour aller à l'école, c'étaient vraiment presque que des femmes qui étaient motivées, mais par contre pour aller à la MFR [Maison Familiale et Rurale] il y avait deux tiers d'hommes. C'est peut-être plus facile pour la communication... ? C'est peut-être encore ancré dans les traditions, où les femmes s'occupaient des petits et les hommes étaient aux champs, donc les hommes n'étaient pas forcément à l'aise avec les tout petits. [...] C'étaient plutôt des résidentes qui allaient à l'école, parce qu'elles sont assez attachées aux enfants. Surtout, il y a une résidente qui est une ancienne nounou, et ça lui a rappelé son ancien métier... »*

L'accueil mitigé des relations intergénérationnelles s'explique aussi en partie par l'idée que l'on se fait d'un EHPAD et des personnes âgées. Les stéréotypes s'observent moins pour les écoles et l'enfance, puisque ce type d'établissement et cette période se rapportent à un vécu personnel. Certes, cela peut également conduire à des idées préconçues, généralisées à partir du souvenir que l'on a des relations dans un moment et un espace lointains (aujourd'hui qui retourne régulièrement dans ses anciennes écoles ?), mais ce schéma de pensée n'est pas aussi négatif – ou péjoratif – que celui qui se base sur l'inconnu qui nous attend dans un futur plus ou moins proche. Un stéréotype est en quelque sorte « raisonné », selon les souvenirs manifestés au présent, et amplifié selon la peur de l'inconnu.

« *Je ne veux pas finir en EHPAD* » est quelque chose qui est très présent, et que l'on pourrait considérer comme étant « normal », puisque l'EHPAD est destiné aux personnes âgées dépendantes... Qui souhaiterait se voir dépendant ? C'est dans ce cadre que les politiques publiques incitent le développement de services d'aide à domicile, afin que les personnes âgées puissent conserver une certaine autonomie. Derrière tout cela se trouve un enjeu économique, puisque l'hébergement en EHPAD est parfois trop onéreux et contribue à une forme de ségrégation, pouvant renforcer un sentiment de solitude.

*« La qualité d'une représentation spatiale tient moins à son hypothétique adéquation mimétique à un espace-référent qu'à sa pertinence dans un système cognitif, à son aptitude à remplir une fonction. Ainsi, analyser une représentation spatiale, c'est tenter de comprendre pourquoi, comment et à quoi elle sert. »<sup>49</sup>*

Dans le contexte actuel, l'EHPAD peut parfois prendre des allures d'espace de relégation des personnes « dépendantes ». La société de consommation produit une vision très fonctionnaliste du monde, et dès lors qu'un objet n'est plus utile, il est jeté pour être enfoui ou recyclé. C'est là une image très dure et, sans être nécessairement explicite, elle pourrait expliquer la tendance à vouloir éviter ces établissements à tout prix : « *tout sauf ça !* »

Outre la dimension économique et la vision fonctionnaliste, c'est aussi une question d'identité : qui suis-je ? Si je suis dépendant, que puis-je être d'autre ? C'est une remise en question de sa place dans la société, mais c'est également l'image de soi. C'est ce que m'explique Cécile, lorsqu'elle a tenté de mettre en place des activités entre les résidents et les habitants âgés de Mérignac : « *J'ai essayé de faire un partenariat avec le club du 3e âge, qui se réunissait un jour dans la semaine pour jouer. Et donc avec tout un groupe qui adore jouer au scrabble et à la belote, on y est allé. Et quinze jours après, on a voulu y retourner, et en fait ils nous ont dit « non, ça ne va pas être possible... ». En fait, ça a été difficile pour eux... A faire une activité avec les résidents, en fait ils se sont vus vieillir. Ils se sont vus dans les résidents, et ils se sont vus dans quelques années, et ça ne leur a pas plu. Cette projection... ça se comprend, c'est sûr... »*

Ce refus de se retrouver avec les résidents de l'EHPAD me rappelle une conférence lors de laquelle Sylvain Delouée<sup>50</sup> évoque « *l'hypothèse du contact intergroupe, qui consiste à*

49 JFS, « représentation de l'espace », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

50 Représentations sociales, préjugés, stéréotypes et discriminations— RésO Villes. (2015, mai 4). <https://www.youtube.com/watch?v=tNOVqusv-FL0>

dire que si on a des stéréotypes ou des préjugés vis-à-vis de certaines personnes, c'est parce qu'on ne les connaît pas ».

En ce sens, l'éducation paraît appropriée pour déconstruire les stéréotypes : à l'école, les contacts intergroupes sont multiples, et ce mode de fonctionnement éducatif pourrait être développé sur la base de l'entraide et des interactions réciproquement constructives.

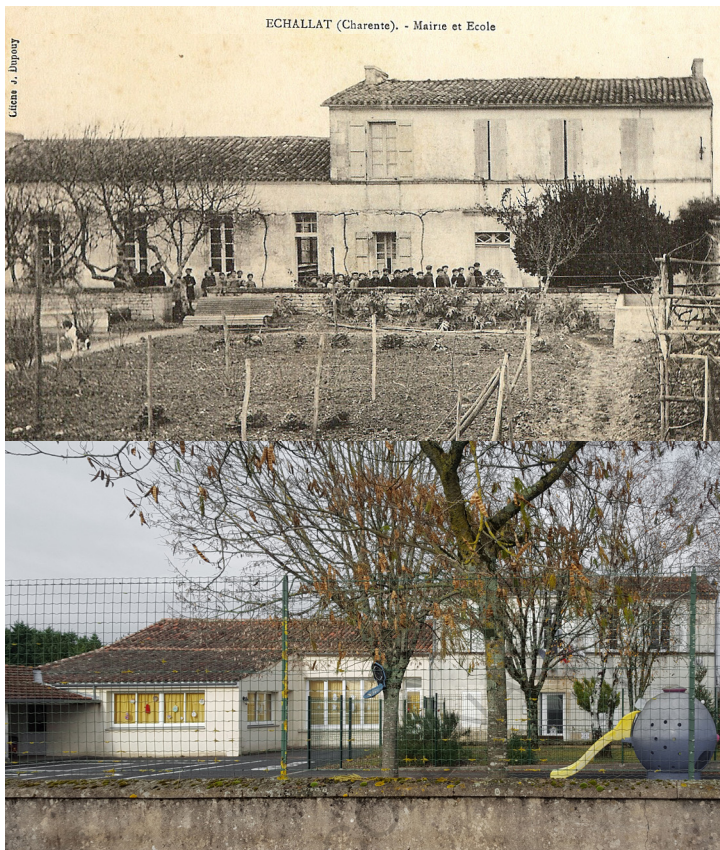


Fig. 50 L'école d'Echallat et la mairie à droite (carte postale non datée)

Fig. 51 L'école d'Echallat aujourd'hui

### 3. La question identitaire dans le rapport à l'individu, au collectif et aux institutions

*L'éducation en jeu dans la représentation (sociale mais pas que)*

Le jeu, un moyen d'éduquer

A l'école primaire, les enfants ne sont pas encore trop « formatés » à catégoriser les personnes. Les faire interagir avec des personnes âgées semble être un bon moyen pour déconstruire l'institution du vieillissement. Un âge avancé n'est pas toujours révélateur d'un état physique ou mental altéré. Il n'y a pas de seuils dans le temps qui passe : une heure peut sembler infinie ou extrêmement courte ; c'est notre représentation du temps qui évolue selon les activités.

Ainsi, à vingt-cinq ans on peut se sentir vieux parce qu'on reste chez soi à ne rien faire, et à soixante-dix ans on peut redécouvrir sa jeunesse en voyageant autour du monde. Tout est possible, il s'agit de ne pas tomber dans les stéréotypes, et c'est là que l'éducation a son rôle à jouer dans le développement de la curiosité et de la mise en relation entre les personnes qui font l'objet de préjugés.

Avec la modernité, la campagne a été reléguée à l'arrière-plan, la ville étant le symbole de l'évolution technique et technologique. En conséquence, ce qui était associé au milieu rural s'est vu accablé d'une connotation péjorative : le patois, le travail de la terre, l'élevage, « la province ». Aujourd'hui, on revient sur cette culture négligée, et pour beaucoup, on redécouvre nos racines.

*Cécile : « Avec les élèves de la MFR, ils [les résidents de l'EHPAD] ont fait des quizz sur le patois charentais, ils ont raconté des histoires, et il y a vraiment eu un bel échange... intergénérationnel. Aussi, avec eux, on a fait pas mal de jeux de société, vraiment. Ça permet une première approche, c'est plus facile pour se rencontrer. »*

Un moyen de se retrouver et de se rencontrer

L'approche par le jeu permet de délier les langues, de décomplexer, de se retrouver autour d'un but commun – bien qu'il y ait souvent une notion de rivalité – et d'apprendre à se connaître. C'est un premier pas pour développer une relation plus personnelle, pouvant aller jusqu'à dévoiler une part d'intimité. Ce moment partagé autour d'une activité relativement neutre, qui n'engage à rien, rassure les personnes impliquées dans l'activité.

*Cécile : « Les résidents, il y en a qui sont vraiment demandeurs de sorties, ça les change de l'EHPAD, et il y en a plein qui ne connaissent pas ce qu'est une MFR... Il y en a plein qui leur ont posé des questions : « qu'est-ce que vous avez comme matières... ? » Et du coup ça intéresse aussi beaucoup les jeunes : « qu'est-ce qu'ils font... ? » Et parfois les personnes âgées se disent « Mais aujourd'hui ils n'apprennent plus rien les jeunes... » et du coup, le fait de visiter une école leur fait prendre conscience que si : ils apprennent des choses différentes. Il y a aussi des jeunes qui se disent que les résidents en EHPAD ne font plus rien... En fait, ça a rassuré des deux côtés. »*

Le fait d'apprendre à se connaître permet de diminuer les préjugés liés à la peur de l'inconnu : on peut prendre la mesure et faire la part des choses en reprenant contact avec la réalité du face à face. Selon le vécu de chacun, cette interaction peut soulever de multiples émotions, qui peuvent être ténues, fortes, réprimées ou au contraire permettre un lâcher-prise.

*Cécile : « Parmi les jeunes de la MFR, il y en a pour qui c'était difficile d'entrer à l'EHPAD. Il y en a certains qui pleuraient parce que ça leur rappelait leur grand-père ou leur grand-mère, et petit à petit, ça leur changeait leur vision des seniors qui sont encore capables de faire plein de choses. C'était assez chouette de voir que ça changeait les visions et les mentalités. C'est vrai que c'est chouette. »*

Globalement, d'après Cécile, ce qui ressort de l'expérience de la relation entre l'EHPAD et l'école de Mérignac est plutôt

de bon augure : « avec les tout petits, on se voyait une fois par mois, et psychologiquement, pour les résidentes, ça faisait du bien au moral. L'intergénérationnel était vraiment moteur ». Malgré un premier confinement, le contact a été maintenu virtuellement, et la relation a perduré, « les enfants se sont pris en photos et la directrice me les a transmises pour les montrer aux résidents ».

Ce qui fonctionne bien avec les relations intergénérationnelles, c'est lorsque les générations sont suffisamment éloignées pour rappeler des souvenirs aux uns et permettre de se projeter dans l'avenir pour les autres. Au contact des tout petits, ce sont souvent des souvenirs heureux, parfois nostalgiques, qui refont surface – de sa propre enfance, de celle de ses enfants ou de ses petits-enfants. Les tout petits, eux, peuvent retrouver leurs parents ou grands-parents dans ces relations, et cela peut être à la fois difficile à vivre émotionnellement lorsqu'il y a un décès, ou heureux dans le souvenir d'un parent proche.

La représentation sociale par l'éducation ? Quelle représentation par l'éducation intergénérationnelle ?

De manière générale, on s'accorde à dire que l'éducation co-construit les représentations sociales d'un individu. C'est à l'école qu'on enseigne à catégoriser, et bien que cela soit tiré d'un fonctionnement naturel – de simplification du réel en groupes de singularités –, c'est une pratique qui vient être institutionnalisée comme fondamentale dans le raisonnement humain. A travers cette institutionnalisation, la catégorisation devient un outil, utilisé de manière relativement homogène dans les représentations sociales, pour comprendre le monde et le structurer.

C'est ce qu'on retrouve avec Michel Lussault<sup>51</sup> dans la définition de l'institution, « où se combinent une composante fonctionnelle et une composante imaginaire, celle-ci étant un élément fondamental de fabrique du social. Toute société

---

51 Michel Lussault, « institution », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

s'auto-institue et cet institué devient une source, une matrice de la poursuite de la dynamique d'institution de la société. »

« En effet, l'institution globale de la société s'étayant sur une nature en partie ensemblisable (constituée d'éléments définis et distincts déjà ensemblisés et permettant les opérations ensemblistes) contient, indissociable de sa dimension imaginaire ou significative, une dimension identitaire. »<sup>52</sup>

La critique de ce texte par Luc Dardenne rappelle la place de la *mimesis* dans notre société – en dehors des institutions – et c'est ce que l'on remarque notamment dans les relations intergénérationnelles informelles qui ont lieu pendant le festival à Echallat, ou dans les espaces publics, comme à Mérignac.

L'éducation intergénérationnelle semble tenir les clefs d'une transition dans la représentation sociale et le « vivre-ensemble ». En effet, d'après les recherches de Greg Mannion, cela consiste à impliquer des personnes de différentes générations pour contribuer et faire évoluer une situation, avec une intention de communiquer réciproque.

« Intergenerational education (a) involves people from two or more generations participating in a common practice that happens in some place, (b) involves different interests across the generations and can be employed to address the betterment of individual, community and ecological wellbeing through tackling some 'problem' or challenge, (c) requires a willingness to reciprocally communicate across generational divides (through activities involving consensus, conflict or cooperation) with the hope of generating and sharing new intergenerational meanings, practices and places that are to some degree, held in common, and (d) requires a willingness to be responsive to places, and each other in an ongoing manner.»<sup>53</sup>

52 Dardenne, L. (1981). Cornélius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société. *Revue Philosophique de Louvain*, 79(41), 133-141.

53 Mannion, G. (2012). Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place. *Journal of Intergenerational Relationships*, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>

Greg Mannion insiste sur la réciprocité des relations sociales-spatiales, avec la dimension locale des pratiques intergénérationnelles. De son côté, Elisabeth Artaud met l'accent sur la réciprocité dans les relations sociales, qui enrichissent les différentes parties en interaction. Le développement de cet outil communicatif permet de mieux se comprendre, malgré des cultures ou comportements qui semblent déconnectés. En s'intéressant à l'autre, on apprend à collaborer et à faire en sorte de bien vivre ensemble.

E. A. : « Aujourd'hui, il y a pas mal d'écoles d'informatique qui viennent au club régional des usagers, qui ne sont que des personnes âgées, pour que les aînés testent de nouveaux logiciels avec les étudiants. Et ça, contrairement à ce qu'on peut penser, c'est formateur pour les aînés, mais c'est surtout formateur pour vous, parce qu'en fait ça développe des compétences de pédagogie [...] vous vous apercevez qu'il vous manque des notions, et que pour être en capacité de transmettre, vous devez aller chercher d'autres éléments. »

*La contribution des institutions au bien vivre ensemble*

Aujourd'hui, la question du « vivre ensemble » est très présente dans les discours politiques. Dans son *schéma pour l'autonomie et la citoyenneté de 2017*, le département de la Charente annonce sa volonté de s'impliquer dans la démarche de changer les représentations, en promouvant les initiatives intergénérationnelles :

« La sensibilisation à l'évolution du vieillissement, à la reconnaissance du handicap, doit se faire dès le plus jeune âge. Elle est certes initiée notamment en milieu scolaire mais dans une démarche citoyenne, il convient d'accompagner le changement de regard sur ces publics fragiles. Il faudra donc jouer d'avantage sur la complémentarité des initiatives et identifier les actions et animations qui pourraient être mises en place sur les temps scolaires et périscolaires. »<sup>54</sup>

54 « Schéma pour l'autonomie et la citoyenneté 2020-2024, pour les personnes âgées et les personnes en situation de handicap », Département de

D'emblée, annoncer un « *changement de regard sur [des] publics fragiles* » suppose une condition fragile des personnes âgées et en situation de handicap. Ces personnes ne sont déjà plus considérées comme n'importe quel autre individu, et le texte induit une posture d'après laquelle les pratiques se mettent en place... Il semblerait que la pédagogie soit à intégrer à tous les niveaux de la société, pour un réel « *changement de regard* », qui ne soit pas uniquement focalisé sur un point de vue, incapacitant malgré lui.

De manière plus générale, dans *Towards a society for all ages*, la conception de la vie linéaire discontinue est revisitée par une vision de la vie comme un processus continu, sans rupture par des tranches d'âge, avec la notion de cycles d'existence ou de vie.

*"If old age is built from childhood (hence the importance of fostering social and educational policies of an intergenerational nature) and this construction implies acknowledging the interdependence of life phases and ages (and, therefore, of generations), intergenerational processes and practices cannot merely represent a relational interaction between two generations but a true culture of the existential cycle."*<sup>55</sup>

Ce n'est d'ailleurs pas une idée nouvelle, puisque dans ce même ouvrage, on peut lire que c'est un concept ayant déjà été développé par Bertrand Russell en 1968, dans *The Conquest of Happiness*.

La représentation du vieillissement semble jouer un rôle important dans la façon dont on vit en société, et surtout dans le ressenti de l'expérience vécue. Or, c'est précisément ce ressenti qui construit le sentiment de bien-être, qui peut rendre plus heureux. Elisabeth Artaud insiste sur le « *Bien-veillir* » :

---

la Charente. Consulté 4 octobre 2020, à l'adresse <https://www.lacharente.fr/le-departement/les-actions-du-departement/solidarites/#c7819>

55 Sacramento, P. (s. d.). *Towards a society for all ages*. Fundacionla-caixa.Com. Consulté 26 février 2020, à l'adresse [https://www.academia.edu/3267958/Towards\\_a\\_society\\_for\\_all\\_ages](https://www.academia.edu/3267958/Towards_a_society_for_all_ages)

E. A. : « *Ce qu'il faut comprendre, c'est que dans les piliers du Bien-veillir, il y a la sécurité. La sécurité bien-sûr, économique, qu'on se construit tout au long de sa vie et qui fait qu'on arrive en post-activité avec de quoi vivre et ne pas être inquiet pour le lendemain. Ça c'est un point fondamental, et puis il y a la santé bien-sûr. Est-ce qu'on est dans un environnement qui favorise cette santé ? On n'est pas tous égaux sur ce point-là... [...] Le dernier point, mais qui est tout aussi important que les deux premiers, la sécurité et la santé, c'est la participation.* »

Contribuer, pourquoi, comment ?

Cécile : « *On est allés tout un après-midi dans une classe,*



**Fig. 52** Les chambres de l'EHPAD sont les seuls espaces privés des résidents, mais ce ne sont pas les seuls espaces à vivre de l'établissement.



*et comme il y avait plus d'élèves que de résidentes, ils ont fait des petits groupes, et il y avait une résidente entourée de cinq-six enfants. C'était sympa ! Et en plus, les résidents, c'étaient des jeux qu'ils ne connaissaient pas du tout, et donc il y avait beaucoup d'entraide ! »*

Dans ces rencontres entre l'EHPAD de Mérignac et l'école, c'est un cadre institutionnel qui accompagne les pratiques : les élèves interagissent durant le temps scolaire, avec l'idée sous-jacente d'un apprentissage. Quant aux résidents, ils viennent pour une activité, pour sortir de l'EHPAD et faire des rencontres. En proposant un cadre favorable pour le développement d'échanges et de pratiques intergénérationnelles, les établissements contribuent à la fois à l'enrichissement personnel des participants et à les stimuler.

*E. A. : « Dans les fonctions qui se détériorent au fil de l'âge, il y a les fonctions physiques mais il y a un point qui est très peu visible, ce sont les pertes cognitives, au niveau du cerveau. [...] Alors au-delà du fait d'avoir des liens pour avoir envie de vivre, de maintenir des relations pour se sentir utile et avoir l'impression de donner, le dialogue est le meilleur outil d'entretien des fonctions cognitives, et ce quel que soit le dialogue. Le seul fait d'entrer en interaction est stimulant pour le cerveau. Quel que soit le contenu qui est transmis, ce n'est pas tant le contenu qui importe, que la création de la relation. »*

Dans la notion de « vivre ensemble », on a tendance à mettre de côté les autres espèces vivantes. Pourtant, notre relation à la nature, et à l'environnement de manière générale, contribue significativement au bien-être. Notre survie dépend de l'environnement, et vivre ensemble me paraît impensable en s'éloignant des autres êtres vivants.

C'est pour cela qu'il est important d'entretenir des relations avec le territoire ; les plantes et les animaux qui l'habitent de manière naturelle ou encadrée y participent autant que l'être humain. Pour moi, « bien vivre ensemble », c'est prendre en compte l'ensemble des systèmes vivants. Finalement, c'est revenir à la définition de l'écologie en tant que science des relations entre les êtres vivants.

« Résider en EHPAD » ne signifie donc pas uniquement résider, comme on pourrait prendre des vacances sur un lieu de résidence secondaire, mais il s'agit de continuer à vivre, à être actif malgré l'apparition de la dépendance.

En ce sens, les activités proposées à l'EHPAD de Mérignac sont assez développées : les résidents ont un jardin, un potager, des poules et un chat. Ils reçoivent également la visite des chiens d'un élevage situé dans les environs, ce qui participe à « *stimuler leur mémoire de souvenirs personnels et augmente la sociabilité par la médiation animale* ». <sup>56</sup>

*Cécile : « On fait aussi de l'équithérapie dans un centre équestre. Les résidents vont dans le centre équestre, vont brosser des poneys et vont s'occuper d'eux, et en prenant soin des poneys, ça leur fait du bien... ça leur évite de penser à leurs angoisses, et ça les apaise vraiment beaucoup. C'est rigolo... Enfin, c'est rigolo, non. Il y a une dame qui respire très très fort quand elle est angoissée, et durant le trajet pour aller au centre équestre elle respirait très très fort, et après une heure à brosser le poney et à prendre soin de lui, elle respirait normalement. »*

Les déviations de l'institution politique.

En faisant des recherches sur les contributions des institutions, on trouve des recommandations sur lesquelles on peut lire que les projets doivent répondre aux besoins d'une communauté, être bien planifiés et gérés, et doivent subvenir aux besoins de plusieurs générations à la fois, d'où l'ampleur du défi... C'est quelque chose qui s'éloigne finalement des véritables enjeux liés aux relations intergénérationnelles : ici, ce qui importe n'est plus l'implication des personnes de tous âges à des activités, c'est la gestion...

En institutionnalisant ce genre de « programmes » – politiques – de grande ampleur, la dimension locale se perd dans le processus administratif, et la réciprocité entre l'espace, les pratiques et les relations sociales disparaît. D'ailleurs, l'interaction intergénérationnelle semble avoir

---

<sup>56</sup> Un article publié sur le « site de l'établissement » <https://fondation-cos.org/les-chiens-visiteurs>

disparu dans l'établissement de ces « mesures » qui seront potentiellement appliquées... Finalement, cela s'apparente plus à définir des besoins qu'à y répondre, apportant une contribution qui semble plus maigre que les petites actions locales, adaptées à une situation précise. Toutefois, cela ne constitue pas un fait, car les contributions ne sont pas comparables.

Au niveau Européen, plusieurs documents ont été produits, afin de définir certaines orientations et préciser ce qui a été évoqué dans *Towards a society for all ages*. Un autre ouvrage traitant de l'éducation, *Learning Across Generations*, m'a interpellé quant à la relation mesurée entre la qualité de vie et l'interaction sociale : « *the results from the measurement of quality in life show that face-to-face contact with friends had a strong impact on well-being while indirect contact (by phone or e-mail) had almost no impact* ». <sup>57</sup>

C'est par cette voie que l'on se rapproche à nouveau des rapports à l'espace, aux échelles d'action et à la réciprocité sociale-spatiale. Par-là, on pourrait être tenté de revoir notre copie avec un autre sens de l'interaction spatiale, définie comme un « *phénomène par lequel des actions s'exercent entre deux ou plusieurs points de l'espace*. »

« *L'interaction est au contraire [des forces sociales] un ensemble de forces qui relève d'une mécanique indépendante de la nature sociale des lieux. On considère que la mécanique des forces (naturelles ?) exerce des contraintes supérieures à celle des forces sociales : cette posture est illustrée par des expressions telles que la « tyrannie de la distance »*. » <sup>58</sup>

Cependant, s'arrêter à distinguer l'interaction spatiale selon qu'elle provienne des lieux ou des liens sociaux semble

57 Krašovec, S. J. (s. d.). *Learning Across Generations : Contemporary Issues in Older Adult Education*, 2014.

[https://www.academia.edu/8966590/Learning\\_Across\\_Generations\\_Contemporary\\_Issues\\_in\\_Older\\_Adult\\_Education](https://www.academia.edu/8966590/Learning_Across_Generations_Contemporary_Issues_in_Older_Adult_Education)

58 « Interaction spatiale », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

insuffisant. C'est dans ce sens qu'évolue la notion de territoire, en tant que relation réciproque entre le lieu et le milieu, et c'est ainsi que j'entends l'éducation intergénérationnelle : ce n'est ni le plus âgé ni le plus jeune qui forme l'un ou l'autre, mais c'est leur relation d'interdépendance qui les fait évoluer.

### *Les visages masqués de la dépendance*

Qui est « dépendant », qui ne l'est pas ?

Parler d'interdépendance m'amène à questionner les discours tenus au sujet des personnes dépendantes. En effet, dans notre société, nous sommes relativement peu autonomes : une grande partie de nos achats est importée d'autres pays, notamment pour les textiles et le matériel électronique. Sans aller si loin, avec les confinements – puisqu'à partir d'aujourd'hui, 29 octobre 2020, nous savons qu'il y en aura au minimum deux en France – nous nous sommes rendus compte d'un certain nombre de nos dépendances. A tout âge, nous dépendons d'autres personnes pour vivre : il faut pouvoir manger, se soigner, se loger, se vêtir, s'instruire...

J'ai été surpris lorsque Marie-Louise m'a expliqué qu'autrefois elle allait chercher de la laine de mouton pour la laver, avant de la donner aux personnes qui allaient lui assembler son matelas. Je trouvais cela incroyable ! Aussi, lorsque je lui ai demandé où se trouvait la cantine de l'école à son époque, ça l'a bien fait rire. Ça m'a fait tout drôle de prendre conscience de ces choses-là...

Aujourd'hui, je pense qu'on serait bien embêtés si du jour au lendemain les importations s'arrêtaient. Heureusement, Internet nous permet d'apprendre beaucoup de choses, et cette ressource de partage international permettrait de nous tirer d'affaire, mais nous en serions d'autant plus dépendants ! D'ailleurs, c'est déjà le cas, puisque c'est le moyen de communication privilégié, et désormais presque le seul moyen utilisé pour transférer des données. Est-il encore nécessaire d'évoquer l'omniprésence du numérique pour montrer que nous sommes dépendants d'autres personnes et d'autres territoires.

L'interdépendance dans la société.

Notre société repose sur un système où tout n'est qu'interdépendances. Par exemple, les villes ne sont plus auto-suffisantes en matière d'alimentation, la production est délocalisée et souvent répartie en différents lieux entre lesquels des flux importants transitent. Les rapports humains ont toujours été ainsi : l'échange et la coopération sont à la base des relations primitives, dans un but de survie. C'est donc un fait qui ne date pas d'hier.

Pourtant, avec les distanciations spatiales et sociales – d'autant plus marquées aujourd'hui – et les changements radicaux des modes de vie occidentaux, des formes de dépendances unilatérales semblent se profiler. Seraient-ce là les limites de la conception linéaire moderne : production-consommation ? Alors qu'on parle de plus en plus des cycles de vie dans l'industrie, on persiste dans une conception linéaire de la vie : on va d'un point A à un point B en passant par une multitude de stades intermédiaires, comme une ligne brisée.

Les premières et dernières années de notre vie sont généralement associées à un phénomène de dépendance importante, où apparaît la nécessité d'être assisté au quotidien. Sans se limiter à ces deux périodes emblématiques, c'est tout au long de notre vie que nous sommes dépendants, et même interdépendants ! Tant au niveau des ressources dont nous avons besoin pour vivre que dans les savoirs qui nous sont transmis, nous sommes en relation avec d'autres générations.

L'interdépendance exacerbée à l'heure du confinement.

Avec le confinement, nous avons tous plus ou moins pris conscience de nos dépendances : le rapport à la nature, aux technologies, à la communication, à l'économie, au système de santé... Notre rapport aux autres a subi une perturbation majeure dont nous portons tous une « cicatrice » sur le visage : le masque.

La distanciation sociale et les restrictions, comme le droit de visite, ont révélé des comportements inédits (fugues

d'EHPAD, achats compulsifs, voire hystériques, de papier hygiénique...), quelquefois symboliques d'une crise non seulement sanitaire, mais aussi sociale, économique et environnementale (dont on voudrait bien se laver les mains). Cette crise a également eu lieu au niveau politique, au moins dans la gestion de la pandémie, si toutefois la crise politique n'était pas déjà présente avec les Gilets Jaunes.

Cette période particulière que nous avons vécue pendant plusieurs semaines a ranimé – ou réanimé ? – les commerces de proximité. Ceux-ci étaient en train de se développer subtilement, dans le dos des grandes chaînes de distribution, mais avec les restrictions de déplacement, on assiste au retour en puissance des réseaux locaux. Toutefois, la transition n'a pas encore inversé le mode de production, et une majorité de personnes semble restée attachée aux super-hyper-marchés.

A Mérignac, un bâtiment très récent accueille plusieurs commerces à l'entrée du pôle de santé. Ils viennent compléter la boulangerie et les quelques autres activités du bourg. A l'inverse, à Echallat il n'y a nulle part où acheter les produits de première nécessité ; par contre il y a un cuisiniste ! « *Echallat, c'est mort !* » m'annonce Marie-Louise, mais elle me raconte aussi que ça n'a pas toujours été le cas... Il n'y a plus la laiterie ni le bétail, mais les liens de solidarité entre voisins demeurent.



**Fig. 53** Le bâtiment neuf accueille notamment une boucherie et une pizzeria

Ce qui fait une force de Mérignac fait la faiblesse d'Echallat, et contribue à l'équilibre du territoire en reliant les villages voisins.

La question identitaire apparaît également dans les interdépendances. En effet, les personnes dépendantes sont des personnes en perte d'autonomie, due par exemple au vieillissement, à une maladie, à un handicap mental ou physique... Ce sont aussi des petits enfants qui ne savent pas encore se débrouiller seuls, des mineurs qui ont besoin d'autorisations parentales, ou de jeunes adultes encore dépendants de leurs parents financièrement... Chacun d'entre-eux a quelque chose de particulier qu'il peut apporter aux autres, ne seraient-ce qu'une sensibilité ou une nouvelle vision des choses.

L'interdépendance est partout, y compris dans la question identitaire, puisqu'un individu a besoin d'un regard extérieur pour lui renvoyer une image de lui-même. On juge, on commente, on échange, on critique et on évolue parce qu'il y a une interaction. Sans elle, on ne sait pas ; on ne sait rien de ce qui nous entoure si on n'entre pas en interaction avec. Chacun dépend donc de cette inter-activité pour interpréter la réalité, comprendre les pratiques ou même la simple présence d'un être. C'est ce qu'exprime McKenzie (2008) avec l'intersubjectivité : « *rather than viewing identity in terms of "self," "autonomy," and "freedom" (Dillabough 2000), interjectivity then infers "a relational methodology" in which we understand "individualization through as opposed to against the social" and the ecological (Hey 2002, p. 239)* ». <sup>59</sup>

Cette intersubjectivité implique donc une interdépendance entre un « soi » et un « hors de soi », nécessaires à la construction de l'identité d'une personne. C'est une relation

---

59 McKenzie, Marcia (2008) « The places of pedagogy : or, what we can do with culture through intersubjective experiences », *Environmental Education Research*, 14:3, 361 – 373

[https://www.academia.edu/3760129/The\\_places\\_of\\_pedagogy\\_or\\_what\\_we\\_can\\_do\\_with\\_culture\\_through\\_intersubjective\\_experiences](https://www.academia.edu/3760129/The_places_of_pedagogy_or_what_we_can_do_with_culture_through_intersubjective_experiences)

permanente, qui évolue en fonction du contexte, c'est-à-dire du lieu et du milieu de vie.

#### 4. Les enjeux sociétaux de l'apprentissage tout au long de la vie

*Un équilibre à trouver à travers les échelles d'action-réflexion*

Les institutions cherchent des moyens de contribuer à « bien vivre ensemble », et généralement il s'agit d'encadrer des pratiques. En se plaçant au-dessus pour recadrer, tout un jeu d'échelles apparaît, des limites se superposent, les périmètres d'action se croisent dans une imbrication d'institutions qui devient parfois incompréhensible.

« *Pour nommer ce fait institutionnel, qui n'est plus un fait total mais un fait toujours partiel, il conviendrait d'abonner le substantif « institution » pour privilégier une approche en termes d'« agencement collectif d'institution ». L'institution perd sa prétention à unifier, à contenir ou à délimiter.* » <sup>60</sup>

Ce terme semble convenir parfaitement à la relation entretenue par l'école et l'EHPAD de Mérignac : il s'agit bien là de l'agencement, de l'organisation et des interactions de deux institutions-établissements d'accueil qui s'envisagent mutuellement au sein d'un collectif rassemblant les participants des deux établissements. Cette vision du collectif est seulement partielle, puisque tous les résidents et tous les élèves ne s'y retrouvent pas nécessairement. C'est avant tout une démarche volontaire de chacune des personnes occupant les lieux.

D'après P. Nicolas-le-Strat, la transversalité est au cœur du processus d'institutionnalisation, puisque les agencements collectifs font interagir des pratiques, des acteurs et des

---

60 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015.

<https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun/> (accessed 10.15.20).

espaces. Ceux-ci, bien que tous particuliers, comportent des similarités, au moins dans leurs relations, sur lesquelles ils peuvent se baser pour stabiliser des activités dans le temps. La transversalité est en quelque sorte la garante du bon déroulement de l'agencement collectif d'institution : elle veille à ce que l'ensemble du collectif ne s'effrite pas en plusieurs volontés particulières cherchant à s'accaparer le pouvoir.

« Cette mobilité intellectuelle et pratique toujours maintenue entre les niveaux de réalité, cette capacité à se déplacer au sein de cette stratification, cette possibilité toujours ouverte d'agir sur l'un ou l'autre niveau, garantissent que les individus associés (les collectifs, les communautés) préservent leur pouvoir d'action sur leur propre processus d'institutionnalisation et que ces processus ne se réalisent pas en dehors d'eux (hors du champ de leurs pratiques et de leur activité) et contre eux. En cela, cette « verticalité dans l'immanence » constitue le modèle d'institution requis pour un travail du commun dont la finalité est de toujours maintenir entre les mains des hommes réunis les affaires communes qui les concernent en commun. » (ibid.)

Cette « verticalité dans l'immanence » dans l'éducation intergénérationnelle est plutôt très présente au festival d'Echallat, car les bénévoles participent de manière volontaire, mais surtout ils sont impliqués dans le processus d'action et de réflexion. Là où les acteurs des relations entre l'EHPAD et l'école de Mérignac sont encadrés, les bénévoles d'Echall'Arts s'autogèrent et suivent leurs propres propositions. Les élèves et résidents peuvent probablement proposer des activités, mais les décisions ne sont pas aussi démocratiques qu'au festival – c'est-à-dire prises par les personnes impliquées et pour elles-mêmes – à cause de l'imbrication des échelles d'institutions et des responsabilités.

L'échelle internationale.

On peut lire en introduction de *Learning Across Generations*, que l'apprentissage des seniors est de plus en plus présent dans les documents officiels internationaux et nationaux, comme par exemple : la déclaration des Nations

GRAPH 9.3

Key dimensions of intergenerational social policies

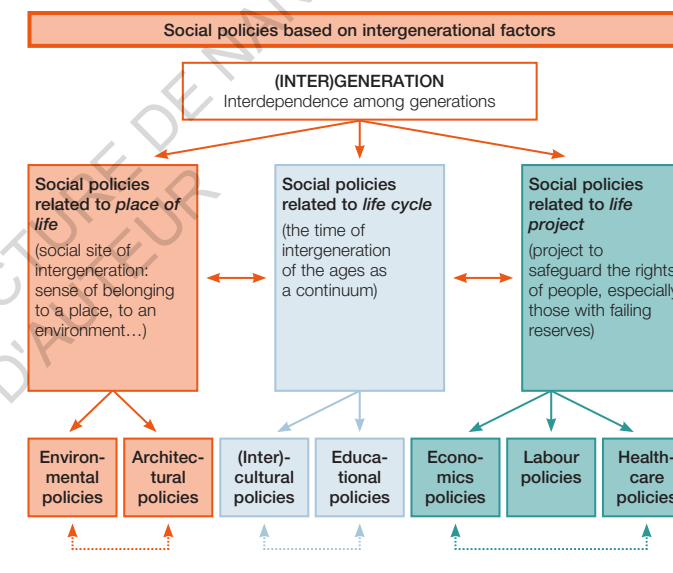


Fig. 54 Les principales politiques sociales liées à l'intergénération, document issu de *Towards a society for all ages*.<sup>61</sup>

Unies (2002), *Madrid International Plan of Action on Ageing* et la Commission Européenne (2006), *Adult Learning: It's never late to learn*. A Malte, il y a également la *National Strategic Policy for Active Ageing: Malta 2014-2020*. Au sein de l'Union Européenne, le concept de « Lifelong Learning » apparaît dans tous les documents récents : « in recent years it has become virtually impossible to locate a policy document issued by the European Commission (EC) that makes no reference to lifelong learning ». <sup>61</sup>

Dans *Towards a society for all ages*, le discours se veut très général, comme une synthèse applicable plus ou moins

61 Krašovec, S. J. *Learning Across Generations : Contemporary Issues in Older Adult Education*, 2014.

[https://www.academia.edu/8966590/Learning\\_Across\\_Generations\\_Contemporary\\_Issues\\_in\\_Older\\_Adult\\_Education](https://www.academia.edu/8966590/Learning_Across_Generations_Contemporary_Issues_in_Older_Adult_Education)

partout, en se basant sur le texte *Madrid International Plan of Action on Ageing* (2002). Étrangement – ou pas – la traduction française du titre est légèrement différente : *Déclaration politique et Plan d'action International de Madrid sur le vieillissement*.

« *On the one hand, it is evident that the level of abstraction of this political discourse makes it difficult to actually define its goals and proposals; and the concept of a society for all ages is no exception. On the other hand, however, we have seen how the formulation of this concept and, more important still, its possible operationalisation, improved between March, 1995 and April, 2002* ». <sup>62</sup>

Les auteurs eux-mêmes l'expriment : le discours est politique, abstrait, et les évolutions entre 1995 et 2002 n'ont été que dans la définition du concept et dans l'étude de sa faisabilité... On peut lire dans *Learning Across Generations*, que les auteurs, notamment Marvin Formosa, sont déçus du contenu proposé par l'*Action Plan on Adult Learning* (Commission Européenne, 2007), puisqu'il n'y a pas de détails spécifiques liés à l'apprentissage des séniors. Ils reprochent une approche néo-libérale de la question : « *the discourse linking 'learning' and 'later life' is biased towards the economic realm* ». Cette vision n'est pourtant pas nouvelle, comme ils l'annoncent quelques lignes plus tard :

« *Human experience is surrendered to the controls of the market, so that any notion of meaning detached from 'work' and not defined according to capitalist logic simply disappears. This stance is not surprising considering that from the very beginning the EC (2001) posited the need to expand lifelong education and learning in terms of the 'competitive advantage' that is 'increasingly dependent on investment in human capital', and on knowledge and competences beco-*

---

62 Sacramento, P. *Towards a society for all ages*, 2007. Fundacionla-caixa.Com. Consulté 26 février 2020, à l'adresse [https://www.academia.edu/3267958/Towards\\_a\\_society\\_for\\_all\\_ages](https://www.academia.edu/3267958/Towards_a_society_for_all_ages)

*ming a 'powerful engine for economic growth'. »*<sup>63</sup>

L'investissement des autorités locales sur les programmes intergénérationnels reste probablement le levier principal à actionner pour que de telles choses soient mises en place concrètement : « *local authorities should recognise the empowering benefits of coordinating educational activities that link older adults with children, teenagers, adults, and even much older peers and coordinate educational initiatives that increase cooperation, interaction, or exchange between different generations.* » (ibid.)

Au Portugal, l'étude d'une réponse institutionnelle laisse la situation "en attente", alors qu'ailleurs des solutions mises en place par les communautés sont déjà fonctionnelles... « *Politically speaking, it seems strange that Portugal is still in the "phase" of considering institutionalization as a solution, whilst elsewhere policies and services are increasingly focused in the community (Bilsen et al., 2008; Cox, 2005), and there are already several studies that show that community-based services improve significantly the quality of life of the elderly (Chan, 2008).* »

On trouve aussi cette situation en France, dont le long processus administratif se fait parfois dépasser par les initiatives locales. Ainsi, le développement d'activités, instituées par la communauté, s'effectue sans être programmé par l'institution politique. C'est ce que suggère Antonio Fragoso : « *in these conditions it seems urgent to advocate for the de-institutionalisation of older citizens and for a re-focusing on community. [...] In this aspect local governments can be very important due to proximity they have regarding the citizens.* » (ibid.)

Cependant, les mesures politiques, prises par les gouvernements dans l'optique de développer l'éducation intergénérationnelle, n'ont pas toujours les mêmes buts. Dans *Connecting Generations*, on peut s'interroger sur la « stratégie » développée en Hongrie, pour réformer

---

63 Krašovec, S. J. (s. d.). *Learning Across Generations*

l'éducation afin de s'adapter au marché du travail : « *To better align educational offers with labour market demands.* »<sup>64</sup>

Il me paraît vraiment dommage de fonctionner ainsi aujourd'hui, puisque le modèle économique de notre société est remis en question par différentes crises (sociale, économique, environnementale...). Pourquoi ne pas revoir

---

64 Galeotti, G. (s. d.). Connecting Generations : Intergenerational learning for a more inclusive Europe, 2015, Edaforum. [https://www.academia.edu/35131130/Connecting\\_Generations\\_Intergenerational\\_learning\\_for\\_a\\_more\\_inclusive\\_Europe](https://www.academia.edu/35131130/Connecting_Generations_Intergenerational_learning_for_a_more_inclusive_Europe)



**Fig. 55** L'imposant front bâti du « village du Bois Bouchaud » dans un quartier nantais

l'enseignement et les méthodes pédagogiques dans le but de proposer des alternatives au modèle économique en place ? Ce n'est pas seulement l'état actuel des choses qui doit conditionner les compétences des « travailleurs » à venir dans 10 ans : il faudrait leur donner les moyens de faire évoluer la situation. Ce n'est pas une mince affaire...

### *Les lieux de rencontres pour l'éducation inter-générationnelle*

A Paris, des initiatives locales participent à l'échange intergénérationnel et au développement d'une cohésion, dans la réciprocité des relations sociales et spatiales. Le travail en jeu dans la réciprocité des relations intergénérationnelles est un long processus, au même titre que celui de la terre, préalable à la vision fleurie d'un jardin ou à la récolte des légumes.

« *The more than 50 Jardins Partagés (JP) in Paris serve as another example. JPs are established and animated by local associations on small public plots of land made available by local authorities. The aim of the JPs is quite simply a '... way for people to get down in the dirt'. Through the creation of shared community spaces, they constitute social and cultural hubs, fostering a sense of community between different generations of local residents. They can be major players in the urban renewal agenda, improving environmental quality, as well as re-creating social life in their neighbourhood.* »<sup>65</sup>

De nombreux exemples de lieux de rencontres intergénérationnelles fleurissent aujourd'hui, aussi bien à la campagne qu'en ville. Ces espaces peuvent être non-construits, comme les jardins partagés qui se développent un peu partout, mais ils peuvent également être construits. Ils sont généralement institués par la communauté ou par les politiques publiques, mais la construction implique un cadre administratif important, normé et policé. Avec des coûts de mise en œuvre plus importants, il devient plus compliqué,

---

65 Krašovec, S. J. (s. d.). Learning Across Generations : Contemporary Issues in Older Adult Education, 2014.

pour une communauté seule, d'instituer ce genre d'espaces intergénérationnels.

A Nantes, l'ensemble médico-social intergénérationnel du « village du Bois Bouchaud »<sup>66</sup> rassemble une maternelle, une crèche, un centre pour parents en difficulté et une résidence pour personnes âgées autonomes. Comme les jardins partagés, le projet a été développé autour de l'idée du partage d'espaces communs, mais son cadre bâti semble le renfermer sur lui-même...

Là où les jardins invitent les habitants du quartier à se retrouver pour former une communauté intergénérationnelle, ici la construction apparaît comme un filtre inhospitalier... Les relations intergénérationnelles pourraient déborder du bâtiment, sur l'espace extérieur, public, mais cela ne semble pas être le cas. Il faut dire que l'espace de la rue ne s'y prête pas vraiment. Ce n'est pas une place, et l'espace végétalisé à l'entrée est relativement petit pour accueillir une pratique durable entre les habitants du quartier et ceux de la résidence.

L'enjeu des lieux de rencontres intergénérationnelles, est de proposer plus qu'une simple rencontre, afin que les personnes s'investissent, s'impliquent dans une activité, et créent des pratiques communes, partagent un moment, un espace et un but commun.

Dans le cas de la Marpa-école de Souvigny-de-Touraine<sup>67</sup>, la maison d'accueil rurale pour personnes âgées a été conçue en même temps que l'école primaire publique, dans un programme commun. Dans une petite commune, la communauté et les politiques publiques se confondent

---

66 La Croix-Rouge française inaugure « Le Village du Bois Bouchaud » à Nantes, un ensemble médico-social intergénérationnel, 2017, Croix-Rouge française. <https://www.croix-rouge.fr/Espace-presse/Communiqués/La-Croix-Rouge-française-inaugure-Le-Village-du-Bois-Bouchaud-a-Nantes-un-ensemble-medico-social-intergenerationnel-modele-d-innovation-sociale>

67 D. Pouget, G. Grichois, L. Vaury et G. Engels, La Marpa-école de Souvigny-de-Touraine : Un lieu intergénérationnel entre enfants et personnes âgées. <https://www.youtube.com/watch?v=vLugjklN6Q>

parfois, puisqu'il y a une grande proximité entre les habitants et les décideurs politiques. Toutefois, cela n'empêche pas une forme d'opposition, une sorte de règlement de comptes, mais il est fréquent d'observer une certaine collaboration.

Les associations trouvent une place de choix dans les relations intergénérationnelles, mais pour cela il faut sortir des clubs du troisième âge et ouvrir les activités à des personnes d'âges variés. Cela suppose également de dépasser les stéréotypes. Cela s'effectue généralement par la rencontre et l'échange entre les participants, ce qui pourrait par exemple avoir lieu lors de réunions publiques préalables. D'après Mannion et Adey (2011), il n'y a pas d'obligation à arriver avec des choses en commun dans un lieu pour l'éducation intergénérationnelle, le but est d'en créer : si tout était déjà là, que ferait-on ? L'expérience semble vraiment plus enrichissante en apprenant à se connaître et en se découvrant soi-même, à travers des expériences nouvelles.

*"The practice of working towards these futures connected younger and older people through a process of place production and intergenerational action. McCormack might call this a pragmatist intergenerational experiment. He suggests that "to think relations in transition is to experiment, and to experiment is to provide possibilities for making more of experience—for adding more relations to the processuality of the 'tissue of experience' (James 1996)" (McCormack 2010, 206)."*<sup>68</sup>

Travailler ensemble pour construire demain, c'est quelque chose qui sonne comme un slogan politique... Politique au sens péjoratif, où les propositions ne sont pas développées au-delà de l'embryon imaginaire. Dans l'expérience réalisée par Mannion et Adey, la construction a été double : mentale et physique, puisque le jardin a été réalisé, et qu'il a fait évoluer de manière positive la perception et l'image du lieu.

---

68 Mannion, Greg and Claire Adey (2011). "Place-Based Education Is an Intergenerational Practice." *Children, Youth and Environments* 21(1): 35-58. Retrieved [date] from <http://www.colorado.edu/journals/cye>.



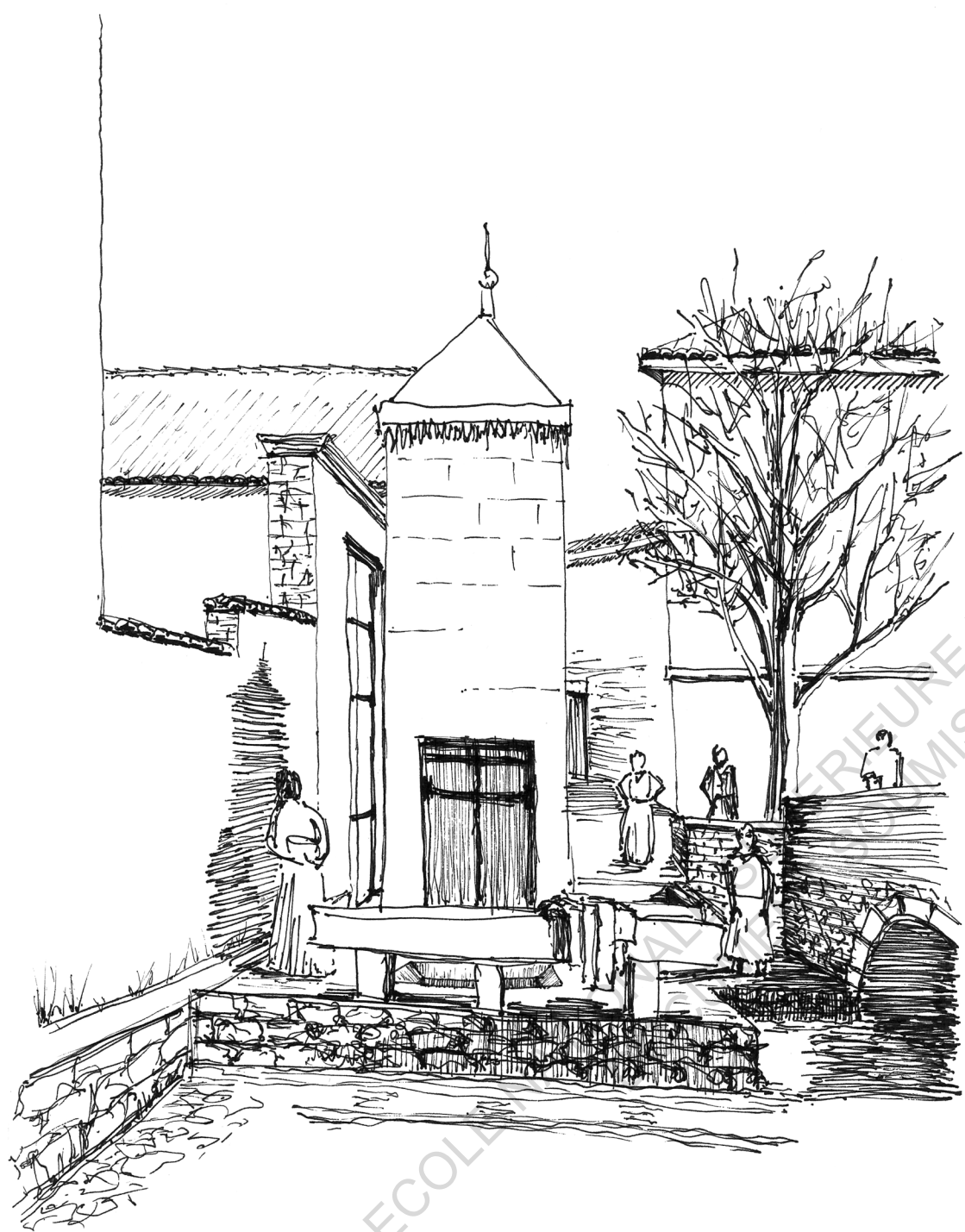


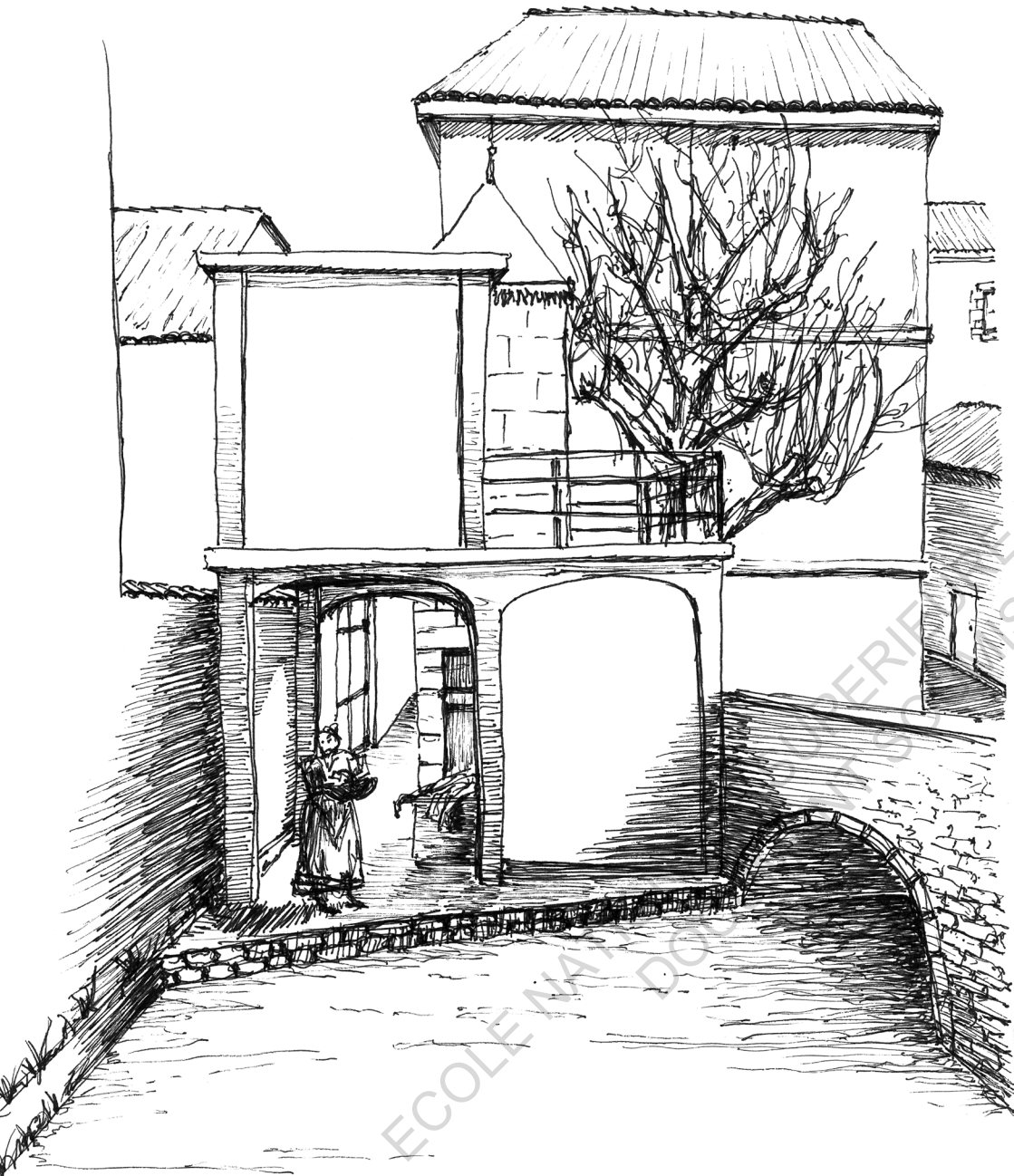
Fig. 56 Le lavoir de Mégnac  
au début du XXème siècle

En voulant transformer un lieu, l'action a eu un impact imprévu sur les apprentissages : « *it was the intergenerational practices embedded in place change processes that brought about learning of various kinds for all generations* ». Ce sont les pratiques intergénérationnelles, inscrites dans une volonté commune de changer un espace, qui enrichissent ce dernier. Indirectement, elles enrichissent également les personnes impliquées par un apprentissage concret (comment planter, entretenir), éventuellement théorique, et une valorisation personnelle dans l'engagement pour le bien commun et pour l'image du quartier.

En s'appuyant sur des travaux d'Hopkins et Pain (2007) et Pain (2005), Mannion consolide le lien entre la construction de l'identité et les catégories – permettant de s'auto-identifier – et le replace dans le contexte spatial. Selon l'auteur, ce dernier influe sur nos comportements et nos relations, qui participent à leur tour à faire évoluer notre identité : « *understanding intergenerational practice as an intersecting aspect of identity formation suggests we need to consider more widely the many locations and contexts for intergenerational practice.* »<sup>69</sup>

Ainsi, à partir de la volonté de s'impliquer personnellement dans le processus de transformation d'un espace, on comprend qu'il peut y avoir un impact sur l'identité de la personne et une réciprocité dans la relation des personnes aux espaces vécus. Ainsi, à travers les pratiques intergénérationnelles, il y a une transmission de savoir, de savoir-faire ou de savoir-être, et c'est ce que Barry J. Hake reprend en tant qu'apprentissages intergénérationnels : « *in this respect, intergenerational learning can make an important contribution to lifelong learning throughout individual life courses, where the generations work together in communicating and acquiring knowledge, skills, and sensitivities. Intergenerational learning can foster reciprocal learning relationships between different generations and*

69 Mannion, G. (2012). Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place. *Journal of Intergenerational Relationships*, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>



**Fig. 57** Le lavoir de Mérignac avec citerne surélevée, construite en 1933

*help to develop social capital and social cohesion in ageing societies, for both the young and the old. »<sup>70</sup>*

### *Le « Lifelong Learning Program » dans un village*

D'après le livre *Connecting Generation*,<sup>71</sup> le « Lifelong Learning Program » est un projet Européen destiné à développer l'inclusion sociale des personnes âgées dans les communautés locales. Il s'agit d'une expérimentation éducative, destinée aux personnes jeunes et âgées, menée localement mais étudiée à grande échelle pour partager les savoirs, les méthodes et les pratiques qui pourraient améliorer l'éducation et l'inclusion sociale.

Je dirais qu'il y a deux grandes tendances d'activités intergénérationnelles : celles qui font appel aux mémoires individuelle et collective, et celles qui font appel à l'imaginaire collectif et aux sensibilités individuelles.

Aujourd'hui, l'investissement de la communauté locale a diminué par rapport à autrefois. La notion de proximité a radicalement changé en un demi-siècle, et l'espace n'a pas toujours eu le temps de s'adapter aux nouvelles pratiques. La modernité a rendu obsolètes de nombreux lieux publics, tels que les lavoirs ou les poids publics. C'est ce que me raconte Marie-Louise avec nostalgie :

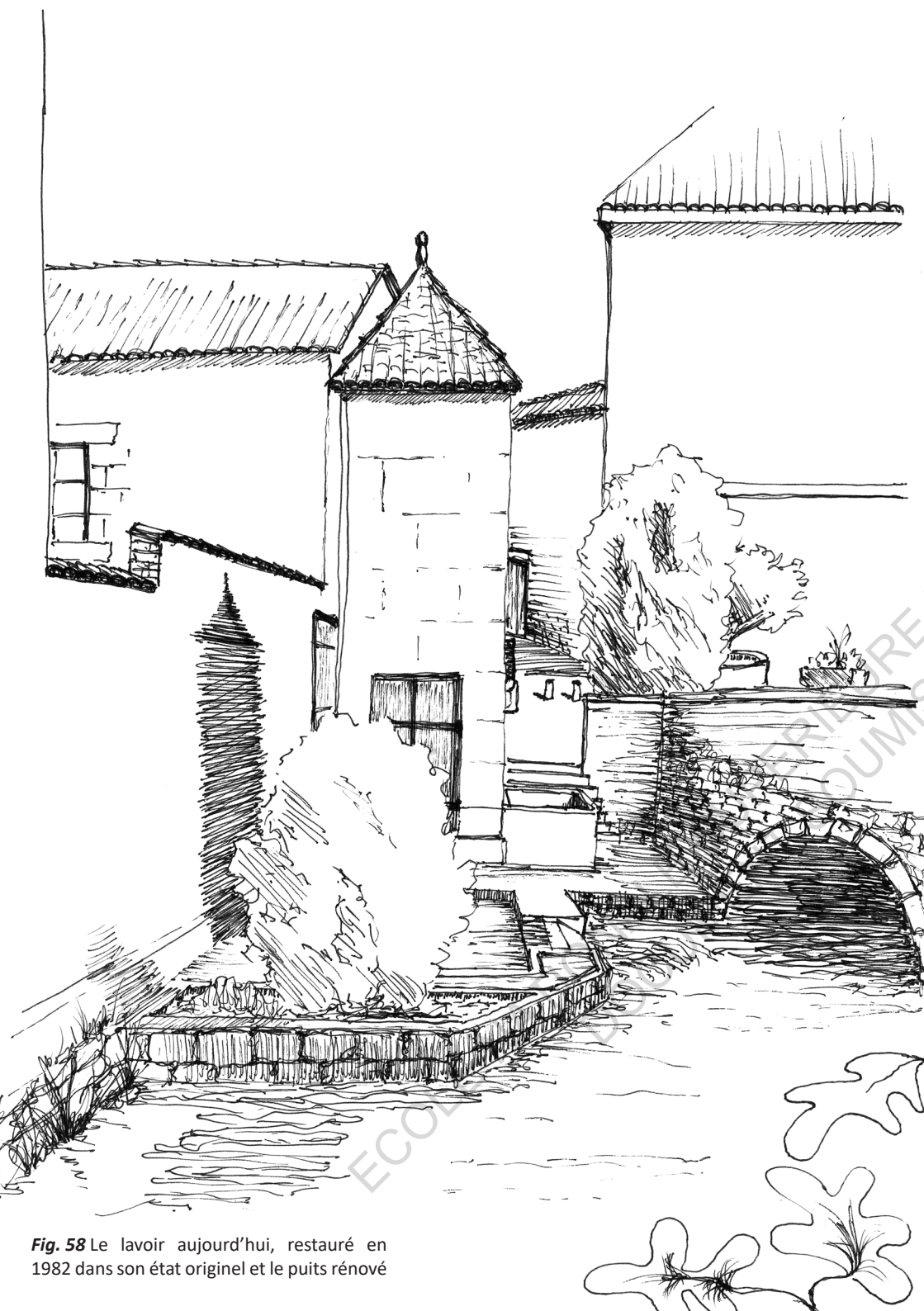
*« M-L : A Mérignac il y avait un lavoir. Il était joli comme tout ! Mais ils l'ont cassé.*

*V : Mais il y a toujours une sorte de bac, non ?*

*M-L : Ah mais à Mérignac, quand tu descendais les marches à gauche, il y avait trois ou quatre bacs d'affilée ! Il y avait plusieurs hauteurs, et je ne sais pas pourquoi ils en ont cassé... C'était pratique.*

<sup>70</sup> Krašovec, S. J. *Learning Across Generations : Contemporary Issues in Older Adult Education*, 2014.

<sup>71</sup> Galeotti, G. *Connecting Generations : Intergenerational learning for a more inclusive Europe*, 2015.



**Fig. 58** Le lavoir aujourd'hui, restauré en 1982 dans son état originel et le puits rénové

*V : Du coup, le lavoir de Mérignac était beaucoup plus grand que celui d'Echallat ?*

*M-L : Ah, mais c'était pas du tout pareil ! A Mérignac tu allais laver dans les bacs, il y en avait deux grands et quatre petits ! On se retrouvait à laver à plusieurs femmes, et ça c'était l'eau de la Guirlande qui arrivait, et du puits.*

*V : Le puits, c'est celui qui reste, comme un petit bâtiment ?*

*M-L : Oui. A Echallat, c'était qu'un bac avec l'eau du puits. J'y suis allée quelques fois, mais... Je n'ai pas beaucoup lavé à la main. Enfin si, mais après j'ai vite eu une machine à laver. C'était moderne ! »*

On a vu que l'éducation intergénérationnelle passait par les espaces, mais aussi et surtout par les activités et l'interaction. Ainsi, toujours avec la modernité, les pratiques ont évolué rapidement après la Seconde Guerre mondiale, et la vitalité du village a diminué. C'est ainsi que les animaux ont « disparu petit à petit. Je crois que les derniers à avoir eu les vaches c'étaient les Moreau. »

Marie-Louise énumère ainsi tous les anciens propriétaires de bétail : « Maxette avait des chèvres, ses parents avaient les vaches. Alors les moutons, chez Ligoneau ils ont arrêté ; la mère Jacob, pareil... Petit à petit, les uns et les autres ont arrêté les vaches. Nous, on a arrêté les vaches quand Fabrice était au collège, parce que les voitures ont commencé à passer plus. »

En fait, l'interaction intergénérationnelle peut être très « basique », il suffit tout simplement de parler, de prendre le temps de s'arrêter et de s'intéresser à l'autre. Ce long moment d'échange avec Marie-Louise a été très riche pour moi, j'ai découvert beaucoup de choses sur mon village et son histoire ! Je n'ai probablement pas apporté de savoirs directs à ma voisine, mais je lui ai fait se rappeler certaines choses qu'elle aurait pu oublier, et notre conversation l'a animée et égayée.

*M-L : « Voilà, donc c'était l'arrière-grand-père de Fabien qui*

tenait la laiterie. Tous les matins il venait écrémer le lait, et pendant un temps, il faisait même du beurre. J'ai donné à Laëtitia un papier dans lequel ils enveloppaient le beurre... Il y avait écrit « Laiterie d'Echallat ». [...] J'ai plein de livres chez nous, ce sont les comptes de la laiterie, parce que c'était Claude qui faisait les comptes. On a tout gardé, mais il faudrait que je recherche au grenier, mais ça serait dommage que ça se perde. C'est pas perdu, moi je les ai ! Et le matin, comment dire, c'était le petit journal. Exactement, c'étaient les potins ! (rires) »

Faire revivre une histoire, c'est remettre les anciens acteurs au cœur des pratiques actuelles, et cela participe à l'implication des personnes de différentes générations dans une activité commune. Du côté de l'EHPAD, Cécile me parle des « résidentes qui vont à l'école, parce qu'elles sont assez attachées aux enfants. Surtout qu'il y a une résidente qui est une ancienne nounou, et ça lui a rappelé son ancien métier... »

Il semble y avoir une correspondance entre les traditions passées et les pratiques actuelles : la perception traditionnelle peut perdurer alors que le contexte évolue, et c'est ainsi que commence l'auto-exclusion sociale. Les relations intergénérationnelles, en suivant le principe de réciprocité sociale et spatiale, permettent de réduire ce sentiment d'exclusion, en offrant l'opportunité aux personnes de s'investir dans des activités. Dans un premier temps, se tourner vers l'histoire du territoire semble un moyen pour apprendre à mieux se connaître entre les générations. Plus tard, ou en même temps afin d'éviter la redondance et l'ennui, il convient de s'intéresser au moment présent, à ses pratiques et ses évolutions futures.

L'enjeu réside en la co-création du territoire, à déterminer une vision commune à laquelle chacun peut contribuer et qui soit appropriable par tous. C'est ce qu'exprime Mannion dans ses divers travaux : « *we learn through experience which brings body and mind, person and context together in some new practice: 'a body actualizes in practice the multiplicity of its virtual potentialities' [Semetsky] (2013:82). It is through our bodies that we learn in relation to differences found in various structures discourse, times, places, and other people. Following Perry and Medina (2011), we note*

*that in diverse cultures learners will be able to draw upon various 'conventions of embodiment' in order to participate in cultural meanings and generate critiques. »<sup>72</sup>*

Cependant, on peut se demander qui va proposer des activités intergénérationnelles dans un village ?

Premièrement, il faudrait revaloriser la communication... Cela peut sembler une proposition risible ou trop évidente, mais tout commence par là. Ensuite, l'apprentissage intergénérationnel peut prendre différentes formes et être proposé par un individu, un groupe ou une institution... « *In other words, The Lifelong Learning Programme was designed by policy makers to enable people, at any stage of their life, to take part in stimulating learning experiences, as well as developing education and training across Europe. Citizens could participate in LLP both as students (of formal and non formal education), members of associations, professionals in different fields of education but as well as individual citizens, through their LLP National Agencies. »<sup>73</sup>*

Les activités intergénérationnelles peuvent être de toutes natures, et il n'est pas nécessaire d'adhérer au programme européen pour lancer une initiative locale. Le *Lifelong Learning Programme* propose un cadre institutionnel, mais chacun est libre de se le réapproprier. On peut trouver un certain nombre d'exemples d'applications dans *Connecting Generation*, accompagnés de notes méthodologiques.

Dans le cadre des villages, il pourrait s'agir de revisiter les anciens lieux d'activité, abandonnés par la modernité, mais qui résistent souvent en partie. C'est le cas des lavoirs, des moulins, des poids publics, des puits communaux ou d'édifices particuliers privés ou publics laissés de côté. L'importance se situe principalement dans l'accessibilité des lieux pour tous ; le contenu sera ensuite apporté par les rencontres entre usagers.

---

72 Mannion, G., & Gilbert, J. (2014). Place-responsive Intergenerational Education (p. 228 241). Routledge. <http://dspace.stir.ac.uk/handle/1893/23948>

73 Galeotti, G. *Connecting Generations : Intergenerational learning for a more inclusive Europe*, 2015.



**Fig. 59** L'allée de platanes longeant le ruisseau de la Guirlande, devant l'église de Mérignac. On aperçoit le puit du lavoir derrière l'alignement d'arbres.

### **3. La place du commun dans les relations intergénérationnelles**

#### 1. Le village traversé par un nouveau regard

##### *Le commun dans un village*

L'objectif de ce chapitre est d'observer le village avec un nouveau regard, celui du commun. Lors de cet exercice, je m'intéresse toujours aux relations de réciprocité : penser le *commun* dans les espaces, en tant qu'activité, en tant qu'objet ou patrimoine, mais aussi repenser l'espace en tant que commun, transformé par les pratiques ou les objets qui l'occupent.

D'abord, le *commun* c'est quelque chose que je ne connaissais pas vraiment avant ce travail de mémoire. A mesure que j'avais dans mes lectures sur le sujet, je me suis rendu compte que c'était tout de même une idée que j'avais déjà en partie intégrée : l'idée de communauté et de tout ce qui s'y rattache (la mise en commun de biens et d'espaces, l'échange de services, de savoirs et de pratiques).

Le *commun* semble être un dérivé lexical de la commune, l'espace de la communauté, pourtant mes recherches me mènent d'abord à la notion de « bien commun ». Cependant, celle-ci semble insuffisante par son manque de considération pour les relations entre les personnes, les objets et les espaces.

« Chez Toni Negri et chez Hardt & Negri, de quoi commun est-il le nom ? Il vient nommer à la fois des ressources prétendues « naturelles » (eau, espace...) et des ressources « artificiellement » produites par l'activité des hommes et des femmes (du langage, de la coopération, des idées, des cultures...). Mais qu'il relève d'un « commun naturel » ou d'un « commun produit », ce commun ne prend véritablement sens

que s'il est constitué et administré sur un mode radicalement démocratique, en commun pour le commun. Commun est donc fondamentalement le nom d'une passion pour le faire ensemble (co-création, coopération) et d'un projet politique de démocratie radicale (autonomie, égalité). »<sup>74</sup>

Cette définition du commun, avec la « *passion pour le faire ensemble* », fait écho à mes précédentes lectures sur l'apprentissage intergénérationnel et les pratiques ancrées dans un contexte. P. Nicolas-le-Strat ajoute la dimension politique à l'idée de l'action commune, en passant par des alternatives démocratiques à l'institution gouvernementale.

Avec P. Dardot et C. Laval, « *il est possible de définir le commun comme « le lien vivant entre une chose, un objet, un lieu, une réalité naturelle (...) ou artificielle (...), et l'activité du collectif qui le prend en charge, le préserve, l'entretient et en prend soin* ». »<sup>75</sup>. Ainsi, le *commun* m'évoque le territoire, dans la constitution des liens entre les acteurs, les espaces d'interactions et les objets d'interactions. Le *commun* semble alors décrire les relations entre ce qui est présent et ce qui le transforme.

Paul Sereni semble plutôt orienté sur la vision de la mise en commun des propriétés, qui constitue une forme particulière du commun en tant que bien : « *le problème du commun est le problème de la possibilité de soustraire une chose à la propriété privée aussi bien qu'à la propriété publique, pour faire de cette chose un usage qui puisse bénéficier à tous ceux qui sont concernés*. »<sup>76</sup>

74 Pascal Nicolas-Le-Strat, L'exigence de communs, la passion du commun – lectures de Toni Negri et de Hardt & Negri, 2014. <https://pnls.fr/lexigence-de-communs-la-passion-du-commun-lectures-de-toni-negri-et-de-hardt-negri/>

75 Jérôme Lamy, « Marie Cornu, Fabienne Orsi, Judith Rochfeld (dir.), Dictionnaire des biens communs », Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique (2019). <http://journals.openedition.org/chrhc/10255>

76 Sereni, P. (2014). Pierre Dardot et Christian Laval, Commun. Essai sur la révolution au XXIe siècle. Lectures. <http://journals.openedition.org/lectures/14410>



Fig. 60 Exposition de peinture dans l'entrée d'une propriété

Cependant, comme il le décrit, le *commun* n'est ni privé ni public, et donc difficile à percevoir d'après la conception de propriété. C'est pour cela que Sereni fait lui aussi appel à l'usage, où l'action dépasse l'idée de propriété. C'est une particularité qu'on retrouve durant le festival Echall'Arts : une mise en commun des espaces privés et publics pour tous. Ici, le *commun* ne serait pas permanent, du fait de sa dépendance à l'événement.

P. Sereni indique dans une fiche de lecture de *Commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, la thèse de l'ouvrage de P. Dardot et C. Laval : « *le commun est à penser comme co-activité, et non comme co-appartenance, copropriété ou copossession* ». (ibid.)

Ainsi, je considère le festival en tant que commun, puisque l'activité est collective et qu'elle a lieu plus ou moins partout : dans les espaces publics, les bâtiments communaux, les espaces privés extérieurs et intérieurs. L'investissement des espaces privés – intimes, même – s'effectue de manière relativement naturelle par les cuisines : certains bénévoles aident à la préparation et d'autres transportent les produits de l'espace intime (organisation et production) à l'espace public (exposition et vente). Du jour au lendemain, des bénévoles connus ou inconnus peuvent intervenir dans certaines cuisines privées, comme c'est le cas au gîte « Hamac et Macaron », où la propriétaire reçoit de l'aide pour confectionner des pâtisseries qui seront vendues pour le festival.

Cependant, cet investissement est toujours régulé, que ce soit de manière implicite, par le respect mutuel, ou explicite, lorsqu'il faut porter une attention particulière à des objets de valeur sentimentale, par exemple. Ainsi, je ne suis pas sûr qu'il soit possible de considérer ces espaces partagés comme des communs, puisque l'appartenance est toujours bien définie. Libre à chacun ensuite de placer les limites de l'espace d'accueil... « *Cette co-obligation contenue dans le terme « commun » exprime donc véritablement le dynamisme, le ressort politique de la vie collective, et engage une perspective démocratique : la coexistence et la coactivité supposent également que nous décidions ensemble, que nous*

*élaborions ensemble les lois et les règles de vie collective. Commun, dans les racines mêmes de notre langage courant, c'est donc d'abord ça : un agir commun.* »<sup>77</sup>

En revanche, dans son ensemble, le festival prend une dimension de commun, qui se retrouve à plusieurs échelles d'actions plus ou moins grandes. Par exemple, dans la relation entre les exposants et les habitants, on observe la « *coexistence et la coactivité* ». Les uns et les autres ne sont pas toujours présents, mais ils s'organisent afin qu'il y ait constamment quelqu'un pour veiller sur les biens, mis en commun pour l'occasion : l'artiste apporte ses œuvres et l'habitant met à disposition une partie de sa propriété.

C. Laval évoque également le rapprochement entre le *commun* et la commune, c'est-à-dire entre le commun, le territoire local, et l'entité politique. C'est bien ce qu'on trouve lors du festival, puisque tout le monde agit de concert afin que l'événement se déroule pour le mieux : habitants, bénévoles (y compris ceux qui viennent d'autres communes), associations et mairies (plusieurs communes participent matériellement).

« *Le terme français qui se rapproche à mon sens le plus justement de la signification anglo-saxonne de commons serait celui de « communaux ». De quoi s'agit-il ? De pratiques collectives rurales régies par des droits coutumiers : glanage, pâturage, ramassage de champignons..., toutes ces pratiques qui permettaient aux villageois pauvres de continuer à vivre. Les communaux ont été liquidés par la révolution bourgeoise de la propriété absolue à partir du XII<sup>e</sup> siècle en Europe. Or c'est bien sur l'histoire de ces enclosures que les récents mouvements des communs (ou commons) ont fait retour, en disant : « ce qu'on est en train de liquider, avec le néolibéralisme, ce sont les derniers vestiges des communs, ce que la bourgeoisie n'a pas complètement éliminé depuis la fin du Moyen Âge ». »<sup>78</sup>*

77 Claire Brossaud et Christian Laval, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », *Métropolitiques*, 3 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Aux-racines-descommuns.html>.

78 Ibid.

En revenant sur les « communaux », il m'apparaît que certaines de ces pratiques sont encore à l'œuvre dans les territoires de mon étude : la cueillette de champignons n'a pas disparu. Durant les vacances de la Toussaint, ma voisine Louise est venue à la maison avec un sac rempli de champignons qu'elle avait reçu d'un voisin ou ami. Elle nous en a donné une partie, car il y en avait trop pour elle et qu'il fallait les manger rapidement... Aujourd'hui, le ramassage de champignons est devenu une pratique de loisir plutôt que de nécessité alimentaire.

Au hasard de l'une de mes explorations, j'ai découvert des panneaux affichés à Mérignac : « *La mendicité est interdite dans la commune* ». J'en ai relevé deux, presque illisibles, dont l'un était disposé tout près du château. J'imagine, par son emplacement et son apparente vétusté, qu'il a un rapport avec cette liquidation des communaux...

### Le rôle de la place

La place du commun.

A propos des anciennes pratiques, nombreuses sont celles qui n'ont pas perduré jusqu'à mon arrivée au village. C'est ce que me raconte Marie-Louise, notamment en ce qui concerne les activités économiques (la foire, la laiterie, les petites productions locales) et la frairie.

M-L : « *La frairie, c'était le premier dimanche de septembre, à l'ouverture de la chasse. C'était sur la place, en bas. Il y avait des manèges... Y avait-y une salle de bal ou c'était chez Goyon qu'on venait danser ? Je ne sais plus... Après, je ne sais plus quelle municipalité l'a changé, parce que c'était le jour de la chasse, et ils l'ont montée à l'école. Moi je l'ai connue en bas.* »

La « place, en bas », c'est la place du lavoir (également appelée place des marronniers) ; c'est la place originelle du village. Aujourd'hui, le festival remplace la frairie. La place communale devient un lieu de fête durant quelques jours, et on peut y observer ce que P. Nicolas-le-Strat appelle « *le travail du commun* ».



Fig. 61 Ecrêteau aperçu près du château : *La mendicité est interdite dans la commune*



Fig. 62 Frairie d'Echallat, en 1977, derrière l'école et la mairie, à côté de la salle des fêtes



« Travailler le commun / travailler l'institution, c'est donc réussir à penser et à développer des modes d'institutionnalisation différents, favorisant l'autonomie, respectant la singularité des pratiques et préservant une disponibilité de fonctionnement. Le travail du commun est une perspective qui interpelle donc explicitement notre capacité collective à instituer nos fonctionnements et à expérimenter des pratiques, des méthodes, des usages. »<sup>79</sup>

C'est ce que je remarque en pensant aux différentes façons de s'organiser pour l'installation du festival, selon les années. Chaque fois, nous redécouvrons le matériel et nous essayons de le réinstaller de manière optimale. Les tables, chaises et barnums ne changent pas – ou très rarement – mais il arrive régulièrement que quelqu'un suggère d'agir différemment. Il s'agit souvent des nouveaux bénévoles, qui découvrent l'envers du décor. En effet, ceux-ci ne cherchent pas à reproduire ce qui a été mis en place lors des précédentes éditions. Lors du démontage, en revanche, les acteurs sont presque toujours les mêmes que ceux qui ont installé. Leur pratique s'est instituée pour devenir la norme, et tout le monde reproduit – à l'envers – les gestes effectués quelques jours auparavant.

Cette façon de se questionner sur les pratiques, au cœur du travail collectif, s'observe également sur l'échelle temporelle : l'installation est toujours plus longue que le démontage. Le processus de création d'un nouvel espace, nous fait nous interroger quant aux pratiques futures et passées. En mettant en place cette nouvelle configuration spatiale, où l'on passe d'une place de village à un cœur de festival, nous cherchons toujours à faire au moins aussi bien que l'année précédente. Cela prend nécessairement plus de temps que lorsqu'il faut ranger : lors de cette dernière étape, on ne se pose plus de questions ; tout doit retrouver sa place dans les garages, les hangars, les mairies ou salles des fêtes. Il s'agit simplement de ne pas mélanger le matériel, car ce sont

79 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-com-mun>

en grande partie des communes ou associations qui nous prêtent tout ce dont nous avons besoin.

« Le « commun », dès lors qu'il prétend remettre entre les mains des hommes les affaires qui leur sont communes, appelle un modèle institutionnel de ce type : une praxis instituante permanente et une institution, conséquemment, qui se présente sous une forme continuée, en processus, toujours ouverte à son devenir. »<sup>80</sup> Or, la « praxis instituante », dont parle P. Nicolas-le-Strat, a pour fonction « de faire apparaître la nécessité absolue d'une activité instituante continuée au-delà du seuil de l'acte inaugural, donc d'une manière d'institution continuée. » Il y a donc une limite au festival considéré comme un « commun », car bien que l'événement soit reconduit chaque année – à l'exception de celle-ci –, son impermanence provoque une longue interruption, qui ne permet pas une activité « instituante continuée ».

80 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-com-mun>



Fig. 63 Le repas et la fête de fin du festival sur la place du village

Cependant, cette interruption n'est pas brutale. Dans un premier temps, il y a la « clôture », qui symbolise l'achèvement de la distinction des statuts, entre visiteurs, exposants, stagiaires et bénévoles. Ensuite, le lendemain, c'est la journée du grand rangement : les personnes viennent bénévolement aider à tout démonter et nettoyer. Seul l'agent communal, bénévole également pendant le week-end d'Echall'Arts, se trouve là sur son temps de travail. Enfin, le soir-même est l'occasion de faire le bilan, et de se retrouver tous ensemble à la salle des fêtes pour finir les restes, mettre en commun et partager le surplus de nourriture (patates, farine, crêpes, et bien d'autres choses appétissantes). A ce moment, l'amitié dépasse le bénévolat, puisqu'il n'y a plus grand-chose à faire, à part passer un bon moment. C'est en ces bons termes que l'on se quitte, pour redevenir de simples voisins.

Durant les premières années, tous les événements du week-end avaient lieu sur la place du lavoir. Le dimanche soir, chacun rapportait un plat à partager, et tout était disposé autour des marronniers. Certains visiteurs sans gêne se sont invités à plusieurs reprises, si bien qu'il a fallu distinguer ce qui était organisé par le festival et offert à tout le monde (l'apéritif de clôture) et ce qui était mis en commun par les bénévoles et pour les bénévoles (le « repas des bénévoles »). C'est pour cela, et aussi pour ménager la fatigue, que ce dernier a été décalé d'un jour et dans un autre espace.

Ces repas sur la place du village étaient des grands moments de convivialité. La représentation du lieu s'est transformée par l'association du moment et de l'espace, puisqu'au-delà de la simple « place du lavoir » ou « place des marronniers », c'était désormais la place du festival, là où l'on mange ensemble.

Les autres repas organisés dans le village ont tous lieu à la salle des fêtes, qui est tout de même plus adaptée. Avec la cuisine et le mobilier adéquat, cela demande moins d'organisation pour les associations. La logistique mise en place pour le festival est donc favorable à l'appropriation de la place du village.

Les soirées de concerts lors d'Echall'Arts redonnent à ce lieu son caractère de frairie d'autrefois, et transforment



Fig. 64 et Fig. 65 Repas des bénévoles

cet espace habituellement désert. Ainsi, la place du village conserve pour les habitants une identité forte, alors même qu'elle matérialise la plupart du temps une vie sociale peu animée, agissant comme un « vide » ou pire encore, comme un simple carrefour – perdant de fait son statut de place.

### *Les hauts-lieux et la place des monuments*

M-L : « Tu sais, pendant un temps, chaque hameau faisait des repas. Ça se faisait à Puy Saint-Jean, à l'Habit, mais ailleurs je ne sais pas. Il n'y avait que les gens du hameau. Remarque, j'aimais bien aussi le repas de la fin du festival, où chacun apportait des choses... Mais il y en a qui venaient sans rien apporter, alors... Moi j'aimais bien. Je sais que Claude a retrouvé des gens à ces repas-là, qu'il avait perdu de vue. »

Après m'être intéressé aux places du bourg, et à la lumière de mon entretien avec Marie-Louise, j'ai décidé de regarder au-delà du village et au-delà des espaces publics. C'est également grâce à la documentation qu'elle m'a fournie, sur Echallat et Mérignac, que je découvre l'histoire des hameaux. Ces anciennes places fortes sont à la fois des hauts lieux d'activité, des refuges, et l'émergence de petites communautés. Généralement situés en hauteur, ces lieux fortifiés comportent un préfixe « Puy- », révélateur du point haut.

Pour Bernard Debarbieux, un haut lieu est un « lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie »<sup>81</sup>. Ainsi, la présence des fortifications (meurtrières et créneaux) marque symboliquement ces lieux par l'usage défensif qu'on en faisait en temps de guerre.

J'établis un parallèle entre les lieux hauts et hauts lieux, par rapport à l'attractivité de ces espaces et leur situation spatiale particulière. Ils comportent des caractéristiques

81 Bernard Debarbieux (2003), « haut lieu », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).



Fig. 66 Les environs d'Echallat (cartes de Cassini et de l'Etat-Major, XVIII et XIXème siècles)

historiques et symboliques fortes, se confondent l'un l'autre et se complètent.

« [Le haut lieu] est haut, c'est-à-dire «élevé dans l'« échelle » des valeurs» (Rey, A. Dictionnaire historique de la langue française, 1994, p. 1127). Cette «hauteur» procède de sa distinction sociale et physique : le haut lieu est à la fois reconnu par une communauté et souvent matérialisé par une superstructure ou une forme naturelle qui permet de le repérer facilement dans le paysage. »<sup>82</sup>

C'est d'abord par la distinction physique que les hauts lieux sont marqués sur les cartographies, dans un but souvent stratégique et topographique, comme c'est le cas pour la carte de Cassini. Les ressources naturelles y figurent également, permettant de compléter l'état des lieux.

Au-delà de cet aspect matériel, ce sont les pratiques spécifiques des hauts lieux qui les rendent attractifs, en ponctuant ou polarisant le territoire. En effet, le territoire est une relation d'interactions entre le lieu, le support matériel, et le milieu, l'espace habité. « La territorialité d'une communauté s'appuie notamment sur ses hauts lieux. Outre leur dimension symbolique, ils sont à la fois des repères et des aimants vers lesquels convergent ceux qui les reconnaissent comme tels. Un haut lieu unique ou dominant est le véritable cœur du territoire de la communauté d'où des positions de centralité. » (ibid.)

D'ailleurs, pour prolonger la réflexion de Pascal Clerc, le terme de « place forte », au même titre que le « haut lieu », pourrait être perçu dans les dimensions sociale et culturelle. Ces termes supposent des dynamiques territoriales, puisque par complémentarité à « haut » et « fort », il y aurait des lieux « bas » et « faibles ». Cependant, on remarque que dans les deux villages étudiés, les hauts lieux de vie sociale (lavoir et marché) sont plutôt des points bas, avec un accès à l'eau.

Qu'elle qu'en soit l'échelle, l'étude du territoire semble souvent focalisée sur les polarités « fortes » ou « faibles »,

---

82 Pascal Clerc, « haut lieu », in Hypergéométrie <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article144>

en laissant de côté l'entre-deux. Les relations entre les points hauts et bas d'une commune apparaissent complexes ou demeurent invisibles. Cet aspect dynamique nécessite la prise en compte de nombreux paramètres, qui peuvent être autant factuels et matériels, que symboliques, liés aux croyances et aux coutumes.

Les relations territoriales semblent toujours prises entre différentes échelles, que certains opposent et que d'autres tentent de croiser... « Même si le risque reste la fragmentation et la décision venue d'en haut, l'échelle fondatrice est pour moi celle du local, sans laquelle on ne peut pas réorganiser et construire la société de la proximité, que l'on pense à André Gorz, à la notion de covivialité pour Illich, ou à celle de contact pour Françoise Choay. »<sup>83</sup>

La construction de la société semble avoir intérêt à s'établir dans une relation réciproque entre les décisions globales et les pratiques locales. On pourrait s'aventurer plus loin, en supposant que ce soit la dynamique de réciprocité qui prime sur les dimensions globale ou locale. Par-là, comme dans la pratique architecturale, c'est le processus de réflexion et d'expérimentation, c'est l'aller-retour entre les échelles, les acteurs et les temporalités, qui semble orienter l'évolution d'un territoire.

Magnaghi parle également de la valeur d'existence du patrimoine territorial, et c'est ce que je découvre dans les mémoires des villages d'Echallat et de Mérignac. C'est aussi ce qui apparaît dans l'entretien avec Marie-Louise, sans directement évoquer la notion de patrimoine – puisque pour elle c'est du vécu. Ainsi, les monuments ou hauts lieux participent à la construction de la société, puisqu'ils constituent une sorte de socle commun historique, support des transformations et des pratiques actuelles.

---

83 Sandra Fiori & Alberto Magnaghi, « Les territoires du commun. Entretien avec Alberto Magnaghi », Métropolitiques, 10 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Les-territoiresdu-commun.html>.



**Fig. 67** Installation sur l'ancien cimetière pour le spectacle du samedi soir

La place de l'église controversée.

Le principal monument symbolique d'un village, c'est son église. C'est notamment la représentation utilisée dans les cartes de Cassini. Je n'ai pas trouvé d'informations sur l'origine de la place de l'église de Mérignac, mais à Echallat, il n'y en avait pas. Initialement, c'était une simple rue, et pourtant aujourd'hui, dans les deux communes, il y a une place de l'église.

Ce qui est étonnant, c'est de constater que dans les deux villages étudiés, une place publique repose sur l'ancien cimetière. C'est perturbant d'en prendre conscience, mais peut-être pas si étrange lorsqu'on pense à la nature du sol des églises... Ces transformations dans les pratiques de l'espace sont sûrement liées à la conjoncture de différents paramètres pris en compte dans les politiques publiques :

- faible disponibilité du foncier dans le bourg (économie),
- disposition traditionnelle du cimetière près de l'église (culture),
- centralité de l'église dans le village (attractivité historique/culturelle),
- déplacement des cimetières hors du bourg (salubrité).

*« La déclaration royale du 20 mars 1776, [...] oblige notamment les villes et les bourgs à déplacer leur cimetière hors de l'enceinte des habitations. Dès lors, certains lieux d'inhumation sont transférés extra-muros et ce, dans l'indifférence quasi générale des populations. Dans d'autres cas cependant, cet événement controversé provoque des émeutes dans les villes et les bourgs concernés. »<sup>84</sup>*

84 Histoire des cimetières, textes de lois, bagarres, salubrité. (s. d.). Consulté 14 novembre 2020, à l'adresse <http://villefagnan.wifeo.com/cimetieres-histoire.php>

Note : Par la conjoncture des événements actuels (reconfinement de la fin octobre), de nombreux articles de presse étaient affichés parmi les résultats de ma recherche. Le seul qui semblait correspondre n'avait pas l'air très précis (pas de sources, pas d'auteur, pas de date), et pourtant il était très complet. Un autre intérêt que je lui ai trouvé, c'est qu'il provenait du site internet de la commune de Villefagnan, située à 40km d'Echallat.

A Echallat, au lieu de l'ancien cimetière, fermé en 1909, on trouve la place de l'église, qui sert aujourd'hui de parking et d'espace de commémoration. Il a d'abord été transformé en jardin public, en 1925, avec la plantation de marronniers, puis en place publique en 1972.<sup>85</sup> Le monument aux morts a effectué le chemin inverse, puisqu'il était initialement situé dans le nouveau cimetière (construit en 1910 en dehors du bourg), et qu'à présent il est sur la place de l'église.

V : « Et il se passait des choses sur la place de l'église ? »

M-L : « Ah mais c'était pas une place ! C'était juste une rue ! Je crois que de notre côté il devait y avoir un bout de mur, mais de l'autre côté c'était un talus, c'était de la terre. C'était l'ancien cimetière, qu'ils ont mis après le terrain de foot. [...] Ils ont emmené le vieux cimetière là. Je peux te dire une chose : une fois ils passaient devant chez nous, [...] Claude était à la fenêtre et on voyait des ossements. Personnellement... Il n'y avait personne de la famille : mon beau-père était aux Brandes, mais l'idée que... J'te dis, ils ont charrié ça, et ça ne lui a pas plu ! »

Ce changement radical d'usage de l'espace a eu un impact relativement important, puisqu'il a choqué certains habitants de l'époque – au moins par la symbolique du geste. Ce transfert a probablement eu lieu au début des années 70, avec la création de la place. Avec le renouvellement de population, nombreux sont les habitants du village à ignorer l'origine de la place : ils se l'approprient donc plus facilement.

Après avoir reconsidéré la place du village et des hameaux – hauts lieux – dans la commune, je me suis recentré sur ce qui fait le patrimoine du bourg.

Parmi les monuments d'Echallat, l'église (généralement emblématique pour un village) n'est ni plus ni moins marquante que le prieuré ou que la cour de madame Tallon et ses innombrables géraniums. Dans ce village, le patrimoine bâti est divers, tantôt public, tantôt privé, parfois relégué au second plan par la présence du végétal ou l'absence des

85 Audouin André, Echallat, notre village, 2003

pratiques. Ainsi, le poids public s'efface par son manque d'usage, les jardins sont presque plus exposés que les fermes charentaises durant le festival. Globalement, le patrimoine historique du village ne bénéficie pas d'un éclairage permettant de l'apprécier. A la différence des usages et des plantes, l'Histoire a plus de difficultés à se manifester d'elle-même...



Fig. 68 Spectacle lors d'Echall'Arts 2013, avec la façade de l'église pour fond de scène

## 2. Le village traversé par les âges

### *Légitimer sa présence dans l'espace public*

Trouver sa légitimité dans des espaces que l'on perçoit encore par leurs anciens usages peut être difficile, et d'autant plus lorsque l'on n'a pas pu s'investir dans la transformation – ni même dans la décision – des pratiques.

Au-delà de la légitimité des nouveaux usages – vis-à-vis des espaces et de l'Histoire –, la légitimité de la présence d'une personne, dans l'espace et dans les pratiques, semble davantage impacter les interactions sociales. E. Artaud m'annonce, lors de notre entretien, que l'impression d'être utile est fondamentale, autant pour se rassurer sur ses propres capacités, que par rapport aux autres. « *Ce qui nous motive à vivre, c'est qu'on ait l'impression d'être utile. Quel que soit l'âge. C'est-à-dire que cette capacité qu'on a à donner, pas seulement recevoir, ou en tout cas avoir l'impression de donner... Ce sentiment d'avoir l'impression de donner, d'être utile, est aussi fondamental.* » C'est une sorte de confirmation que l'on est encore dans une relation d'interdépendance. Aujourd'hui, il y a une crainte de la dépendance, mais surtout de la représentation des personnes dépendantes.

Marie-Louise confirme cette sensation de ne pas être à sa place lors des repas de Mérignac, organisés par le comité de jumelage : « *On est allés à des repas de jumelage de Mérignac, avec les Mosellans, mais on ne s'est pas sentis dans le truc. Pourquoi ? Parce qu'on ne recevait pas. Ma sœur, elle, comme elle était très réservée, même si elle est restée sur la commune, elle ne s'est pas investie dans le jumelage. Alors j'avais essayé d'y aller, mais on n'a pas continué. On allait aux repas de chasse.* »

Elle voulait y participer, car c'était l'occasion de retrouver des personnes avec lesquelles elle avait des relations lorsqu'elle vivait à Mérignac. Après avoir essayé de renouer avec ses contacts, elle a préféré les retrouver en d'autres occasions. N'étant pas impliquée dans le jumelage, elle avait une posture particulière, peut-être gênante, d'être « invitée »

à venir dans le village au même titre que les Mosellans, mais en dehors de la pratique d'échange...

« *Ce jeu de réciprocité est fondamental. L'activité alimente le commun en instituant des fonctionnements et en stabilisant des normes et, réciproquement, par un jeu constant de réversibilité des dynamiques sociales, le commun ainsi constitué représente la meilleure ressource de l'activité, en lui offrant une antériorité possible et de multiples points d'ancrage.* »<sup>86</sup>

On retrouve dans le travail du commun, comme dans les relations intergénérationnelles, l'idée de réciprocité dans l'activité. Si la réciprocité permet un échange, l'évolution sans l'action n'est qu'une prise de conscience. C'est déjà beaucoup, mais avec l'inter-action, ces nouvelles considérations vont s'incarner dans une pratique et prendre de la force. On dit

86 Pascal Nicolas-Le-Strat, L'exigence de communs, la passion du commun – lectures de Toni Negri et de Hardt & Negri, 2014. <https://pnls.fr/lexigence-de-communs-la-passion-du-commun-lectures-de-toni-negri-et-de-hardt-negri/>

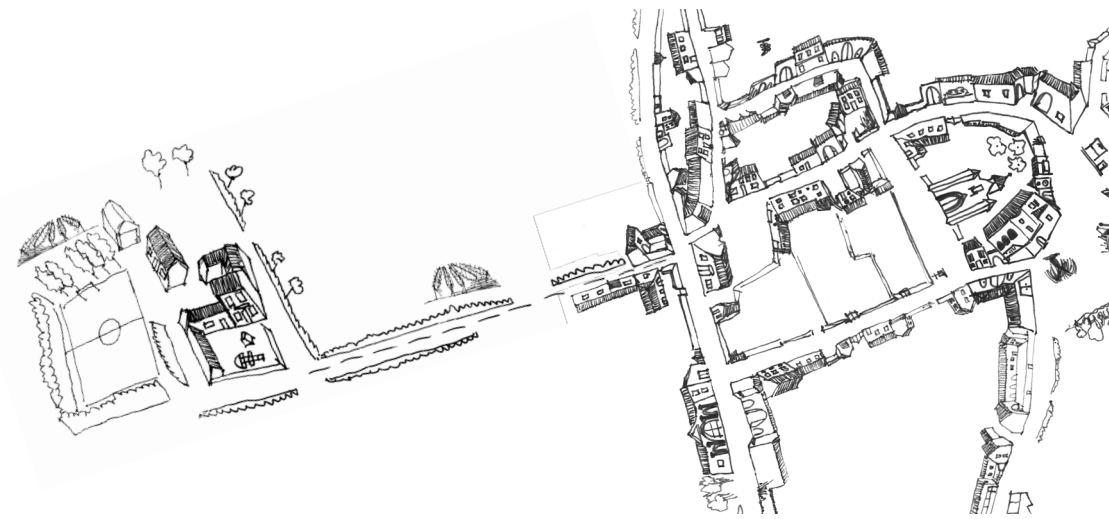


Fig. 69 L'école d'Echallat, entre trois villages, se sépare du bourg ?

que « c'est en faisant qu'on apprend », et c'est effectivement le cas puisque l'activité confronte à une réalité, qui présente des complexités inédites et conduit à des apprentissages en interaction avec l'environnement.

C'est également l'activité qui permet de construire des références communes, et c'est probablement pour cela que Marie-Louise se sent plus à l'aise aux repas de chasse de Mérignac. Bien qu'elle n'ait pas pratiqué, son mari (avec qui je n'ai pas pu échanger au sujet de mon mémoire, puisqu'il nous a quittés il y a plus d'un an) était bien connu, et ils allaient ensemble à ces repas.

En ce qui concerne son rapport au festival, j'ai voulu recueillir son témoignage sur la place que l'événement prenait à ses yeux. J'ai senti dans son attitude que le sujet était suffisamment important au niveau émotionnel, pour qu'elle tente de rationaliser son point de vue en pesant les côtés positifs et négatifs : « *Comme on dit, il y a une ambiance, hein, là-haut ! (rires) [...] Moi je suis prise dans le mouvement là-haut, mais autrement, pas comme tous ceux qui vivent dans le fond, en bas. Une fois que je suis rendue là, c'est fini. Il n'y a rien.* »

Elle s'investit beaucoup aux cuisines, dans la salle des fêtes, où l'ambiance est réputée joyeuse, notamment grâce à la présence des mamies. Là-haut, c'est là que mijote la recette du succès du festival... Plus que l'Art, ce sont les repas qui nous unissent : c'est lors de ces moments de répit, où les impératifs disparaissent, que les amitiés prennent toute la place.

L'école, la mairie et la salle des fêtes sont excentrées du bourg, séparées du reste du village par la grande route départementale. La dangerosité de la traversée ne permet pas d'étendre le périmètre visitable d'Echall'Arts jusque-là... Il n'y a donc ni expositions ni stages – ou bien ce sera un stage de cuisine !

Marie-Louise habite au bord de cette route, sa porte d'entrée ne donne donc pas directement sur le festival... Ainsi, d'une manière similaire à son positionnement extérieur dans le cadre du jumelage de Mérignac et de Bousbach, elle

se sent résider en dehors du festival : « *là, après, l'un comme l'autre, on était vraiment à l'extérieur ; on n'est pas pris dans le mouvement.* »

C'est grâce à sa participation – qu'elle n'avait pas pu mettre en pratique dans le cadre du comité de jumelage Mérignacais – qu'elle retrouve sa place dans l'événement. Aussi, étant ouvert à tous, Echall'Arts invite plus largement les personnes, qu'elles soient investies ou seulement de passage, à la différence d'une rencontre de jumelage, en comité restreint.

Le festival, une organisation politique ?

On pourrait penser qu'il est impossible pour un village d'à peine 500 habitants d'organiser un festival, et de recevoir plus de 7 000 visiteurs en un week-end<sup>87</sup>. Sans avoir une telle ambition au départ, les choses se sont organisées petit à petit et le nombre de visiteurs a augmenté au fil des ans.

Le festival, c'est aussi de la politique ; c'est un engagement civique bénévole, de la gestion, des négociations et des règles : c'est organiser la vie du village pendant un week-end. A Echall'Arts, on revient au sens grec de la démocratie : par les habitants et pour les habitants – y compris ceux qui passeront seulement quelques jours ou quelques heures en ces lieux.

Aujourd'hui, quand on parle de politique, c'est souvent à l'échelle nationale, et l'investissement individuel à cette politique de grande échelle est assez limité. « *Le problème de la participation est qu'elle relève souvent d'une sorte de revendication des habitants vers l'institution, dont le processus se conclut par un cahier de doléances à la municipalité ou la région. C'est-à-dire qu'à travers la participation, on reconnaît encore que les choses doivent être faites par quelqu'un d'autre : l'État et ses représentants. Le processus vers l'autogouvernement ne demande plus rien*

<sup>87</sup> Fourcade C., Laborde-Galteaud S., Vergnaud C., Auneau-Bonte L., Briand A., Echallat, les échos de notre village, n°57 septembre 2020



à personne, il relève de l'auto-organisation et de la prise de conscience de cette auto-organisation. »<sup>88</sup>

C'est souvent là qu'intervient le tissu associatif, plus à même de mettre en place – aux yeux des institutions politiques – une forme d'auto-organisation dépassant l'initiative individuelle. La participation au milieu associatif devient un investissement personnel, alors que la participation au milieu politique n'est qu'une contribution – parfois laissée pour compte, comme si elle n'avait pas de légitimité...

Comme l'annonce G. Renaud, dans *La croissance grise*, la légitimité de sa propre place dans le collectif est quelque chose qui participe à réduire le sentiment de solitude des personnes âgées, notamment dans les territoires ruraux. « Parmi les autres causes possibles de la solitude, on citera le manque d'estime de soi et le sentiment d'inutilité sociale, le manque d'activités (culturelles, civiques...) et d'interactions de la personne avec son environnement. »<sup>89</sup>

Le besoin de retrouver une place – légitime – dans l'espace public, passe par les pratiques, quelles qu'elles soient, pourvu qu'elles existent localement. Avec la réduction des déplacements, il y aurait une intensification très locale des pratiques, avec un fort investissement des personnes âgées dans un espace restreint par la mobilité. Un rapport particulier au territoire se manifeste avec l'âge, puisque la pratique physique se réduit, mais se compense notamment par les pratiques civiques : aller voter.

*Un commun peut-il ne pas être intergénérationnel ?*

Le thème de la solitude chez les personnes âgées est récurrent, et c'est en ce sens que se développent des programmes intergénérationnels, afin de renouveler un lien social. Pourtant, ce sentiment ne touche pas seulement

---

88 Sandra Fiori & Alberto Magnaghi, « Les territoires du commun. Entretien avec Alberto Magnaghi », *Métropolitiques*, 10 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Les-territoires-du-commun.html>.

89 Renaud, G. (2013). *Croissance grise, séniors dans la ville*. Ed. de l'Aube.

les personnes âgées...<sup>90</sup> De plus, les confinements liés au Covid-19 ont accentué la difficulté de ces situations, pour tous les âges, puisqu'il n'y avait plus vraiment d'activités, et que les interactions étaient strictement limitées.

Ces confinements ont été instaurés dans l'intérêt général, afin de limiter la propagation du virus au sein de la population. Cependant, ces dispositions ne sont pas sans conséquences, notamment sur le « commun », qui vient être plus ou moins interdit par mesure de sécurité.

En effet, le « commun », c'est-à-dire « la co-obligation liée à la coexistence et à la coactivité »<sup>91</sup>, réduit à 1h d'activité par jour, ne peut plus se pratiquer de la même manière. Les jauges de participants très limitées et la distanciation sociale entre les acteurs sont des contraintes supplémentaires... D'autre part, les médias maintiennent un climat anxiogène, qui incite fortement les personnes âgées à ne pas sortir...

Cependant, si le *commun* se pratique moins (ou plus du tout) en période de crise – Echall'Arts a été annulé –, cela ne le met pas en péril pour autant. Il se pourrait même que certaines pratiques s'intensifient, comme pour rattraper le temps perdu, et que d'autres personnes s'investissent pour compenser les moments de solitude passés. C'est ce qu'on a observé avec l'augmentation du nombre de participants au concours de peinture cette année.

Alberto Magnaghi propose une approche patrimoniale de la relation d'obligation réciproque entre les acteurs d'un territoire qui constitue le « commun ». « La connaissance partagée du patrimoine territorial est un moyen de redonner aux citoyens un rôle actif et la base nécessaire d'une conscience collective pour pouvoir modifier les modèles de

---

90 Voir la Synthèse de l'étude La solitude des jeunes, réalisée par le CRE-DOC pour la Fondation de France, 2017

[https://www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/solitude\\_jeunes\\_2017\\_synthese.pdf](https://www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/solitude_jeunes_2017_synthese.pdf)

91 Claire Brossaud et Christian Laval, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », *Métropolitiques*, 3 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Aux-racines-descommuns.html>.

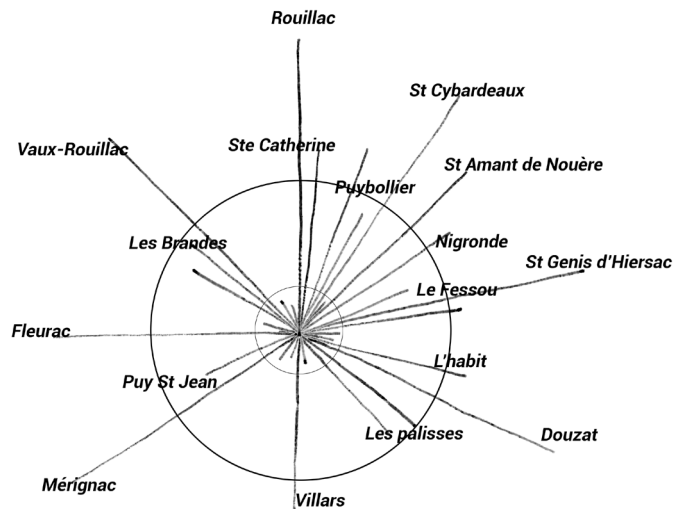


Fig. 70 Des bénévoles d'ici et d'ailleurs. Schématisation de l'éloignement géographique

développement. À travers notre pratique, nous poursuivons toujours cet enjeu du pouvoir local pour construire une alternative globale. »<sup>92</sup>

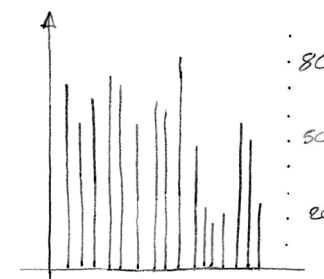
Cela conduit à penser le *commun* comme un héritage, un transfert des pratiques transformées par le travail du commun. Cette appropriation du patrimoine territorial est possible notamment par l'interaction intergénérationnelle. En effet, l'activité de transmission s'exerce principalement dans un cadre intergénérationnel, puisque la différence d'âge implique des apprentissages distincts, qui peuvent s'enrichir mutuellement.

On retrouve également la notion de « Glocal », exprimée par G. Mannion, avec la prévalence de l'action locale sur l'action globale, en conservant une vision d'ensemble : « *'going glocal' in our pedagogies will mean never losing*

92 Sandra Fiori & Alberto Magnaghi, « Les territoires du commun. Entretien avec Alberto Magnaghi », Métropolitiques, 10 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Les-territoiresdu-commun.html>.

touch with the local when responding to transnational forces; going glocal means taking local settings, concerns and practices as connected to extra-local ones. Going glocal helps us comprehend and respond to the lived realities of transnational forces. »<sup>93</sup> Il me semble que cette idée pourrait être transposée à ce que P. Nicolas-le-Strat nomme la « verticalité dans l'immanence ».<sup>94</sup>

C'est un concept que je ne suis pas encore sûr d'avoir bien saisi, mais il me semble que les différentes pratiques locales pourraient constituer des formes de verticalités : des organisations locales qui s'expriment parmi d'autres, interagissent avec, et constituent un ensemble de relations réciproques sur le territoire. Ce principe m'apparaît également applicable aux acteurs, individus qui s'expriment dans la pratique, ainsi qu'aux hauts lieux, qui participent au territoire en le polarisant.



Sur ce schéma, les traits verticaux représentent mes voisins et leur hauteur varie en fonction de l'âge. Sans rattacher particulièrement un trait à l'un de mes voisins, ils pourraient aussi représenter les différents niveaux d'engagement bénévole (20, 50, 80%), les capacités individuelles...

Fig. 71 Schéma conceptuel de la « verticalité dans l'immanence »

A Echallat, certaines figures bénévoles – et habitantes – deviennent incontournables. Sans pour autant prendre le pas sur les autres, elles font partie du collectif au même

93 Mannion, G. (2015) Towards Glocal Pedagogies: Some risks associated with education for global citizenship and how glocal pedagogies might avoid them, In John Friedman, V. Haverkate, B. Oomen, E. Park, M. Sklad (Eds) Going Glocal in Higher Education: the theory, teaching and measurement of global citizenship, pp 19-34. Middleburg: University College Roosevelt. ISBN: 9789492170101.

94 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun>

titre que les autres. Mais, comme dans le cas des hauts lieux désuets, on peut passer à côté des personnes-clés de l'organisation sans s'en rendre compte, lorsqu'elles ne sont pas en action. Cela rappelle à la conscience que nous sommes tous des individus anonymes en dehors de nos pratiques – peut-être encore davantage dans le bénévolat, où l'on devient parfois anonyme dans la pratique : pas de contrat, pas d'engagement...

Au festival, on retrouve cette « verticalité dans l'immanence » avec les âges : nous sommes plus d'une centaine de bénévoles, avec une verticalité dans la pyramide des âges qui varie d'1 à 80 ans. Cependant, ce gradient d'âge ne reflète pas nécessairement l'expérience et l'énergie investie dans les pratiques communes. On ne peut saisir la diversité d'acteurs de ces moments partagés qu'en étant parmi eux, et en s'appropriant la dimension locale pour s'intégrer au collectif.

Pour moi, si le *commun* ne semble pas pouvoir exister sans la dimension intergénérationnelle, c'est bien parce qu'il participe à la transformation des pratiques existantes, parfois anciennes, et qu'il fait interagir des acteurs de tous les âges au sein du collectif. C'est ce que décrit C. Laval : « *la référence aux communs permet la conjonction entre les vieux communs dits « naturels » – liés à l'usage collectif de ressources naturelles – et la construction de nouvelles institutions encadrant des pratiques elles-mêmes nouvelles.* »<sup>95</sup>

Dans le cadre de ce mémoire, à Echallat et Mérignac, parmi les communs naturels, on trouve les lavoirs et les puits, puisqu'ils permettent l'usage de l'eau, ainsi que les poids publics. En revanche, le poids public comporte une ambiguïté dans son terme « public », puisqu'un *commun* n'est strictement ni public ni privé. Peut-être est-ce en lien avec l'aspect de contrôle du poids, pour respecter une limitation normée des chargements (vis-à-vis de la loi) ou

95 Claire Brossaud et Christian Laval, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », *Métropolitiques*, 3 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Aux-racines-descommuns.html>.



Fig. 72 Le poids public d'Echallat, exceptionnellement ouvert pour le festival, un peu à l'écart de la place du lavoir



Fig. 73 Le poids public de Mérignac, vu depuis la place centrale

pour vérifier les quantités produites et commercialisées (intérêt économique).

Ces exemples sont des objets-lieux qui permettent des interactions intergénérationnelles, puisqu'ils racontent une époque pas si lointaine, mais que de nombreux habitants actuels n'ont pas connue. Cependant, ils ne sont pas – ou très peu – investis par des pratiques, mais constituent un potentiel pour l'échange intergénérationnel.

Dans le bourg d'Echallat, l'ancien bar tombe en ruine, et bien qu'un nouvel acquéreur ait commencé à faire des travaux, aujourd'hui la ruine semble inéluctable... La bascule pourrait devenir par exemple une « boîte à livres » ou une maisonnette remplie de souvenirs afin de cristalliser d'anciennes pratiques... Les lieux d'activité qui pourraient renouveler les liens intergénérationnels sont variés : outre les



Fig. 74 L'ambiance en cuisine

espaces construits ou à caractère historique, il y a également les espaces publics, les potagers et les terrains de sport.

A Echallat, le festival s'est emparé du potentiel culturel pour rassembler les personnes, et cela s'est naturellement effectué de manière intergénérationnelle, en intégrant tous les volontaires sans distinction.

*M-L : « Comme on dit, il y a une ambiance, hein, là-haut ! (rires) Il y a une ambiance, et puis il y a aussi les handicapés en cuisine. [...] Moi, j'essaierai de faire tout ce que je peux, je passe derrière, mais enfin eux ça leur fait paraître importants. On en avait des jeunes aussi, qui étaient bien, qui étaient mignonnes ! Après il y a des jeunes qui bossent... »*

Les pratiques du commun, autant que le patrimoine territorial, sont essentiellement locales. Une volonté de généraliser certaines pratiques reviendrait à remplacer l'existant par autre chose en certains lieux, négligeant le patrimoine territorial.

Ce qui fonctionne bien dans le cadre du festival, c'est l'opportunité de se retrouver entre habitants de différents villages ; si toutes les communes avaient leur propre événement, il y aurait peut-être moins d'interactions, puisque chacun aurait l'occasion de rester dans son coin. S'agirait-il d'une forme d'institutionnalisation d'un *commun* devenu la norme ?

### 3. Les espaces du village mis en tension

*Qu'est-ce qu'un commun institutionnalisé ?*

*« Conduite de l'activité et institution du commun s'inventent réciproquement, l'un par l'autre, l'un dans l'autre. Loin de toute « identité substantielle », le commun « se trouve donc dans une situation paradoxale puisqu'il est à la fois un fondement ou une présupposition et le résultat d'un*

*processus* ». »<sup>96</sup> Ainsi, d'après la lecture de Negri et Hardt<sup>97</sup>, P. Nicolas-le-Strat présente le *commun* sous la forme d'une institution, et l'institution comme étant une certaine forme de commun, puisque des pratiques instituées « par le bas » sont communes et constituent un processus collaboratif d'institution.

La vision du *commun* en tant qu'institution est aussi présente dans l'ouvrage de Dardot et Laval, et serait même historique, puisque issue du droit romain... « *Le texte appuie ainsi sur l'héritage du droit romain la thèse du rôle fondamental des institutions humaines dans la détermination de ce qui doit être commun.* »<sup>98</sup>

Cependant, si le *commun* peut être institué « par le bas », il semble difficile de l'instituer « par le haut ». Un rapport vertical, décrétant une chose commune, irait à l'encontre de cet « agir commun », puisque la décision serait externe à la communauté. Un *commun* peut-il être institutionnalisé ? C'est-à-dire qu'il serait transformé par une extériorité, normé par une institution indépendante, voire même détourné comme un objet de pouvoir.

Paul Sereni présente le *commun* comme « *le résultat d'une institution autonome de choses et de relations par l'activité d'un sujet collectif. Cette activité est naturellement une activité de création ou d'invention radicale, et cette dimension est nommée « praxis instituante* ». » (ibid.) Cela confirme ce qui se dessinait précédemment, sur la transformation des pratiques pour constituer un commun. Cette « praxis instituante », c'est le « travail du commun », c'est l'interaction des acteurs locaux qui permet d'ancrer la pratique dans le territoire. Ainsi, un *commun* ne semble pas

96 Pascal Nicolas-Le-Strat, L'exigence de communs, la passion du commun – lectures de Toni Negri et de Hardt & Negri, 2014. <https://pnls.fr/lexigence-de-communs-la-passion-du-commun-lectures-de-toni-negri-et-de-hardt-negri/>

97 Michael Hardt, Antonio Negri, Commonwealth, op. cit., p. 172.

98 Sereni, P. (2014). Pierre Dardot et Christian Laval, Commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle. Lectures. <http://journals.openedition.org/lectures/14410>

pouvoir être institutionnalisé, puisque cela signifierait qu'une institution extérieure se serait immiscée – par l'intervention de personnes faisant partie de l'institution – dans les interactions de co-création du *commun* jusqu'à convertir la majorité des sujets collectifs.

On retrouve cette dimension relationnelle de l'institué-instituant, dans l'espace et dans les rapports sociaux, dans une anecdote de la commune d'Echallat.

M-L : « *Comme le terrain de foot... Je te le dis sans parti-pris, hein, il y avait des élections, et le terrain était au père Briand. Ils jouaient sur le terrain qui était à côté de l'école. Il a perdu les élections, et le lendemain il labourait. (rires) [...] Je ne sais même pas si Claude [son mari] jouait à l'époque, puisqu'après ils ont fait le terrain de foot sur le chemin de Puy Saint-Jean. [...] C'est revenu du bord où était Briand, et donc ils ont remis le terrain et ils ont fait la salle des fêtes.* »

Ici, le propriétaire n'a fait qu'exercer son droit de propriété sur un espace qu'il avait mis en commun pour jouer au foot. Le *commun* consistait simplement à l'interaction des joueurs sur un terrain, et cette « disparition » du terrain n'a eu pour effet que la migration des pratiques. S'il n'y avait eu nulle part ailleurs pour pratiquer, l'ancien maire aurait alors eu un fort moyen de pression sur le commun. En effet, afin que ce dernier subsiste, il est nécessaire que la pratique (praxis instituante) commune soit continuée : le *commun* s'achève au terme de la pratique. Il aurait probablement été mal vu d'aller sur le terrain pour une pratique individuelle sortant du cadre du commun...

Ainsi, en faisant pression sur le commun, l'ancien maire aurait pu institutionnaliser le commun, en instaurant des règles sans prendre part aux pratiques. Cela ne s'est pas produit, puisque les pratiques ont pu s'établir ailleurs.

Marie-Louise m'a raconté cette histoire sur le ton de la confiance, comme si la tension autour du terrain de foot n'était pas apaisée. Des treize années que j'ai vécues dans le village, j'ai seulement le souvenir d'un ou deux ans, pendant lesquels le terrain était utilisé par une équipe de foot. Il aurait pu être utilisé par les enfants du village, mais non : le

danger de la grande route, à traverser pour se rendre là-haut, constituait un obstacle persistant.

Dans cette histoire, les joueurs de l'ancienne équipe ont été obligés de trouver un autre lieu, plus éloigné, pour s'affranchir de la transformation du terrain en champ cultivé. Afin de poursuivre leur activité, ils ont été obligés de se réorganiser, et c'est ce dont parle P. Nicolas-le-Strat :

*« Le « commun » suppose une deuxième mutation de l'idée même d'institution, non seulement une conception de l'institution continuée mais aussi de l'institution composée. Dès lors que les hommes assemblés revendiquent, dans un idéal de commun, leur capacité à réinstaurer autant que nécessaire leur architecture de fonctionnement et d'organisation, cette institution ne se présente plus à eux d'un seul bloc, comme un absolu, mais comme une « institution puzzle » dont ils peuvent bouger et retailler les pièces autant que besoin, en introduisant un nouveau dispositif, en retirant une règle inadéquate ou en inventant une nouvelle catégorie d'action. »<sup>99</sup>*

Le festival pourrait parfaitement illustrer cette « institution puzzle » : les bénévoles qui participent et font vivre l'événement sont souvent en équipes, de manière à gérer un planning théorique et assurer le bon déroulement du week-end. De fait, la plupart du temps, les membres de chaque équipe se dispersent et se réorganisent individuellement, selon les affinités, afin de prêter main forte là où le besoin s'en fait sentir.

Echall'Arts est un événement qui s'est souvent déroulé de manière imprévue : pendant plusieurs années, la pluie s'est invitée et a imposé sa dure loi. Ce n'étaient pas forcément les moments les plus agréables sur le coup, mais c'est dans la difficulté que la solidarité se développe, et nous avons appris à improviser selon la météo.

Le faible nombre d'abris a grandement participé à nous rapprocher entre bénévoles. Quand il pleut trop pour faire

---

99 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun>

quelque chose dehors, les barnums du bar et du salon de thé deviennent les lieux de refuge. N'ayant rien à faire à ce moment précis en ces lieux – d'autant plus qu'il n'y a pas beaucoup de visiteurs dans ces moments-là –, c'est l'occasion d'apprendre à mieux se connaître.

Durant le festival, les multiples recompositions des équipes de bénévoles permettent à chacun de voir et de faire quelque chose de différent. Il y a toujours des préférences personnelles, mais les changements participent à faire de l'événement un commun, puisqu'il y a toujours une sorte de remise en jeu des places pour chaque activité.

Avec le temps, chacun arrive plus ou moins à savoir à quel moment il y a besoin d'aller soutenir une équipe de bénévoles, et chacun peut apprendre des différentes pratiques : cuisine, tri, accueil, vente, installation... En agissant de manière plus ou moins transversale entre les activités, les bénévoles s'approprient – ou plutôt s'identifient à – l'ensemble de l'événement plutôt qu'une seule partie avec laquelle ils interagissent. Pour C. Laval, il ne s'agit pas d'appropriation : *« le principe du commun [...] consiste à instituer des modes d'agir démocratiques, visant systématiquement l'usage commun et non l'appropriation. Donc agir démocratiquement, pour l'usage commun des ressources, en produisant par-là démocratiquement le bien commun au singulier... »*<sup>100</sup> Effectivement, l'appropriation sans l'usage ne permet pas la continuité du commun, puisqu'il est essentiellement institué par des pratiques collectives. En retour, il institue des « modes d'agir démocratiques » au sein du collectif.

*« Avec les communs, nous avons affaire à l'émergence d'une toute autre forme d'organisation sociale : celle où les gens participent directement à la définition, à l'élaboration et à la production des usages qui les concernent directement. Dans ce sens, penser l'institution d'un commun au singulier (...) signifie toujours poser l'articulation entre l'organisation de la*

---

100 Claire Brossaud et Christian Laval, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », Métropolitiques, 3 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Aux-racines-descommuns.html>.

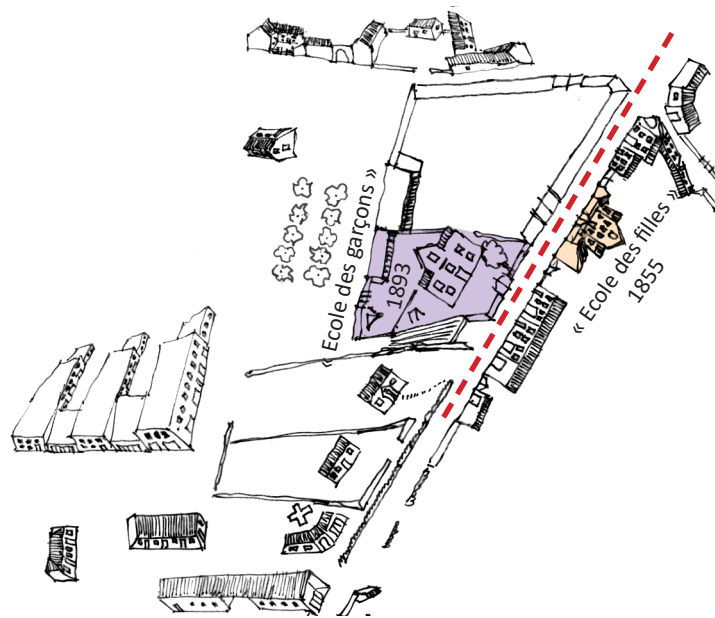


Fig. 75 L'école de Mérignac coupée entre deux genres et deux époques



Fig. 76 Autrefois la rue n'était pas autant empruntée qu'aujourd'hui...

démocratie, de la délibération et de la décision. [...] Reste à savoir si les communs peuvent constituer à une échelle supérieure, nationale ou internationale, une organisation politique et économique alternative. » (ibid.)

Cette proposition d'agir à plus grande échelle est déjà plus ou moins en place en Italie, avec la politique des « Beni comuni ». <sup>101</sup> Là encore, il semblerait que l'institution fasse la promotion d'une vision globale du bien commun en tant que « commun », c'est-à-dire en proposant de l'investir par de nouvelles pratiques, mais que les actions concrètes soient mises en pratique à l'échelle locale.

### La place de l'école et de l'apprentissage

Durant mon entretien avec Laëtitia (la directrice de l'école de Mérignac), j'ai remarqué ce jeu d'échelles et d'acteurs, puisque le projet d'échange intergénérationnel avec les résidents de l'EHPAD s'est fait localement, sans rendre de comptes aux institutions supérieures (mairie et éducation nationale).

Les écoles de Mérignac et d'Echallat ont été construites la même année, en 1855. Etrangement, l'école d'Echallat se situe à l'écart du centre-bourg alors que celle de Mérignac est relativement au centre. Lors de la construction, il est probable qu'elle ait également été construite à la périphérie du village de l'époque, mais elle a été entourée progressivement par de nouvelles maisons, ce qui n'a pas été le cas à Echallat.

A Mérignac, l'école était d'abord dans un petit bâtiment, puis elle a été agrandie avec la construction de la mairie, en 1893. Les filles et garçons ont été séparés en deux bâtiments de part et d'autre de la rue ; avant, ils étaient séparés par étages.

<sup>101</sup> Voir les recherches de l'option de projet « Singularité des Territoires » 2020, notamment le mémoire de PFE sur les vides de Naples.

Voir également Daniela FESTA, « Les communs urbains. L'invention du commun », Tracés. Revue de Sciences humaines [En ligne], #16 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017. <http://journals.openedition.org/traces/6636>

M-L : « Alors je pense que c'était au cours moyen que tu te divisais : les garçons allaient chez le père Gailledreau et nous les filles on montait au premier. Après, ils ont acheté un bout de jardin et ils ont fait un bâtiment où il y avait une classe. Aujourd'hui je ne sais pas s'il y a encore une classe, mais le bâtiment existe encore, parce qu'il donne sur la maison où je suis née. »

Marie-Louise m'explique que sa famille possédait les terrains qui entouraient l'école sur trois côtés. L'un d'eux appartient aujourd'hui à sa nièce, et semble être le dernier espace où demeurent des animaux : des chèvres et des poules. Sa proximité avec l'école est intéressante pour les enfants, puisqu'ils peuvent se familiariser avec, et c'est une opportunité de vivre des expériences nouvelles.

Autrefois, le seul danger de traverser la rue était de se retrouver avec « le père Gailledreau » :

V : « En fait, si tu traversais la rue ce n'était pas bon signe ? »

M-L : « Voilà, c'est ce que je voulais te dire ! (rires) »

Aujourd'hui, avec la circulation qui passe entre les deux bâtiments de l'école, c'est une autre histoire...

M-L : « J'ai des petits-neveux qui sont à l'école à Mérignac, mais je vais te dire : c'est dangereux ! Mérignac c'est dangereux. Ils ont enlevé les voitures, parce que pendant un temps il y avait des voitures stationnées. »

A Echallat, la séparation de l'école et du village s'est accentuée durant ces cinquante dernières années, puisque la route est devenue très fréquentée et dangereuse. De plus, le bar qui faisait l'angle de la rue menant à l'école a été fermé, puis laissé à l'abandon avant d'être racheté récemment. Aujourd'hui, suite à des problèmes lors des premiers travaux de rénovation, le chantier est à l'arrêt et l'édifice menace de tomber sur la route... L'école, la mairie et la salle des fêtes constituent presque un hameau : trois bâtiments au milieu des vignes, ce qu'on observe sur la photo de la frairie (p.131).

M-L : « Moi, je trouve qu'à Echallat, l'école c'est cool. C'est

plus cool et moins dangereux. Quand j'étais petite fille c'était complètement différent, il n'y avait pas les voitures qui passaient comme elles passent là. »

La place de l'école dans le village semble tenir un rôle important, puisque selon M. Lani-Bayle, « les apprentissages ne peuvent valablement s'activer que si et seulement si l'action, l'expression propre et le dialogue restent possibles et efficaces »<sup>102</sup>. Ainsi, le contact avec la vie – sociale, animale et végétale – semble être indispensable pour inscrire les apprentissages dans les pratiques et le vécu.

« La capacitation joue, pour moi, dans l'enchaînement politique de ces trois notions : dispositifs, dispositions, disponibilité. En quoi, par exemple, une situation d'enseignement est-elle capacitante ou incapacitante ? En regard de quels dispositifs pédagogiques ? En favorisant quelles dispositions ?

102 Lani-Bayle, M. (2006). La transmission intergénérationnelle, pp194-198 <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01261289>



Fig. 77 La cour située à deux pas de l'école apparaît comme un lieu propice pour des apprentissages concrets



*Avec quelle disponibilité ? Comment, par exemple, se libérer de l'assignation, très inhibante, dans le lieu et le temps de la classe ? Comment se défaire de l'uniformisation stérilisante d'un programme d'enseignement ? »<sup>103</sup>*

Selon P. Nicolas-le-Strat, le commun est un enjeu de capacitation des membres du collectif pour vivre ensemble. Si le cadre scolaire ne permet pas cette capacitation à vivre en commun, les apprentissages doivent s'organiser ailleurs, notamment dans les espaces communs. « *Le geste peut être spécifique et spécialisé, l'activité reste, elle, dans sa réalisation d'ensemble, une affaire commune. Le soin et l'attention (l'éducation, l'enseignement, l'alimentation, la réparation d'objets, la construction de l'habitat...) ne peuvent donc pas s'envisager et se manifester hors d'une logique de co-création et de co-opération.* »<sup>104</sup>

L'éducation dans la co-opération et la co-création de l'environnement commun est un point que développe également G. Mannion.<sup>105</sup> « *In part, like Ingold, this is the idea that humans are always in some place intra-acting with it, and reciprocally being affected by changes in the environment. Because humans are part of nature, intra-acting with it, the human's ways of knowing are inherently part of the unfolding of differences in nature. Hence, responding to these differences is central to learning and learning is part and parcel of becoming as an organism in a place.* » En effet, on interagit dans – et avec – l'espace, et puisque l'humain fait partie de la nature, il conviendrait de replacer les relations sociales dans l'environnement global. De plus, la prise de conscience de notre rôle dans le changement climatique

---

103 , P. (2016, mars 14). De la fabrication institutionnelle des impuissances-à-agir au développement d'un empowerment. Pascal Nicolas-Le-Strat. <https://pnls.fr/de-la-fabrication-institutionnelle-des-impuissances-a-agir-au-developpement-dun-empowerment/>

104 , P. (2015, août 14). Entre travail du social et travail du commun. Pascal Nicolas-Le-Strat. <https://pnls.fr/entre-travail-du-social-et-travail-du-commun/>

105 Mannion, G., & Gilbert, J. (2014). Place-responsive Intergenerational Education (p. 228 241). Routledge. <http://dspace.stir.ac.uk/handle/1893/23948>

vient affecter certains comportements : agissements humains, migrations de la faune, prolifération ou disparition de certaines espèces végétales, altération des sols (on parle d'ailleurs du comportement des sols)...

Tout ceci n'est qu'un processus, rien n'est figé, ce qui explique la difficulté d'analyse des facteurs de transformation. Aujourd'hui, cette prise de conscience des multiples inter- et intra-relations fait évoluer notre vocabulaire, notamment avec le terme de transition, inscrivant les transformations continues d'un système écologique local et global.

Jé partage cet intérêt pour la co-création et la co-opération à travers la dimension intergénérationnelle, puisque l'essentiel des pratiques d'apprentissages est constitué de transmissions entre les âges, afin de pérenniser des savoirs et savoir-faire, et d'en adapter certains au contexte actuel (notamment dans le domaine de la communication).

« *Cette montée en latéralité – autre manière de le formuler : cette transmission transversale – suppose l'existence de micro-espaces publics et démocratiques où les expériences communes pourront se partager (énonciation) et où elles pourront se discuter et se délibérer (élaboration). Les enjeux de transmission nous renvoient donc à la nécessaire constitution de multiples scènes démocratiques car un « commun » ne circule pas d'un acteur à un autre, sur un mode direct et immédiat, il se partage au sein d'un espace qui fait médiation et qui régule démocratiquement les interactions.* »<sup>106</sup>

C'est ce qui émerge dans l'idée de réinvestir les espaces publics du lavoir et de la bascule, deux lieux potentiellement riches en interactions intergénérationnelles : la transmission de pratiques anciennes et les multiples transformations réalisables. L'espace « qui fait médiation » me fait directement penser au festival, avec la pédagogie mise en place sur le tri des déchets.

---

106 , P. (2015, août 5). Arts de faire commun (construction d'un commun / constitution du commun). Pascal Nicolas-Le-Strat. <https://pnls.fr/arts-de-faire-commun-construction-dun-commun-constitution-du-commun/>

Avec l'espace de médiation, il m'apparaît nécessaire de sortir la pédagogie de l'espace de la salle de classe, limité et trop rigide – à mon sens – pour permettre à chacun de développer ses propres sensibilités. Cette « montée en latéralité » partage également avec les relations intergénérationnelles l'intérêt de la mixité des acteurs dans le processus d'apprentissage.

### *La cohabitation, au centre de l'organisation ?*

Le travail du *commun* possède un important potentiel dans le cadre de la transmission intergénérationnelle, puisqu'il est ancré dans les espaces et les pratiques. « *Il est vrai que cette conception du commun éprouve les implications et expose les personnes mais elle le fait sur le meilleur plan qui soit, à savoir leur réflexivité, leur capacité de dialogue et leur faculté de choix. Elle « convoque » les implications à un haut niveau de participation, à un haut niveau d'exigence réflexive.* »<sup>107</sup> Cette « exigence réflexive », présente un intérêt manifeste pour la préservation – et/ou le développement – des capacités cognitives. Cela participe au « bien vieillir » mais aussi au « bien grandir », puisqu'il s'agit de penser l'organisation collective en laissant des possibilités de transformations futures, avec toute la complexité qui s'y rattache.

Ce processus s'effectue par l'interaction sociale, qui figure également comme l'un des piliers du « bien vieillir ». Cette dimension sociale est essentielle à la construction identitaire des individus. La réciprocité des relations que celle-ci engage, permet de co-construire des représentations de l'environnement dans lequel elle a lieu.

Ainsi, la place de l'école et les apprentissages dans le *commun* participent de différentes manières à la transformation de la société, dans les pratiques et représentations de l'espace local. Cette cohabitation des générations à Echallat semble s'articuler autour des pratiques traditionnelles (la fête de village) et contemporaines (un

---

107 , P. (2015, août 25). Un travail situé, un travail continué. Pascal Nicolas-Le-Strat. <https://pnls.fr/un-travail-situe-un-travail-continue/>

festival), afin de co-construire des pratiques communes de l'espace partagé.

C'est ce que je retrouve dans ce qu'Hervé Paris pointe du doigt, dans *La société des voisins* : « *C'est ainsi que l'élaboration de cet accord de coprésence permet la réalisation, dans un espace commun, de pratiques qui prennent par ailleurs un sens spécifique pour ceux qui les mettent en œuvre. L'espace commun apparaît comme le lieu dans lequel le collectif des gens qui le fréquentent s'entend sur les figures typiques et les modes de visibilité et de mise en scène permettant à chacun des participants [...] de fréquenter les lieux communément sans pour autant partager les perspectives dans lesquelles ils les fréquentent.* »<sup>108</sup> Ces « modes de visibilité et de mise en scène », c'est ce qui distingue les différentes postures individuelles durant Echall'Arts : bénévole, exposant, stagiaire, habitant-visiteur et visiteur. Cet engagement bénévole permet à chacun de réinvestir l'espace du village.

Là où certaines politiques publiques voient un enjeu de dépendance – des personnes âgées notamment –, dans la pratique il s'agit parfois d'un enjeu de « visibilité » et de communication. Par leur manque de lien avec le terrain, lié à l'échelle globale de réflexion, les politiques publiques ne peuvent pas vraiment tenir compte des singularités locales... Cependant, à plus petite échelle, Marie-Louise me révèle que la participation semble davantage limitée par un manque de communication que par un manque de prise en compte des acteurs potentiels.

M-L : « *Bon, il faut reconnaître que sans ça, Echallat était mort. Depuis qu'il n'y avait plus les frairies... Les fêtes de l'école, on ne sait pas la plupart du temps... Il faut être en contact avec les enfants, les parents, ou les voisins, mais sinon... Donc j'ai rôlé, j'ai été voir à la mairie. C'est comme pour la benne à papier ! Il y en a une, pour mettre les journaux, mais ils ne le disent pas ! Si on n'y va pas, on ne le sait pas.* »

---

108 La société des voisins, 2005, sous la direction de B. Haumon et A. Morel

La présence du festival dans le village permet de mettre les habitants en relation, d'engager la conversation à propos d'un sujet commun, et de leur (re)donner la capacité d'agir ensemble. Ces rapports directs entre les personnes participent à éviter les stéréotypes, dans une logique de cohabitation. « *C'est une des ambitions majeures d'un « travail du commun », à savoir la capacité à travailler (à imaginer) en commun, de manière autonome, les formes institutionnelles appropriées aux pratiques que nous désirons développer.* »<sup>109</sup>

Sur ce point, dont P. Nicolas-le-Strat s'inspire de Cornélius Castoriadis, on pourrait questionner le terme « autonome » du festival. Certes, après une décennie d'existence, la trésorerie réussit à trouver un équilibre sans avoir recours aux subventions – qui permettent d'investir pour l'année suivante – mais c'est sans compter le soutien

---

109 Pascal Nicolas-Le-Strat, « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015, <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun>



Fig. 78 Les entrées sont servies !

indispensable des communes voisines. En ce sens, le festival n'est absolument pas autonome. Par ailleurs, ce sont ces relations d'interdépendances, que j'évoquais dans un chapitre précédent, qui lui permettent d'exister, aussi bien dans sa présence matérielle que dans l'imaginaire collectif. L'implication de nombreuses personnes et organisations autour de l'événement contribue à le faire exister en dehors du village.

On pourrait considérer le festival comme une société autonome, le temps d'un week-end, où chaque bénévole fait face à des situations qu'il doit gérer, de manière individuelle ou collective, pour le bon déroulement de l'événement. Ce but commun, qui nous incite à nous rencontrer et à faire ensemble, marque un grand moment de cohésion dont le terme s'apparente au banquet du village d'Astérix – sans le barde –, où nous nous retrouvons pour partager les restes.

*« Le commun ne vient pas nous contraindre – comme le laisse supposer l'introduction prescriptive d'un socle commun ou d'une culture organisationnelle de référence – mais vient, comme je l'ai déjà écrit, nous obliger, au sens d'introduire une exigence et un défi (une épreuve) au cœur même de ce qui nous réunit, à savoir nos pratiques et activités. Dans la perspective sociologique qui est la mienne, ce défi (une ambition, formulée en commun, qui nous oblige personnellement et collectivement) et cette épreuve (une ambition qui interpelle nos activités dans leur déroulement ordinaire, de l'intérieur et par l'intérieur), je les nomme « travail du commun ». »<sup>110</sup>*

Ici, il s'agit bel et bien d'un défi pour un petit village d'accueillir l'Art au cœur des familles, dans les cours, les jardins, les rues et sur les places. C'est une épreuve pour les habitants, qui voient leur espace privé être investi par des « étrangers » et des voisins – parfois eux-mêmes étrangers. C'est une épreuve aussi, parce que pour recevoir

---

110 Pascal Nicolas-Le-Strat, L'exigence de communs, la passion du commun – lectures de Toni Negri et de Hardt & Negri, 2014. <https://pnls.fr/lexigence-de-communs-la-passion-du-commun-lectures-de-toni-negri-et-de-hardt-negri/>

il faut donner, et donner de son temps et de son énergie est éprouvant.

*M-L : « Claude était déjà âgé, donc il ne s'investissait pas beaucoup. Enfin, une année, il était allé chercher les melons, c'est des petites choses toutes bêtes, mais pour lui c'était bien. »*

La cohabitation est également une source d'obligations, comme le rappelle Olivier Zeller dans sa contribution à *La société des voisins* en évoquant des anecdotes de Lyon au 18<sup>ème</sup> siècle :

*« Quartiers, immeubles, lieux d'usage communs et de rencontre constituaient un entrelacs d'espaces dont l'usage était un fait social affirmé. Appréhender la vie urbaine, c'est donc décrire les relations entre bâti et espace public ; c'est aussi distinguer ce qui relève des rapports de cohabitation, définis strictement par le cadre de la maisonnée, des rapports de voisinage, répondant à une notion élargie aux relations vécues dans le cadre d'un groupe d'immeubles ou d'un micro-espace urbain, la rue devenant l'espace électif des diverses interactions. »<sup>111</sup>*

En effet, dans les rapports de cohabitation, il y a la notion de réciprocité, essentielle à la continuité des pratiques communes. Finalement, l'éducation intergénérationnelle et le *commun* participent à l'organisation de la cohabitation dans la société, par l'apprentissage et la pratique de la vie en collectif.

---

111 La société des voisins, 2005, sous la direction de B. Haumon et A. Morel



# Conclusion

*Fig. 79* Hommage à toutes ces personnes qui collaborent à ce festival par leurs mains, avec leur bouche et leur coeur : bénévoles, stagiaires, exposants, habitants, visiteurs

Le festival n'est qu'un clignotant, comme un phare qui nous rappelle chaque année que nous sommes capables de nous organiser ensemble, pour faire des choses en autonomie. Toutefois, il ne s'agit pas de faire « bande à part » – car il existe toujours des interdépendances de proximité –, mais de s'éloigner de la structuration verticale de la société pour revenir à de simples rapports humains.

L'intérêt de se pencher à la fois sur les questions des relations intergénérationnelles, de l'éducation et du commun, c'est la multiplicité des postures qu'elles engagent. Ainsi, la complexité réside dans la synthèse de ces trois regards sur le village : il ne suffit pas de regarder l'un puis l'autre, mais c'est le croisement de l'ensemble qui m'intéresse, afin d'en dégager une meilleure compréhension.

Le festival Echall'Arts est une forme d'« utopie » concrète, un petit événement qui semble s'extraire des problèmes de nos sociétés, en revenant à l'essentiel, à des choses locales et mises en place avec passion. Cet engagement bénévole des habitants du village et des communes voisines apparaît comme un rendez-vous amical ou familial, comme une grande fête des voisins, où tout le monde est invité.

Evidemment, tout n'est pas merveilleux à Echall'Arts, puisque lorsqu'une « utopie » se concrétise, tout l'envers du décor montre sa face cachée. Il faut alors négocier avec les différents aspects du contexte dans lequel l'événement s'insère : l'économie, l'organisation, l'administration, les partenariats, les normes... Parmi toute cette bonne volonté bénévole et cette ambiance agréable, il y a toujours quelques trouble-fêtes. Quoi que l'on fasse, il y aura toujours quelqu'un pour outrepasser ses libertés, comme par exemple se garer sur des places réservées aux handicapés. Heureusement, ces pratiques irrespectueuses restent très marginales.

On pourrait voir dans ce rassemblement une critique de la désertification des campagnes, un phénomène de résistance à l'attraction des grands pôles urbains, créant un événement attrayant dans ce petit village. On y perçoit assez clairement le manque d'offre culturelle locale et le manque d'animation, dont Echall'Arts serait un sursaut salvateur : « *sans ça, Echallat était mort* », s'exclame Marie-Louise.

A Echallat, les habitants conservent un rapport important à la terre : il y a à la fois des restes d'une culture rurale, inscrite dans un patrimoine familial, transmis de génération en génération, mais aussi une certaine forme d'urbanité, apportée par les nouveaux habitants ou affirmée par les nouvelles générations en rupture avec le modèle rural. Aujourd'hui, il y a une forme de réconciliation entre les jeunes et le modèle rural : après l'avènement de la modernité, on observe un retour à la terre et aux racines. Nombre de mes amis d'enfance travaillent dans le domaine de l'agriculture, et j'y trouve moi-même un emploi saisonnier.

Ainsi, dans la diversité, on peut observer d'un côté un échange de fruits et légumes entre voisins, et de l'autre la fibre optique s'installer lentement. Cette relation entre l'autonomie de production et la dépendance des moyens de communications semble bien décrire les interdépendances que j'évoquais plus tôt.

Sur ce plan, le festival permet vraiment d'accorder les rapports de voisinage. Il permet autant de se retrouver entre villageois pour faire la fête, que de s'investir dans un événement culturel contemporain. Que ce soit en termes de savoir-faire pour la cuisine, de mise à disposition des propriétés privées pour les parkings, de communication, d'organisation, le festival permet à chacun de mettre à profit (ou faire valoir) ses capacités – et même de les transmettre.

J'ai ensuite souhaité étudier les relations intergénérationnelles à Mérignac, puisque ce village voisin accueille un EHPAD à proximité de l'école primaire. Ce deuxième chapitre n'a pas abouti comme je l'avais imaginé, notamment à cause de la situation sanitaire particulière à l'année 2020... Je n'ai pas pu visiter les lieux, et mes échanges avec les personnes investies dans les activités communes aux deux établissements n'ont pas pu être aussi complets que si j'avais pu intervenir directement auprès d'elles.

J'avais imaginé interagir avec les différents acteurs, animer des ateliers afin de recueillir des témoignages. Je voulais m'investir pour partager les différentes expérimentations découvertes dans mes lectures, pour comprendre comment

elles pouvaient être mises en pratique, et les confronter à la réalité du contexte local.

Heureusement, j'ai tout de même eu l'occasion de m'entretenir avec la directrice de l'école et l'animatrice de l'EHPAD, ce qui a permis un certain ancrage de mes recherches théoriques dans des pratiques.

Dans cette partie, je me suis notamment intéressé à l'apprentissage intergénérationnel, à la capacité des personnes à instituer de nouvelles pratiques, et à la représentation et son rapport à l'éducation. Il en ressort que les relations inter et intra-institutions contribuent au bien vivre-ensemble, dans un rapport de réciprocité. Cet équilibre donnant-donnant semble indispensable à la pérennité des pratiques, et c'est pourquoi je l'associe à la question des échelles territoriales, dans le rapport institué-instituant-institutionnalisant.

L'établissement d'institutions est nécessaire à la vie en commun, puisqu'elles régissent un ensemble de normes sociales, permettant le bon déroulement de la vie en collectif. L'institution est définie par F. Lordon comme étant « *tout effet, toute manifestation de la puissance de la multitude* ». <sup>112</sup> Aussi, selon C. Girard-Chanudet, « *si leur forme peut, et doit même, être questionnée et réfléchie, leur existence ne peut être remise en cause* ». <sup>113</sup>

C'est une dimension politique qui revient dans la dernière partie, sur la capacité collective à instituer des règles de vie commune et à organiser un événement ensemble. A l'occasion de ce mémoire j'ai découvert le concept du « commun », qui m'a apporté un nouveau regard sur l'espace. Au-delà du simple espace du village, le *commun* m'a permis d'analyser les pratiques lors d'Echall'Arts sous un autre angle.

---

112 Frédéric Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...*, Paris, La Fabrique, 2019, 304 p., ISBN : 9782358721714.

113 Girard-Chanudet, C. (2019). Frédéric Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent*. Lectures. <http://journals.openedition.org/lectures/39012>

J'ai donc revu le rapport à la place du village, cet espace public traditionnellement lié aux foires, frairies et communs (notamment avec le puits et le lavoir). Je me suis également interrogé sur la légitimité de la présence (la mienne ou celle d'autres personnes) dans l'espace public et le commun. Cela m'a amené à considérer la co-habitation dans son ensemble, toujours dans cette idée d'interdépendance, donc de réciprocité, entre les personnes. Le *commun* – dont les biens communs sont les produits – relie finalement les acteurs et le territoire par les pratiques, autour d'espaces et d'objets partagés, dans un but commun.

Mon entretien avec Marie-Louise, à la veille du second confinement, a complété l'analyse que j'avais ébauchée sur le village, en y ajoutant de nombreux éléments historiques. En fait, avant cet échange, je n'avais pas d'informations concrètes sur les rapports entre le bourg et les hameaux. Les documents qu'elle m'a aimablement prêtés sur les deux communes m'ont été d'un grand secours. Son vécu m'a fait également prendre conscience de l'incroyable évolution de la société en trois générations.

Aujourd'hui, tout va très vite, toujours plus vite, et j'ai l'impression de manquer de recul vis-à-vis de la situation actuelle. En ce sens, je pense que les relations intergénérationnelles permettent de relativiser sur l'actualité, et de prendre conscience de l'importance des changements qui ont lieu. Le renforcement des liens entre des personnes de différents âges peut apporter des savoirs et des savoir-faire, de manière réciproque à l'ensemble des acteurs, et cela suppose également un savoir-être, qui me semble nécessaire pour bien vivre ensemble et faire évoluer la société de manière positive.

Ce mémoire a été très expérimental : la réflexion, très personnelle au départ, a évolué progressivement en intégrant des concepts existants. Au fil des lectures, j'ai tissé certains liens entre des phénomènes que je ne parvenais pas à expliquer, ni même parfois à nommer.

En me concentrant sur un périmètre limité, un territoire connu et pratiqué au quotidien, j'ai découvert des choses insoupçonnées. Cela m'a permis d'observer les objets, les

espaces, les acteurs et les pratiques avec différents points de vue, s'enrichissant réciproquement. Ainsi, dans l'action commune locale, la vision collective (politique ?) globale s'applique partiellement, mais elle prend tout son sens dans l'intérêt que lui portent les personnes investies.

Par exemple, les relations intergénérationnelles qui ont lieu durant le festival Echall'Arts sont indirectement liées aux apprentissages intergénérationnels et au *Lifelong Learning Programme*. Puisque c'est une démarche volontaire des participants, auto-instituée, avec le partage d'un but commun qui transcende les générations, la pratique bénévole devient le support sur lequel repose la vision globale. Ce qui fonctionne bien, c'est que la vision globale n'a pas été imposée par une institution extérieure, mais qu'elle a été instituée par la pratique des personnes, dans une volonté commune d'agir ensemble.

Aujourd'hui, les pratiques intergénérationnelles se multiplient et on observe une prise de conscience des potentiels de l'action collective. C'est le cas des activités développées par l'EHPAD de Mérignac, qui proposent aux volontaires d'expérimenter de nouvelles pratiques (jeux, sorties, rencontres...), dont l'intention globale est de favoriser le contact social : l'« objectif, c'est d'ouvrir l'EHPAD à l'extérieur [...], c'est de créer des liens à l'extérieur de l'établissement. »<sup>114</sup>

En même temps qu'une virtualisation de la société s'opère, on remarque une tendance à revenir au contact des personnes, à la proximité. En effet, lors du confinement, les relations par écrans interposés – virtuelles – sont arrivées à leur paroxysme : c'était parfois le seul moyen de garder un contact social, de rester humains en s'identifiant aux autres. Cependant, lorsque l'impératif de rester chez soi a été levé, il est devenu essentiel de se revoir « pour de vrai », « en vrai », sans filtre – à part le masque, obligatoire...

Avec ces nouvelles normes, le gouvernement retire aux personnes leur capacité à agir ensemble, puisqu'il est interdit de se rassembler au-delà d'un certain nombre et qu'il faut

---

114 Extrait d'entretien avec Cécile, l'animatrice de l'EHPAD de Mérignac.



éviter les contacts avec certaines personnes « à risque ». Ces décisions ont été prises avec une vision globale, et leur application locale systématique devient parfois paradoxale, menaçant le *commun* intergénérationnel.

Pour G. Renaud<sup>115</sup>, « *vieillir est d'abord un enjeu urbain* ». Il s'agit là de questionner le mode de vie urbain, du point de vue du vieillissement. Gilles Berrut propose un parallèle intéressant entre le vieillissement et un autre enjeu majeur de nos sociétés : la transition écologique. « *Le vieillissement est une affaire de générations. [...] Les problèmes du vieillissement au niveau collectif, c'est un peu comme le réchauffement climatique. C'est-à-dire : on ne le voit pas, c'est insidieux, c'est très progressif, et pourtant ça va tout changer.* »<sup>116</sup>

L'image de la balance au cœur des villages de mon enquête me fait penser à l'équilibre à trouver autour d'un patrimoine commun, parmi les âges et les cultures, dans nos modes de production et de consommation... Ainsi, il s'agit d'éviter de tomber dans les travers d'une sectorisation – qu'elle soit liée à l'âge, à l'argent, au statut, ou autres – ce qui pourrait conduire à des « gated communities », comme Sun city aux Etats-Unis. L'architecte intervient dans cet équilibre, en assurant l'accessibilité aux espaces partagés, en proposant des usages qui correspondent aux besoins et qui permettent une réappropriation des espaces et des pratiques par les habitants. Le rôle de l'architecte n'est pas d'institutionnaliser des fonctionnements dans les espaces, mais de co-construire avec les « agencements collectifs d'institution ».

L'équilibre est quelque chose qui se produit, de manière naturelle ou non, dans le temps, dans l'espace et dans les relations. Qu'il s'agisse des rapports entre des enfants, des parents et des grands-parents, entre un habitant et un lieu, il y a une réciprocité nécessaire à la pérennité des relations. L'évolution d'un territoire suppose une transformation conjointe d'un lieu et d'un milieu habité. Cela signifie que

115 Renaud, G. (2013). Croissance grise, séniors dans la ville. Ed. de l'Aube.

116 UnivNantes. (2015, mars 30). Gilles Berrut, « Vieillir normalement ? Une impossibilité ! » <https://www.youtube.com/watch?v=K4T2liX7bBg>

lorsque l'un vient à être modifié, cela implique un changement sur l'autre, du fait de la relation qui les lie.

J. Baschet<sup>117</sup> propose la réconciliation entre la vision globale et l'action locale, d'un point de vue temporel, en explorant la notion de durée, qui est « *la temporalité du faire concret* ». Ainsi, « *il s'agit d'allier la force du maintenant et la nécessité stratégique de l'anticipation* », dans « *une anticipation non planificatrice [qui] implique le primat de la construction processuelle sur ce qui avait été d'abord envisagé* », afin de ne pas enfermer l'à-venir urbain. L'architecte et l'urbaniste devraient alors travailler à anticiper sans planifier l'avenir des villes, en restant dans une pratique concrète, et en laissant de côté la dimension « managériale » de penser le futur.

La réflexion sur les pratiques du village et sur l'enjeu intergénérationnel dans le commun, me paraît indissociable de leurs temporalités. A cet égard, Gilles Berrut rappelle que nous avons tous un regard sur le passé et l'avenir, et « *quand on maltraite ceux qui appartenaient au groupe humain et qui ont vieilli dedans, on donne comme signal aux plus jeunes, que ce groupe humain n'est pas solidaire. Et donc, pour les plus jeunes, on n'a pas envie de construire une société en sachant qu'au bout de la route on sera maltraités. Donc en fait, c'est tout l'édifice qui s'écroule.* »<sup>118</sup> Ainsi, il semble qu'il faille agir à différents niveaux : individuellement dans l'interaction collective, localement avec une vision globale, et maintenant en anticipant le futur. Pour aller plus loin, on pourrait se demander quelle est la place des pratiques intergénérationnelles dans l'organisation de la société, au regard de la transition écologique ?

117 J. Baschet, Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits, Paris, La Découverte, Coll. « L'horizon des possibles », mars 2018. <https://entre-temps.net/defaire-la-tyrannie-du-present/>

118 Conférence à l'Université de Nantes, Gilles Berrut - Vieillir normalement ? Une impossibilité ! (2015, mars 30) <https://www.youtube.com/watch?v=K4T2liX7bBg>

## **Médiagraphie**

### *Livres :*

Audouin André, « Echallat, notre village », 2003

Fourcade C., Laborde-Galteaud S., Vergnaud C., Auneau-Bonte L., Briand A., « Echallat, les échos de notre village », n°57 septembre 2020

« La société des voisins », sous la direction de Bernard Haumont et Alain Morel, 2005, préface de B. Haumont

Krašovec, S. J. "Learning Across Generations : Contemporary Issues in Older Adult Education", 2014. [https://www.academia.edu/8966590/Learning\\_Across\\_Generations\\_Contemporary\\_Issues\\_in\\_Older\\_Adult\\_Education](https://www.academia.edu/8966590/Learning_Across_Generations_Contemporary_Issues_in_Older_Adult_Education)

Lévy J. et Lussault M. (dir.), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, 2013 (1e éd. 2003).

L'Heuillet, Hélène « Du voisinage, réflexions sur la coexistence humaine », Albin Michel, 2016, cité p202

Maudet Bouché, D. « Nos Ancêtres Mérignacais » (2014)

Renaud, George (2013). « Croissance grise, séniors dans la ville. » Ed. de l'Aube.

Sheri Steinig, (2006) "INTERGENERATIONAL SHARED SITES : Making the Case", Generation United. <https://www.gu.org/app/uploads/2018/05/SharedSites-Report-MakingTheCase.pdf>

Terrier, Didier et Rainhorn, Judith « Il n'est voisin qui ne voisine ». Étranges voisins : Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIIIe siècle. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010. (pp. 7-16) <http://books.openedition.org/pur/127764>

Mémoires de Mérignac, auteur non précisé (1999)

## Articles :

Baschet, J. « Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits », Paris, La Découverte, Coll. « L'horizon des possibles », mars 2018. <https://entre-temps.net/defaire-la-tyrannie-du-present/>

Bachet, D. « Frédéric Lordon, Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent..., La fabrique éditions, Paris, 2019, 304 p. », La nouvelle revue du travail, mis en ligne le 01 novembre 2020. <http://journals.openedition.org/nrt/7787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nrt.7787>

Bouffartigue, P. (2019). « Jérôme Baschet, Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. » La Découverte, coll. « L'Horizon des possibles », 2018. Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines, 28, Article 28. <http://journals.openedition.org/temporalites/5067>

Brossaud C. et Laval C., « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », Métropolitiques, 3 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Aux-racines-descommuns.html>.

Dardenne, L. (1981). « Cornélius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société. » Revue Philosophique de Louvain, 79(41), 133-141.

Festa, D., « Les communs urbains. L'invention du commun », Tracés. Revue de Sciences humaines [En ligne], #16 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017. <http://journals.openedition.org/traces/6636>

Fiori, S. & Magnaghi, A. « Les territoires du commun. Entretien avec Alberto Magnaghi », Métropolitiques, 10 mai 2018. <http://www.metropolitiques.eu/Les-territoiresdu-commun.html>.

Galeotti, G. (2015) "Connecting Generations : Intergenerational learning for a more inclusive Europe", Edaforum. [https://www.academia.edu/35131130/Connecting\\_Generations\\_Intergenerational\\_learning\\_for\\_a\\_more\\_inclusive\\_Europe](https://www.academia.edu/35131130/Connecting_Generations_Intergenerational_learning_for_a_more_inclusive_Europe)

Girard-Chanudet, C. (2019). « Frédéric Lordon, Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent. Lectures. » <http://journals.openedition.org/lectures/39012>

Gourcy, C. D., & Rakoto-Raharimanana, H. (2008). « Coprésence et cohabiter : Entre transaction et accommodement. Le cas d'un habitat collectif dans le sud de la France. », Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie, 3, Article 3. <https://doi.org/10.4000/socio-logos.1913>

Iceri, V., & Lardon, S. (2018). L'organisation socio-spatiale, un commun pour le développement territorial. Le cas d'une communauté faxinal au Brésil. Espaces et sociétés, n° 175(4), 87-104. <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2018-4-page-87.htm>

Lamy, J. « Marie Cornu, Fabienne Orsi, Judith Rochfeld (dir.), Dictionnaire des biens communs », Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique (2019). <http://journals.openedition.org/chrhc/10255>

Lani-Bayle, M. (2006). « La transmission intergénérationnelle », pp194-198 <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01261289>

Lévy, J. « Liens faibles, choix forts : les urbains et l'urbanité », La Vie des idées, 29 mai 2013. <https://laviedesidees.fr/Liens-faibles-choix-forts-les.html>

Lordon, F. « Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent... », Paris, La Fabrique, 2019, 304 p., ISBN : 9782358721714.

Mannion, G. (2012). "Intergenerational Education : The Significance of Reciprocity and Place." Journal of Intergenerational Relationships, 10(4), 386-399. <https://doi.org/10.1080/15350770.2012.726601>

Mannion, Greg and Claire Adey (2011). "Place-Based Education Is an Intergenerational Practice." Children, Youth and Environments 21(1): 35-58. Retrieved [date] from <http://www.colorado.edu/journals/cye>.

Mannion, G., & Gilbert, J. (2014). "Place-responsive Intergenerational Education" (p. 228 241). Routledge. <http://dspace.stir.ac.uk/handle/1893/23948>

Mannion, G. (2015) "Towards Glocal Pedagogies: Some risks associated with education for global citizenship and how glocal pedagogies might avoid them", In John Friedman, V. Haverkate, B. Oomen, E. Park, M. Sklad (Eds) "Going Glocal in Higher Education: the theory, teaching and measurement of global citizenship", pp 19-34. Middleburg: University College Roosevelt. ISBN: 9789492170101.

McKenzie, Marcia (2008) « The places of pedagogy : or, what we can do with culture through intersubjective experiences », *Environmental Education Research*, 14:3, 361 – 373 [https://www.academia.edu/3760129/The\\_places\\_of\\_pedagogy\\_or\\_what\\_we\\_can\\_do\\_with\\_culture\\_through\\_intersubjective\\_experiences](https://www.academia.edu/3760129/The_places_of_pedagogy_or_what_we_can_do_with_culture_through_intersubjective_experiences)

Morin, C. et Perron, D. « Vieillesse : Sortir du grey bashing comme du grey washing. » (2020, avril 23). Fondation Jean-Jaurès. <https://jean-jaures.org/nos-productions/vieillesse-sortir-du-grey-bashing-comme-du-grey-washing>

Negri, A., Vercellone, C., & Dieuaide, P. (2012). « Le Commun, c'est un "faire ensemble". » *EcoRev'*, N° 39(1), 64-69.

Nicolas-Le-Strat, P. « "Travail d'institution" et capacitation du commun », 2015. <https://pnls.fr/travail-dinstitution-et-capacitation-du-commun/> (accessed 10.15.20).

Nicolas-Le-Strat, P. (2016, mars 14). « De la fabrication institutionnelle des impuissances-à-agir au développement d'un empowerment. » <https://pnls.fr/de-la-fabrication-institutionnelle-des-impuissances-a-agir-au-developpement-dun-empowerment/>

Nicolas-Le-Strat, P. (2015, août 5). « Arts de faire commun (construction d'un commun / constitution du commun). » <https://pnls.fr/arts-de-faire-commun-construction-dun-commun-constitution-du-commun/>

Nicolas-Le-Strat, P. (2015, août 25). « Un travail situé, un travail continué. » <https://pnls.fr/un-travail-situe-un-travail-continue/>

Nicolas-Le-Strat, P. (2014) « L'exigence de communs, la

passion du commun – lectures de Toni Negri et de Hardt & Negri. » <https://pnls.fr/lexigence-de-communs-la-passion-du-commun-lectures-de-toni-negri-et-de-hardt-negri/>

Nshirimana Léandre, « Vieillesse et culture. Du bon usage des personnes âgées », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2003/2 (no 31), p. 46-60. DOI : 10.3917/ctf.031.0046. <https://www.cairn-int.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2003-2-page-46.htm>

Rosa Emmanuelle, Tafani Éric, Michel Géraldine et al., « Rôle du processus de catégorisation dans le fonctionnement des représentations sociales : une application dans le champ du marketing », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2011/3 (Numéro 91), p. 253-281. DOI : 10.3917/cips.091.0253. <https://www.cairn-int.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2011-3-page-253.htm>

Ross, H., & Mannion, G. (2012). "Curriculum Making as the Enactment of Dwelling in Places." *Studies in Philosophy and Education*, 31(3), 303-313. <http://dx.doi.org/10.1007/s11217-012-9295-6>

Sacramento, P. (s. d.). "Towards a society for all ages." *Fundacionlacaixa.Com*. Consulté 26 février 2020, à l'adresse [https://www.academia.edu/3267958/Towards\\_a\\_society\\_for\\_all\\_ages](https://www.academia.edu/3267958/Towards_a_society_for_all_ages)

Sereni, P. (2014). Pierre Dardot et Christian Laval, « Commun. Essai sur la révolution au XXIe siècle. Lectures. » <http://journals.openedition.org/lectures/14410>

Sina, A. (1996). « L'urbanité virtuelle, l'être-au-monde au temps réel : entretien avec Paul Virilio. » *Inter*, (65), 48–51. <https://www.erudit.org/fr/revues/inter/1996-n65-inter1112074/46465ac/>

Sgard, A., Bonin, S., Davodeau, H., Dério, P., Paradis, S., & Toubanc, M. (2018). « Construire en commun par le paysage. Trois controverses paysagères relues à l'aune du bien commun. » *Espaces et sociétés*, n° 175(4), 105-122. <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2018-4-page-105.htm>

Thoenig, J. (2010). Politique publique. Dans : Laurie Boussaguet éd., Dictionnaire des politiques publiques: 3e édition actualisée et augmentée (pp. 420-427). Paris: Presses de Sciences Po. <https://www.cairn.info/dictionnaire-des-politiques-publiques--9782724611755-page-420.htm>

Vermeersch Stéphanie, « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? », *Espaces et sociétés*, 2006/3 (no 126), p. 53-68. DOI : 10.3917/esp.126.0053. <https://www.cairn-int.info/revue-espaces-et-societes-2006-3-page-53.htm>

Weber, B. « L'enfant : un impensé du travail de conception architecturale ?. La trajectoire réflexive de Louis Kahn », *Métropolitiques*, 15 avril 2015. URL : <https://www.metropolitiques.eu/L-enfant-un-impense-du-travail-de.html>

Young, Iris Marion, « Communication et altérité, au-delà de la démocratie délibérative », art. cité, p. 185 p. 311.

Synthèse de l'étude La solitude des jeunes, réalisée par le CREDOC pour la Fondation de France, 2017 [https://www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/solitude\\_jeunes\\_2017\\_synthese.pdf](https://www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/solitude_jeunes_2017_synthese.pdf)

« Schéma pour l'autonomie et la citoyenneté 2020-2024, pour les personnes âgées et les personnes en situation de handicap », Département de la Charente. Consulté 4 octobre 2020, à l'adresse <https://www.lacharente.fr/le-departement/les-actions-du-departement/solidarites/#c7819>

### *Mémoires, thèses :*

Zang, E. (2015). Challenging Age-segregated Spaces : Designing Schools to Foster Intergenerational Living. Consulté 26 février 2020, à l'adresse [https://www.academia.edu/15670294/Challenging\\_Age-segregated\\_Spaces\\_Designing\\_Schools\\_to\\_Foster\\_Intergenerational\\_Living](https://www.academia.edu/15670294/Challenging_Age-segregated_Spaces_Designing_Schools_to_Foster_Intergenerational_Living)

Voir les recherches de l'option de projet « Singularité des Territoires » 2020, notamment le mémoire de PFE sur les vides de Naples, par Manon Dubreuil et Kasra Alizadeh.

### *Conférences, vidéos :*

Conférence à l'Université de Nantes, Gilles Berrut « Vieillir normalement ? Une impossibilité ! » (2015, mars 30) <https://www.youtube.com/watch?v=K4T2liX7bBg>

Assemblée générale de RésO Villes, le 3 avril 2015, Saint-Herblain. Sylvain Delouvé, « Représentations sociales, préjugés, stéréotypes et discriminations » RésO Villes. (2015, mai 4). <https://www.youtube.com/watch?v=tNOVqusvFLo>

Charles Gardou, au colloque « L'illusion de la normalité », à Lugano (2016, octobre 7) <https://www.youtube.com/watch?v=Eas9dvawc7A>

D. Pouget, G. Grichois, L. Vaury et G. Engels, « La Marpa-école de Souvigny-de-Touraine : Un lieu intergénérationnel entre enfants et personnes âgées. » (2017, mars 29) <https://www.youtube.com/watch?v=vLugjkluN6Q>

« Changer de regard sur le vieillissement » Un monde en docs (2019, janvier 12) <https://www.youtube.com/watch?v=H1FhYmJKXGE>

### *Sites web :*

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales <https://www.cnrtl.fr/>

Dictionnaire Larousse : <https://www.larousse.fr/>

Le foyer de vie de la Gachère, Source : <https://annuaire.action-sociale.org/?p=foyer-de-vie---s-a-j-h--160005609&de tails=caracteristiques>

Hypergéométrie : <http://www.hypergeo.eu/> Pascal Clerc, « haut lieu », Bernard Elissalde, « Polycentrisme », (non daté).

« Les chiens visiteurs, Résidence médicalisée COS Les Fins Bois » (2019) <https://fondationcos.org/les-chiens-visiteurs>

La Croix-Rouge française inaugure « Le Village du Bois Bouchaud » à Nantes, un ensemble médico-social

intergénérationnel, 2017, Croix-Rouge française. <https://www.croix-rouge.fr/Espace-presse/Communiqués/La-Croix-Rouge-française-inaugure-Le-Village-du-Bois-Bouchaud-a-Nantes-un-ensemble-medico-social-intergenerationnel-modele-d-innovation-sociale>

« Histoire des cimetières, textes de lois, bagarres, salubrité. » (sans date, sans auteur). Consulté 14 novembre 2020, à l'adresse <http://villefagnan.wifeo.com/cimetieres-histoire.php>

## Table des illustrations

Les illustrations créditées de 2020 sont des productions personnelles.

**Fig. 1** Carte postale, vue de la place du lavoir

**Fig. 2** Le statut des personnes âgées est parfois assimilé aux situations de handicap. Nuage de mots généré sur <https://nuagedemots.co/> à partir du sommaire du *Schéma pour l'autonomie et la citoyenneté 2020-2024*, réalisé par le Département de la Charente, en 2019. © 2020

**Fig. 3** Vue aérienne de la face Sud d'Echallat, avec la route départementale Hiersac-Rouillac passant à l'arrière-plan. Non datée, probablement milieu du XX<sup>ème</sup> siècle. Auteur inconnu.

**Fig. 4 et Fig. 5** Le coeur du village transformé par le festival : deux pratiques « extrêmes » des espaces du centre-bourg. © J-P Bouron 2015

**Fig. 6** Place centrale de Mérignac et ancien cimetière © 2020

**Fig. 7** Plan de situation des villages étudiés. Part de la population ayant plus de 60 ans en 2017. Production personnelle à partir des données de l'INSEE : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4515565> © 2020

**Fig. 8** Plan du village de Mérignac. © 2020

**Fig. 9** Plan du village d'Echallat. © 2020

**Fig. 10** Vue de l'église et du prieuré d'Echallat, prise depuis le jardin de Didier. © Charles GUY 2016

**Fig. 11** Plan du bourg d'Echallat. © 2020

**Fig. 12** Stage dans la cour de Bernard. © Echall'Arts 2015

**Fig. 13** Exposition dans le jardin de Didier © Echall'Arts 2013

**Fig. 14** Exemple de panneau affiché lors de l'édition 2016 du festival © Echall'Arts 2016

**Fig. 15** Nouveaux usages pour le lavoir d'Echallat © Echall'Arts 2018

**Fig. 16** Les moyens de transport à Echall'Arts, un reflet du croisement générationnel © François Alemany 2018

**Fig. 17 et Fig. 18** La station de lavage de verres et couverts « Attention, ça mouille » © Echall'Arts 2016 & 2017

**Fig. 19** Le festival des saveurs © Echall'Arts 2018

**Fig. 20** Relation entre l'aidant et l'aidé et **Fig. 21** Ressenti de l'aidant. Source : « *Diagnostic territorial, recensement des initiatives locales.* » Conférence des financeurs de la prévention de la perte d'autonomie, © Conseil départemental de la Charente, 2017.

**Fig. 22** Se cacher pour prendre la liberté de faire bande à part © Echall'Arts 2014

**Fig. 23** La table de tri, animée par les bénévoles et résidents de la Gachère, devient un stand de sensibilisation sur le recyclage et le handicap. © Echall'Arts 2013

**Fig. 24** Performance réalisée en 2019 sur le temps du midi © Echall'Arts 2019

**Fig. 25 et Fig. 26** L'inauguration est toujours une surprise théâtrale (2010 et 2018) © Echall'Arts

**Fig. 27** L'oeuvre symbolique d'Echall'Arts 2016, réalisée par le graffeur Seron Monbaton © Echall'Arts 2016

**Fig. 28** L'oeuvre symbolique de 2019, réalisée en douelles de barriques, par le sculpteur Cédric Hennion © Echall'Arts 2019

**Fig. 29** Exposition de peinture chez Didier © Echall'Arts 2014

**Fig. 30** Exposition des oeuvres des stagiaires © Echall'Arts 2018

**Fig. 31** Schéma de mes principales relations de voisinage à Echallat

**Fig. 32** Le tabac d'un village qui devient un café, puis un bâtiment abandonné

**Fig. 33** Retrouvailles après le ramassage des patates © Echall'Arts 2016

**Fig. 34** Photo des bénévoles lors de la clôture d'Echall'Arts 2016 © J-P Bouron

**Fig. 35** L'échange intergénérationnel basé sur la gourmandise © Echall'Arts 2018

**Fig. 36** Servir ensemble renforce les liens © Echall'Arts 2014

**Fig. 37** Installation pour la soirée moules-frites © Echall'Arts 2014

**Fig. 38** A Echall'Arts, lorsque la pluie s'invite © Echall'Arts 2014

**Fig. 39** Nous sommes toujours prêts à la recevoir dans la bonne humeur ! © Echall'Arts 2015

**Fig. 40** L'accessibilité est un élément-clé du festival © Echall'Arts 2012

**Fig. 41** L'espace de la rue, lieu de rencontre intergénérationnel © Echall'Arts 2018

**Fig. 42** Les personnes âgées au centre, entourées par les « jeunes », plan schématique de la répartition spatiale des âges. © 2020

**Fig. 43** Vue depuis une entrée du bourg de Mérignac © 2020

**Fig. 44** Le pôle de santé de Mérignac. On aperçoit vaguement l'EHPAD COS Les Fins Bois, caché au fond, derrière la pharmacie (à droite) © 2020

**Fig. 45** Inscription en façade de l'école de Mérignac. De l'autre côté de la rue, on peut lire « ÉCOLE DES GARÇONS » © 2020

**Fig. 46** Plan des interactions entre l'EHPAD et l'école de Mérignac. © 2020

**Fig. 47** L'espace du 14 Juillet, avec l'école à gauche et l'EHPAD à droite. © 2020

**Fig. 48** Cour de l'école, vue depuis l'espace du 14 Juillet © 2020

**Fig. 49** L'EHPAD COS Les Fins Bois, vu depuis l'espace du 14 Juillet © 2020

**Fig. 50** L'école d'Echallat et la mairie à droite (carte postale non datée)

**Fig. 51** L'école d'Echallat aujourd'hui © François Alemany 2020

**Fig. 52** Les chambres de l'EHPAD. © Cécile Andrieux 2020

**Fig. 53** Le bâtiment neuf accueille notamment une boucherie et une pizzeria © 2020

**Fig. 54** Les principales politiques sociales liées à l'intergénération. Source : Sacramento, P. *Towards a society for all ages*, 2007. Fundacionlacaixa.Com.

**Fig. 55** L'imposant front bâti du « village du Bois Bouchaud » dans un quartier nantais © 2020

**Fig. 56** Le lavoir de Mérignac au début du XXème siècle, croquis personnels à partir de photos historiques, dans *Nos Ancêtres Mérignacais*, par D. Maudet Bouché (2014). © 2020

**Fig. 57** Le lavoir de Mérignac avec citerne surélevée, construite en 1933, croquis personnels à partir de photos historiques, dans *Nos Ancêtres Mérignacais*, par D. Maudet Bouché (2014). © 2020

**Fig. 58** Le lavoir aujourd'hui, après la démolition de la citerne et la rénovation du puits, croquis personnels à partir de photos historiques, dans *Nos Ancêtres Mérignacais*, par D. Maudet Bouché (2014). © 2020

**Fig. 59** L'allée de platanes longeant le ruisseau de la Guirlande, devant l'église de Mérignac. On aperçoit le puit du lavoir derrière l'alignement d'arbres. © 2020

**Fig. 60** Exposition de peinture dans l'entrée d'une propriété © Echall'Arts 2014

**Fig. 61** Ecriteau aperçu près du château : « La mendicité est interdite dans la commune » © 2020

**Fig. 62** Frairie d'Echallat, en 1977, derrière l'école et la mairie, à côté de la salle des fêtes. Auteur inconnu.

**Fig. 63** Le repas et la fête de fin du festival sur la place du village. © Echall'Arts 2007

**Fig. 64 et Fig. 65** Repas des bénévoles 2014 et 2018. © Echall'Arts

**Fig. 66** Les environs d'Echallat (cartes de Cassini et de l'Etat-Major, XVIII et XIXème siècles)

**Fig. 67** Installation sur l'ancien cimetière pour le spectacle du samedi soir. © Echall'Arts 2014

**Fig. 68** Spectacle lors d'Echall'Arts 2013, avec la façade de l'église pour fond de scène © Echall'Arts 2013

**Fig. 69** L'école d'Echallat, entre trois villages, se sépare du bourg ? © 2020

**Fig. 70** Des bénévoles d'ici et d'ailleurs. Schématisation de l'éloignement géographique. © 2020

**Fig. 71** Schéma conceptuel de la « verticalité dans l'immanence » © 2020

**Fig. 72** Le poids public d'Echallat, exceptionnellement ouvert pour le festival, un peu à l'écart de la place du lavoir © Echall'Arts 2014

**Fig. 73** Le poids public de Mérignac, vu depuis la place centrale © 2020

**Fig. 74** L'ambiance en cuisine © Echall'Arts 2013

**Fig. 75** L'école de Mérignac coupée entre deux genres et deux époques © 2020

**Fig. 76** Autrefois la rue n'était pas autant empruntée qu'aujourd'hui... © François Alemany 2020

**Fig. 77** La cour située à deux pas de l'école apparaît comme un lieu propice pour des apprentissages concrets © 2020

**Fig. 78** Les entrées sont servies ! © Echall'Arts 2018

**Fig. 79** Hommage à toutes ces personnes qui collaborent à ce festival par leurs mains, avec leur bouche et leur coeur : bénévoles, stagiaires, exposants, habitants, visiteurs. Photomontage à partir de photos prises par les bénévoles du festival. © 2020

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## **Annexes**

*Reportage photos*

*Entretiens*



# Echallat



591-2. - ECHALLAT (Ch) - Un coin du Bourg



102 ÉCHALLAT (Charente)  
Un Coin de la Place et le Lavoir

Photo: E. B. A. Gilbert, Angoulême









Mérignac











## Entretiens

### *Elisabeth Artaud, chargée de mission Formation et Action Territoriale au Gérontopôle des Pays de la Loire :*

Entretien exploratoire réalisé en visioconférence, le 20 mai 2020

V.A : « Quand on parle d'intergénérationnel à l'école d'architecture, c'est plutôt dans l'habitat, et donc je me demandais si ces questions d'éducation intergénérationnelle étaient aussi abordées dans le Gérontopôle. »

E. A : « Alors, pas par le biais d'études, ça c'est sûr. Il y a plusieurs choses : d'une part, sur le site, vous trouverez aussi une autre étude sur le lien social et la citoyenneté. C'est l'étude la plus récente qu'on ait sortie sur le sujet. L'autre élément, c'est que, effectivement, les relations intergénérationnelles, c'est pas seulement faire vivre dans un même collectif des vieux et des jeunes ou construire un EHPAD avec une crèche à côté. Ça c'est déjà un très bel outil, parce que les enfants, surtout sur les générations actuelles, vu l'évolution de la société, les divorces plus importants, les recompositions familiales, l'éloignement géographique surtout, le fait qu'on aille chacun chercher du travail à droite à gauche, fait que le fait de fréquenter ses grands-parents est de moins en moins courant, et donc ces rapprochements maternelle-EHPAD recréent un lien entre les plus anciens et les plus jeunes. Ce qui me semble aussi très intéressant dans le lien intergénérationnel et notamment au travers de l'éducation, c'est le fait que les jeunes de votre âge, donc les étudiants, soient en capacité de faire monter en compétence les aînés sur le numérique. Aujourd'hui, il y a pas mal d'écoles d'informatique qui viennent au club régional des usagers, qui ne sont que des personnes âgées, pour que les aînés testent de nouveaux logiciels avec les étudiants. Et ça, contrairement à ce qu'on

peut penser, c'est formateur pour les aînés, mais c'est surtout formateur pour vous, parce qu'en fait ça développe des compétences de pédagogie. Vous êtes obligé de changer de vocabulaire pour transmettre, et en plus vous êtes obligé de revoir vos circuits de réflexion : ce qui vous semble évident, parce que c'est intuitif et complètement intégré, vous êtes obligé de le déconstruire pour comprendre votre cheminement, pour être en capacité de l'expliquer. Parfois, en faisant cette déconstruction, vous vous apercevez qu'il vous manque des notions, et que pour être en capacité de transmettre, vous devez aller chercher d'autres éléments. Autre élément, l'association « L'outil en main » qui est composée d'artisans retraités, propose à des jeunes entre 8 et 14, de passer par des ateliers manuels, pour leur apprendre leur ancien métier. Les anciens professionnels transmettent l'amour de leur métier, éveillent des enfants à des choses qu'ils n'ont pas forcément dans leur milieu familial. Et surtout, ils leur apprennent à réaliser des gestes précis, leur savoir-faire. Je ne sais pas ce que vous entendez par « éducation », mais en tout cas, cette association est vraiment fondée sur la transmission, sur l'apprentissage partagé entre les générations. »

V. A : « Oui, c'est ça, dans mon sujet, j'aimerais bien voir comment se font les transmissions des savoirs, des connaissances, des savoir-faire et des savoir-être aussi, puisqu'il y a un impact sur la façon de vivre en société. »

E. A : « Oui, donc eux ils sont vraiment là-dedans. Oui, il y a forcément aussi du savoir-être, parce que quand il y a les jeunes en atelier avec eux, il y a aussi les manières de s'exprimer avec les adultes – qui ne sont pas des adultes connus, et donc il y a forcément des précautions de politesse. »

[Elisabeth me donne plusieurs pistes à explorer : des associations potentiellement intéressantes sur la question de l'éducation intergénérationnelle et deux auteurs qui ont étudié le sujet de l'intergénérationnel.]

E. A : « Pour en revenir à la question du début : est-ce que les relations intergénérationnelles, on peut les voir que dans l'habitat ? L'habitat, c'est une boîte, ce n'est qu'un contenant. Après, c'est : qu'est-ce qu'on y fait ensemble ? Vous pourriez regarder aussi les habitats intermédiaires et ce qu'il se passe

dans les espaces communs. »

V. A : « J'avais aussi une question... Est-ce qu'il y a vraiment une politique globale intergénérationnelle par rapport à l'éducation dans le Gérotopôle ? »

E. A : « Euh... Pff... Avec les enfants, non. Nous, ce qu'on fait c'est plutôt avec les étudiants et les personnes âgées. [...] J'insiste sur le fait que la transmission, elle est dans les deux sens. Elle est toujours dans les deux sens. Souvent, on pense « les anciens vont transmettre aux plus jeunes ». Oui. Oui, mais c'est aussi les plus jeunes qui transmettent aux anciens, qui ne transmettent pas leur histoire, mais qui transmettent leur culture, leur différence, leurs intérêts. Et ça, c'est aussi important que ce que les anciens ont à transmettre aux plus jeunes, parce que ce qu'il faut comprendre, c'est que dans les piliers du Bien-vieillir, il y a la sécurité. La sécurité bien-sûr, économique, qu'on se construit tout au long de sa vie et qui fait qu'on arrive en post-activité avec de quoi vivre et ne pas être inquiet pour le lendemain. Ça c'est un point fondamental, et puis il y a la santé bien-sûr. Est-ce qu'on est dans un environnement qui favorise cette santé ? On n'est pas tous égaux sur ce point-là... Quand on vit dans une ville très très polluée ou dans une campagne très bien aérée, on n'a pas les mêmes chances. Donc il y a la question environnementale qui a une forte influence, et il y a aussi des questions intrinsèques et les questions comportementales, qui font qu'on prend plus ou moins de risques. Le dernier point, mais qui est tout aussi important que les deux premiers, la sécurité et la santé, c'est la participation. Le lien social, c'est comme si vous aviez un tabouret à trois pieds : s'il manque un des pieds, vous vous écroulez. Et c'est d'ailleurs ce qui est le plus inquiétant dans ce qu'on vient de vivre, c'est que ce lien social a été très très endommagé. Alors déjà, pour des gens plutôt en bonne santé et une sécurité économique, c'est difficile à vivre, mais pour des gens, qui même s'ils avaient déjà réduit leur cercle de connaissances avant la crise, ça peut être vraiment dramatique. Et donc ce lien social, pourquoi il est important ? Il est fondamental parce qu'il donne envie de vivre. On est fondamentalement des êtres de liaison, de lien, et donc si on n'a plus cette envie de vivre, on peut être en très bonne santé mais on va se laisser mourir. »

V. A : « Oui, c'est ça, les enfants ont leur joie de vivre à apporter aussi. »

E. A : « Oui. Et puis l'autre point, c'est que ce qui nous motive à vivre, c'est qu'on ait l'impression d'être utile. Quel que soit l'âge. C'est-à-dire que cette capacité qu'on a à donner, pas seulement recevoir, ou en tout cas avoir l'impression de donner... Ce sentiment d'avoir l'impression de donner, d'être utile, est aussi fondamental. Donc, le fait d'être en position de recevoir mais aussi en capacité de donner, c'est aussi une raison de vivre. »

V. A : « Oui, et puis le fait d'avoir un nouveau contact avec une autre personne, ça crée une histoire à se raconter, et ça augmente toutes les relations. »

E. A : « Oui, alors ça tombe très bien que vous fassiez cette remarque... Dans les fonctions qui se détériorent au fil de l'âge, il y a les fonctions physiques mais il y a un point qui est très peu visible, ce sont les pertes cognitives, au niveau du cerveau. Alors elles sont très visibles lorsqu'il y a une maladie qui se déclare, mais sans parler de maladie, on perd aussi des neurones régulièrement. Il faut que notre cerveau soit le plus possible stimulé. Alors bien-sûr, continuer à lire, à s'intéresser à l'actualité, c'est super important. D'ailleurs, les gens qui ont acquis un capital en faisant travailler leur cerveau ont plus de chance de mieux vieillir. Mais ce qui stimule le mieux le cerveau, c'est l'interaction, c'est ce qu'on est en train de faire. Parce que ça demande des capacités d'adaptation en temps réel, qui obligent le cerveau à faire marcher ses circuits. Alors au-delà du fait d'avoir des liens pour avoir envie de vivre, de maintenir des relations pour se sentir utile et avoir l'impression de donner, le dialogue est le meilleur outil d'entretien des fonctions cognitives, et ce quel que soit le dialogue. Le seul fait d'entrer en interaction est stimulant pour le cerveau. Quel que soit le contenu qui est transmis, ce n'est pas tant le contenu qui importe, que la création de la relation. »

V. A : « Tout à l'heure, vous avez évoqué les personnes qui vivent en milieu urbain et celles qui vivent à la campagne... Est-ce que vous voyez des différences d'action en centre-ville et à la campagne ? »

E. A : « Bah oui, parce que, on va dire que sur les territoires ruraux isolés il y a beaucoup moins d'offre ; beaucoup moins d'offre déjà pour les personnes, on va dire, actives, pour les enfants et pour les jeunes, et donc c'est des espaces où il y a très peu d'offre pour les personnes âgées aussi. Ce sont des territoires qui sont généralement... Enfin, pas généralement, mais... [Elle se reprend] Ces territoires ruraux isolés en difficulté sur la région des Pays de la Loire, ils sont aussi en difficulté d'un point de vue économique. Et du coup, il y a une concentration de personnes âgées et il y a beaucoup moins de jeunes. Forcément, les probabilités qu'ils se rencontrent sont beaucoup moins importantes. »

V. A : « J'ai fait une cartographie des EHPAD et des écoles, et je me demandais s'il y avait un moyen, par cette cartographie, de repérer les lieux potentiels pour développer des activités intergénérationnelles, en fonction de l'éloignement des différents établissements. Parce qu'à la campagne, il y a souvent des écoles de village, et s'il y a plusieurs personnes âgées dans le village, pas forcément dans un établissement spécialisé, c'est un espace potentiel de développement d'activités. »

E. A : « Alors ce qui peut se faire, c'est des communes... Des communes un peu plus isolées où, ils ont expérimenté, plutôt que d'avoir un foyer-logement et une cantine séparée, ils ont proposé à des gens de l'établissement, ou même qui vivent dans la commune, de venir manger avec les enfants dans la cantine de l'école. Parce que voilà, là aussi ça crée un lien social... Et puis aussi, généralement ça permet de diminuer le volume sonore de la cantine, et puis on est vraiment dans du savoir-être et de l'éducation parce qu'on partage ; c'est une manière de manger... Alors après, les liens établissement-école, je ne saurais pas vous dire... »

L'entretien s'achève après trente minutes pendant lesquelles Elisabeth Artaud n'a cessé de me renvoyer à des associations : « L'outil en main », « ECTI », « Réciprocité », « Les amis d'Hubert », « Villes amies des aînés », « Bénévoltes », ou encore une mission de service civique, « Uni-cité ».

*Laëtitia Fumoleau-Moreau, Directrice de l'école primaire de Mérignac :*

Entretien réalisé par téléphone, le 28 septembre 2020 et n'a pas pu être enregistré à cause d'un problème matériel

Dans un premier temps, nous avons échangé à propos des activités rassemblant les élèves de l'école et les résidents de l'EHPAD. Elle me précise que Cécile, l'animatrice de l'EHPAD, cible les résidents les plus disposés à partager un moment avec les enfants, et ceux qui peuvent se déplacer à l'école. En effet, les activités de jeux de société, de récits d'histoires et de poésies se déroulent à l'école, alors que les activités de cuisine se passent dans les locaux de l'EHPAD.

Chaque classe fait trois ateliers par an, en petits groupes de cinq (deux enfants avec trois résidents). Il y a aussi des spectacles qui rassemblent petits et grands, tout comme le marché de Noël.

Ces échanges intergénérationnels ne datent pas d'hier, puisque des petits projets ont lieu depuis dix ans... La nouvelle directrice est en poste depuis cinq ans seulement. A son arrivée, les relations entre les deux établissements « étaient en stand by », jusqu'à il y a deux ans.

[Cela s'explique en partie par les importants changements structurels : le changement de direction à l'école et un déménagement de l'EHPAD il y a quatre ans]

« C'est un projet d'école : tout le monde est impliqué. » D'ailleurs, l'échange entre petits et grands est un principe qui s'applique également au cœur de l'école, sous la forme de tutorat et de projets où les niveaux sont mélangés.

« Apparemment, il y a un très bon retour de la part des résidents, et les enfants sont vraiment ravis. » Les enfants ne savaient pas à quoi s'attendre, mais ils n'ont pas l'air d'avoir été déçus car « on sent un dynamisme des enfants quand ils en parlent ».

En creusant un peu du côté des rapports spatiaux et visuels

entre l'école et l'EHPAD – qui sont vraiment tout proches l'un de l'autre – Laëtitia me dit que les enfants ne voient pas les résidents qui se trouvent dans « un renforcement à côté de la pharmacie ». Cependant, c'est l'espace public, annexe à la maternelle qui vient servir d'interface entre les deux établissements.

« Il y a une rencontre possible l'été, c'est arrivé qu'ils [les résidents] viennent à l'heure de la récré. »

Par rapport à l'implication de la mairie dans ces échanges, la directrice m'annonce que les rencontres sont organisées sur le temps scolaire, pour éviter l'intervention de la mairie. Cette dernière est chargée des temps périscolaires, mais la pédagogie n'est pas de son ressort.

Pour l'instant, après une année de relance des interactions et une année particulière avec le Covid-19, il est « difficile d'évaluer l'évolution » et l'impact des relations sur le fonctionnement de l'EHPAD et de l'école. « Les relations prennent du temps à se mettre en place de manière pérenne. »

Aussi, le fait d'être dans une petite école de campagne facilite ce genre d'expérimentation, car « les enfants sont faciles, il n'y a pas besoin de trop travailler sur le respect d'autrui. »

## ***Cécile Andrieux, Animatrice de l'EHPAD de Mérignac :***

Entretien réalisé en visioconférence, le 2 octobre 2020

Il y a 80 résidents à l'EHPAD, la moyenne d'âge se situe entre 80 et 85 ans, mais pour ceux qui sont dans l'unité UPHV (handicap mental) c'est plutôt 55 à 60 ans. 55 personnes travaillent à l'EHPAD, et des personnes en service civique sont aussi présentes durant huit mois, pour passer du temps avec les résidents, faire des activités...

Le rôle de l'animatrice, c'est de « proposer des activités qui

puissent réunir les différents publics », que ce soient les résidents âgés, ceux qui ont la maladie d'Alzheimer ou de jeunes retraités en situation de handicap.

« Je n'insiste jamais auprès des résidents, parce que c'est leur vie et qu'ils décident s'ils veulent rester dans leur chambre ou non. »

Il y a des activités variées pour rassembler les résidents volontaires, qui peuvent être régulières, comme les pâtisseries, ou la messe une fois par mois. Les groupes vont de 4 à 20 personnes selon le type d'activité.

En plus de l'école de Mérignac, l'EHPAD est en relation avec les Maisons Familiales et Rurales (MFR) d'un village proche et de la petite ville la plus proche (respectivement Triac-Lautrait et Jarnac). Ces liens permettent aux résidents de sortir de l'établissement, et aux jeunes de venir à l'EHPAD pour les rencontrer.

En termes de sorties, quelquefois ils vont à la mer ou dans un centre équestre.

Dans l'établissement, il y a une grande salle commune, et des espaces plus petits, qui permettent de faire des activités de groupe ou de trouver un espace intime sans se cantonner à sa chambre.

« La première fois, c'était plus facile pour les enfants en étant eux, chez eux, et c'est pour ça qu'on a préféré se déplacer avec quelques résidents de l'EHPAD. [...] Le but était de rencontrer les enfants et de faire des jeux de société et de discuter.»

« On est allés tout un après-midi dans une classe, et comme il y avait plus d'élèves que de résidentes, ils ont fait des petits groupes, et il y avait une résidente entourée de cinq-six enfants. C'était sympa ! Et en plus, les résidents, c'étaient des jeux qu'ils ne connaissaient pas du tout, et donc il y avait beaucoup d'entraide ! »

« C'étaient plutôt des résidentes qui allaient à l'école, parce qu'elles sont assez attachées aux enfants. Surtout, il y a une résidente qui est une ancienne nounou, et ça lui a rappelé

son ancien métier... »

« Lorsque les enfants sont venus pour un atelier cuisine, ils avaient été prévenus à l'avance qu'il allait y avoir des personnes en situation de handicap mental... ça s'est très très bien passé aussi. C'était vraiment eux qui faisaient, et nous, avec les enseignants, on était juste là pour surveiller que tout se passe bien. »

« Les enfants ont chanté des chansons que tout le monde connaît, et certains résidents se sont mis à chanter aussi. Ensuite, il y a eu le marché de Noël de l'école, et les enfants ont été parler aux résidents, qui se sont retrouvés au milieu de tous les parents aussi... » => il y a eu de réelles interactions sociales, avec une reconnaissance.

Pendant le confinement, les élèves ont envoyé des photos d'eux, et l'école les a transmises à Cécile pour donner des nouvelles aux résidents.

« Avec les élèves de la MFR, ils ont fait des quizz sur le patois charentais, ils ont raconté des histoires, et il y a vraiment eu un bel échange... intergénérationnel. Aussi, avec eux, on a fait pas mal de jeux de société, vraiment. Ça permet une première approche, c'est plus facile pour se rencontrer. »

« Les résidents, il y en a qui sont vraiment demandeurs de sorties, ça les change de l'EHPAD, et il y en a plein qui ne connaissent pas ce qu'est une MFR... Il y en a plein qui leur ont posé des questions : « qu'est-ce que vous avez comme matières... ? » Et du coup ça intéresse aussi beaucoup les jeunes : « qu'est-ce qu'ils font... ? » Et parfois les personnes âgées se disent « Mais aujourd'hui ils n'apprennent plus rien les jeunes... » et du coup, le fait de visiter une école leur fait prendre conscience que si : ils apprennent des choses différentes. Il y a aussi des jeunes qui se disent que les résidents en EHPAD ne font plus rien... En fait, ça a rassuré des deux côtés. »

« Parmi les jeunes de la MFR, il y en a pour qui c'était difficile d'entrer à l'EHPAD. Il y en a certains qui pleuraient parce que ça leur rappelait leur grand-père ou leur grand-mère, et petit à petit, ça leur changeait leur vision des séniors qui sont en-

core capables de faire plein de choses. C'était assez chouette de voir que ça changeait les visions et les mentalités. C'est vrai que c'est chouette. »

« Avec les tout petits, on se voyait une fois par mois, et psychologiquement, pour les résidentes, ça faisait du bien au moral. L'intergénérationnel était vraiment moteur. »

« Pour aller à l'école, c'étaient vraiment presque que des femmes qui étaient motivées, mais par contre pour aller à la MFR il y avait deux tiers d'hommes. C'est peut-être plus facile pour la communication ? C'est peut-être encore ancré dans les traditions, où les femmes s'occupaient des petits et les hommes étaient aux champs, donc les hommes n'étaient pas forcément à l'aise avec les tout petits. »

« On fait aussi de l'équithérapie dans un centre équestre. Les résidents vont dans le centre équestre, vont brosser des poneys et vont s'occuper d'eux, et en prenant soin des poneys, ça leur fait du bien... ça leur évite de penser à leurs angoisses, et ça les apaise vraiment beaucoup. C'est rigolo... Enfin, c'est rigolo, non. Il y a une dame qui respire très très fort quand elle est angoissée, et durant le trajet pour aller au centre équestre elle respirait très très fort, et après une heure à brosser le poney et à prendre soin de lui, elle respirait normalement. »

« J'ai essayé de faire un partenariat avec le club du 3e âge, qui se réunissait un jour dans la semaine pour jouer. Et donc avec tout un groupe qui adore jouer au scrabble et à la belote, on y est allé. Et quinze jours après, on a voulu y retourner, et en fait ils nous ont dit « non, ça ne va pas être possible... ». En fait, ça a été difficile pour eux... A faire une activité avec les résidents, en fait ils se sont vus vieillir. Ils se sont vus dans les résidents, et ils se sont vus dans quelques années, et ça ne leur a pas plu. Cette projection... ça se comprend, c'est sûr... »

« On a aussi essayé d'organiser un marché de Noël, mais malgré nos efforts de communication, personne n'est venu... C'est difficile de faire venir des gens à l'EHPAD. Il y a quand même quelques personnes qui viennent pour la messe, mais peu. Par contre, il y a un collègue qui a mis en place des activités, une pratique sportive adaptée au sein de l'EHPAD. Le

but, c'était d'ouvrir les séances aux personnes extérieures, et il y a eu des gens qui venaient dans un rayon de 20km. Au final c'est pas terrible, entre les capacités des personnes extérieures et les résidents qui étaient en difficulté... Le problème, avec le confinement, c'est qu'ils vont dans la salle des fêtes, et l'effet de faire venir des gens à l'EHPAD de fonctionne plus... Ce que disait mon collègue, c'est que ça a permis de changer les mentalités, parce que du coup les gens rentrent dans l'établissement, ils voient les locaux et les résidents, et ils se rendent compte qu'au final bah c'est pas si mal... C'était le but de ce projet-là. »

« Ce qui est bien aussi, c'est qu'à force, ils sont repérés par les habitants de Mérignac, et au moins les gens se reconnaissent, ils peuvent se dire bonjour, alors que dans une grande ville ils seraient noyés dans la masse. Le fait d'être dans un petit village, il y a quand même de l'échange qui se crée, ils sont plus « visibles ». Les gens de la Coop, ils connaissent leurs habitudes, et donc il y a quand même un lien social. En ville, il y aurait plus de choses, de magasins, mais moins de liens... »

« Mon objectif c'est d'ouvrir l'EHPAD à l'extérieur. Donc tous nos projets, avec mon collègue aussi, c'est de créer des liens à l'extérieur de l'établissement. »

En parlant du déménagement d'il y a 4 ans : « Là-bas c'était ambiance cocooning, c'était beaucoup plus convivial, et là ici, on est passés à un bâtiment beaucoup plus moderne. »

« Il y a un petit jardin potager, où on récupère les œufs des poules, pour les gâteaux ou pour faire des œufs au plat. On plante des tomates, des herbes aromatiques... On a des bacs surélevés pour que les résidents puissent jardiner sans problèmes. On a un petit chat aussi ! Ce sont les résidents avec un handicap qui s'en occupent, qui lui donnent à manger... ça leur donne un rôle, une responsabilité aussi. »

## **Marie-Louise Guérin, une voisine d'Echallat, également bénévole durant le festival :**

Entretien réalisé dans sa cuisine l'après-midi du 28 octobre 2020, juste avant l'annonce du deuxième confinement

« C'était l'école pour les petits, parce qu'il n'y avait pas de maternelle, tu rentrais à l'école à 4 ans... Moi je crois que je suis rentrée à 4 ans.

V : En fait, si tu traversais la rue ce n'était pas bon signe ?

M-L : Voilà, c'est ce que je voulais te dire ! (rires) Là, c'étaient deux femmes qui faisaient l'école des filles. Il y avait l'école des filles et l'école des garçons, mais maintenant je ne sais pas si c'est toujours écrit.

V : Il y a toujours écrit « école des garçons à droite ». En fait, je pense que c'était gravé dans la pierre, alors c'est toujours lisible. Justement, j'avais vu ça en passant en voiture, mais je n'avais jamais regardé de l'autre côté.

M-L : Les enfants vont à l'école à gauche. Alors moi, dans ma jeunesse, en bas c'étaient les petits, et alors quand tu arrivais au cours moyen... Ah bah oui, mais moi je fais partie de la génération où il y avait le certificat d'études ! Alors je pense que c'était au cours moyen que tu te divisais : les garçons allaient chez le père Gailledreau et nous les filles on montait au premier. Après, ils ont acheté un bout de jardin et ils ont fait un bâtiment où il y avait une classe. Aujourd'hui je ne sais pas s'il y a encore une classe, mais le bâtiment existe encore, parce qu'il donne sur la maison où je suis née. Moi je suis née dans ce quartier-là. De mon jardin, il y avait le mur qui était abimé, et il y avait des fois que je passais par la brèche du mur pour rentrer à l'école. (rires) Je n'étais pas trop en retard, mais ça me faisais un raccourci. Et je passais souvent par-là, parce que quand la maîtresse allait en vacances, il y avait un jardin et je passais par ce jardin pour aller arroser ses fleurs. Alors tu vois, c'est tout mon quartier, ça ! La route de la Lichère... C'est y la grande route ? C'est y route de l'Angoumois... Le nom de la rue change à la Guirlande. Ah ! Méri-

gnac, c'est là où je suis née.

V : Et donc les écoles étaient face à face ? Et il y avait des relations entre les écoles ?

M-L : Oui. Ah oui, oui.

V : Du coup, vous étiez obligées de traverser la rue pour aller manger ?

M-L : ...

V : Ah bah non, il n'y avait pas de cantine !

M-L : Tu te rends compte ?! (rires) C'était à la maison ou alors t'avais ta musette ! C'est que Valentin, ça n'existait pas ça ! Et ceux qui étaient du loin... Encore que ça n'existait pas... (elle doute) Ecoute, dans les dernières années, il y avait la cantinière qui faisait à manger... Ah si, si... Au coin de la rue de la Lichère, là, il y avait une femme, c'était Victorine... Ah ! Tu vois, je vais te sortir des choses de Mérygnac, là ! Il y avait Victorine, elle faisait la cantine là, mais ils n'étaient pas beaucoup. C'était juste pour ceux qui étaient trop loin. Et après, la cantine c'était la mère... qui faisait la cantine à côté de la salle des fêtes. Et là, pendant un temps, on a eu le droit au chocolat au lait. Je crois que c'était Mendes France, on a eu le droit au quatre heures. C'était tout prêt dans des bidons que la cantinière mettait à réchauffer, et on allait les chercher, nous, les grandes. Non, non, quand j'allais à l'école il y avait bien la cantine... (sur un plan) Ah ! Rue de la saintonge ! Là, c'est là où j'habite ! Oui, c'est par là que j'étais... Et après, il y a un terrain qui est à nous... Enfin, c'est ma nièce qui l'a. Il y a un terrain, là où il y a des chèvres, des poules, enfin des animaux.

V : C'est ce qu'il y avait quand tu étais à l'école ?

M-L : Oui. Et qui y sont encore ! C'est ma nièce qui... C'est ma sœur qui l'a eu, et c'est ma nièce qui l'a maintenant, et ils ont toujours gardé... Et alors, on entoure l'école presque sur trois côtés ! Alors tu vois... Il y a un bâtiment qu'ils ont refait, il y avait un jardin que la commune a acheté en partie, pour faire une classe, parce qu'à un moment donné il y avait beaucoup d'enfants alors ils ont été obligés d'agrandir. Et après la classe

c'était à ma mère, et avec ma mère, on avait un grand terrain comme ça.

V : Ah oui, donc t'as toujours été très en contact avec l'école...

M-L : Voilà ! J'étais très en contact, et après, chez nous il n'y avait que des filles, alors on n'est pas allées du côté de chez Gaillèdeau. Mais moi, étant petite fille, il avait des nièces de la région parisienne qui venaient et j'allais m'amuser avec elles. Il était sec, mais enfin il était très gentil, et sa femme était couturière, et elle formait des filles. Ils n'ont jamais acheté de maison, ils avaient un logement de fonction, et après ils étaient locataires chez ma mère, route de Foussignac. M'sieur Gaillèdeau est mort, enfin il était en retraite, mais enfin il est mort avant que je sois mariée. Elle est restée toute seule dans la maison de ma mère. Il était très sec, mais il était très gentil. Tu vois, ce n'étaient pas les mêmes instituteurs que maintenant ! Aujourd'hui c'est un peu trop cool. Enfin, c'est comme ça.

V : Et donc après t'être mariée, t'es venue habiter dans le village (à Echallat) ?

M-L : Oui, et la maison, c'est là où Claude (son mari) était né. Il est né là, donc moi je suis venue là... Pour le moment en tout cas ! Quand j'aurai perdu la tête, si je casse ma pipe, enfin voilà...

V : Et tes enfants ont été à l'école d'Echallat du coup ?

M-L : Oui... Non. Didier a fait toute sa scolarité à Echallat, mais Fabrice a été au regroupement, lui.

V : Ah oui, Echallat, Douzat...

M-L : Non... Vaux. Il n'y avait que Vaux, et je crois que ça a été la première année du regroupement quand il y a été. Après, le collège, et ils ont été à Guez (au lycée Guez de Balzac, à Angoulême), et après à Saintes, à l'école militaire.

V : Et comment ça se passait quand il était à Vaux ? Il fallait l'emmener ?

M-L : Non, mais déjà il y avait un ramassage scolaire. Les premières fois qu'il y a eu un ramassage scolaire, je crois que

c'était Rémi Sauton. Et après, il y a eu une deux-chevaux.

V : Une deux-chevaux qui faisait des allers retours ?

M-L : Une deux-chevaux camionnette ! T'as pas connu ? C'était une deux-chevaux camionnette qui les ramassait. C'était « P'tit pomme » qui les amenait, et après ils ont acheté un fourgon. Était-y acheté pour le regroupement... ça je ne peux pas te le dire... Et le fourgon, quand ils l'ont acheté, ils ont demandé pour qu'on coupe la palisse. Tu sais où est notre vigne ?

V : Oui.

M-L : Et bien c'est pour ça que l'entrée est grande : ils reculaient dans notre parcelle de vigne, parce qu'ils ne pouvaient pas manœuvrer. C'était un peu compliqué ! Ils avaient dit « on t'entretiendra la palisse si tu nous donnes l'autorisation de reculer dans ton champ ». Avant la vigne, c'était un champ... Et alors ils entretenaient la palisse, ça a toujours resté comme ça. Alors Hélène (la secrétaire de mairie) me dit « vous avez un papier ? » Tu penses que, à ce moment-là... Tu sais, il y a 42 ans... (rires)

V : Et la mairie était déjà ici ?

M-L : Elle a toujours été là, mais pas comme elle est !

V : Elle n'était pas dans ce bâtiment ?

M-L : Si, elle a toujours été là, mais pas comme elle est. Il y a eu des changements ! Enfin moi, je l'ai toujours connue là. La route, aussi, il y avait des arbres de chaque côté ! C'étaient des gros arbres, la route était plus étroite.

V : Ah oui, mais elle devait être toute petite !

M-L : Ah oui, oui.

V : C'était presque un chemin en fait ?

M-L : Ah non ! Non. Enfin, elle revient comme elle est plus haut, après le terrain de foot, tu vois...

V : Ah oui... (après un moment de silence) J'ai vu aussi une photo de la place de l'église : il y avait de l'herbe...

M-L : C'était l'ancien cimetière ! Tu ne le savais pas ?

V : Non ! Et donc il n'y avait pas les marronniers non plus ?

M-L : Pas tous, il y avait les gros, vers chez Madeleine. Après, ça faisait un talus...

V : Et il n'y avait pas le monument aux morts non plus ?

M-L : Non, il était au cimetière (le cimetière plus récent, à l'extérieur du bourg)... Il était dans le cimetière. Ça c'est plus récent. Nous on n'était pas à l'inauguration, il y avait un défilé et on était partis... Pour les dates, je ne sais plus. C'est sur le livre d'Echallat. Vous l'avez le livre d'Echallat ?

V : Euh... Non, je ne crois pas...

M-L : Je te le prêterai si tu veux. (Elle va le chercher) Tiens, vous l'avez ?

V : Non, ça ne me dit rien !

M-L : Je veux bien te le prêter, mais tu me le rendras, parce que je veux pouvoir le montrer aux enfants ! Et j'en ai même un sur Mérignac, parce que tu sais je suis quand même restée longtemps à Mérignac ! Mes racines sont là-bas. Je ne peux plus aller dans la maison où je suis née (souponne) mais enfin c'est comme ça.

V : Ah, ça m'intéresse aussi !

(On va chercher les livres et les photos, et on parle un long moment.)

M-L : A Mérignac il y avait un lavoir. Il était joli comme tout ! Mais ils l'ont cassé.

V : Mais il y a toujours une sorte de bac, non ?

M-L : Ah mais à Mérignac, quand tu descendais les marches à gauche, il y avait trois ou quatre bacs d'affilée ! Il y avait plusieurs hauteurs, et je ne sais pas pourquoi ils en ont cassé... C'était pratique.

V : Du coup, le lavoir de Mérignac était beaucoup plus grand que celui d'Echallat ?



M-L : Ah, c'était pas du tout pareil ! A Mérignac tu allais laver dans les bacs, il y en avait deux grands et quatre petits ! On se retrouvait à laver à plusieurs femmes, et ça c'était l'eau de la Guirlande qui arrivait, et du puits.

V : Le puits, c'est celui qui reste, comme un petit bâtiment ?

M-L : Oui. A Echallat, c'était qu'un bac avec l'eau du puits. J'y suis allée quelques fois, mais... Je n'ai pas beaucoup lavé à la main. Enfin si, mais après j'ai vite eu une machine à laver. C'était moderne ! Mais par contre, ce que j'allais laver, c'était de la laine de mouton. J'achetais de la laine chez Ligoneau, parce que je voulais faire des couvre-pieds... Mais tu ne sais pas ce que c'est...

V : Non. (rires)

M-L : C'était une couette d'autrefois... On lavait la laine, et après avec Madeleine on le faisait. Elle avait un métier, et elle mettait son tissu, elle mettait de la laine et elle remettait son tissu. Après, avec une corde, elle faisait des dessins et on cousait ça. Alors, j'achetais de la laine, j'allais chez Ligoneau pour faire des matelas. (je suis surpris) Oui ! Les garçons, leur matelas c'est avec de la laine de chez Ligoneau. Alors il nous vendait la laine brute, et tu la lavais, mais je faisais faire mes matelas. J'amenais les matériaux et ils te le faisaient.

V : Ah oui... Aujourd'hui ça a tellement changé... Avant il y avait plus de liens avec les gens du village ?

M-L : C'était pas du tout pareil... Nous on a quand même été toujours à l'écart. On est plus à l'écart ici qu'en bas. Je suis convaincue qu'ils se fréquentent beaucoup plus en bas. Nous on est vraiment isolés, mais enfin, quand Claude allait à la laiterie... Tu sais qu'il y a eu une laiterie ?

V : Non ? (rires)

M-L : (En frappant sur la table) C'est dommage que t'étais pas avec moi ! Tu en parleras à Laëtitia (la voisine d'en face de chez moi)... Une journée, en parlant, je lui ai dit qu'il y avait une laiterie à Echallat et elle n'en revenait pas.

V : Moi ça ne m'étonne pas tant que ça... (Après avoir pris

conscience qu'avant ils faisaient presque eux-mêmes leurs matelas, j'étais prêt à tout)

M-L : Il y avait des vaches autrefois à Echallat. Où on a la vigne, et bah autrefois on avait des vaches. Je ne sais pas comment on a sorti ça, mais je lui disais que chez Jacob (qui habitent derrière chez Laëtitia) c'étaient des moutons. La mère Jacob avait un troupeau de mouton. (Elle précise) La mère à Michel, le père de Bernard (le voisin que je connais bien et pour qui j'ai travaillé dans les vignes au début du premier confinement). La grand-mère Jacob avait des moutons, nous on avait des vaches. En face, chez Rotureau, ils avaient des vaches. Chez Briand avaient des vaches, chez Talon, chez Clochard... En face de chez toi, chez Sauton, Rémi avait des vaches. La Jeanne Goyon, là où sont les anglais, elle avait deux ou trois vaches aussi. Enfin, que moi j'ai connu, après il y en avait... Gérard Goyon, ses parents avaient des vaches. Alors chez Ligoneau c'étaient des moutons, chez Fouin c'étaient des vaches. Chez Labrousse, je sais qu'il y a eu des vaches, mais je ne m'en rappelle pas. Après il y avait chez Michaud, là-haut qu'il y avait des vaches. Chez Moreau, je ne me rappelle pas. Et tu vois, il y en avait pas mal qui amenaient leur lait à la laiterie. La laiterie, elle était... Tu sais, le chai, quand tu descends derrière chez nous, le chai à eau-de-vie d'Aude, juste en face il y avait une petite maison. Là, il y avait la laiterie. Et tous les matins, c'était le père à Néné, le grand-père à Clochard, après je ne connais pas bien les jeunes...

V : Je connais Fabien...

M-L : Voilà, donc c'était l'arrière-grand-père de Fabien qui tenait la laiterie. Tous les matins il venait écrémer le lait, et pendant un temps, il faisait même du beurre. J'ai donné à Laëtitia un papier dans lequel ils enveloppaient le beurre... Il y avait écrit « Laiterie d'Echallat ». Alors moi, quand je me suis mariée, on emmenait le lait, ils vendaient la crème et tu ramenaient le petit lait chez toi. Alors le petit lait, tu t'en servais... Parce que le petit lait, beaucoup nourrissaient les cochons. Chez nous, on a ramené, on a encore la barate et quelques trucs... Alors je crois qu'elle a fermé en 63. J'ai plein de livres chez nous, ce sont les comptes de la laiterie, parce que c'était Claude qui faisait les comptes. On a tout gardé,

mais il faudrait que je recherche au grenier, mais ça serait dommage que ça se perde. C'est pas perdu, moi je les ai ! Et le matin, comment dire, c'était le petit journal. Exactement, c'étaient les potins ! (rires) Donc c'était la petite maison où il y a la distillerie d'Aude. Enfin je crois, parce que quand je passais à côté, mon nez me disait qu'il y avait du cognac. (rires) C'est la déformation professionnelle ! Mon nez me disait, quand tu passes à côté l'été, ça a une odeur... Je sais qu'il y a du cognac parce que j'ai vu les futs, un été où Aude était en train de bricoler à l'intérieur. Et alors là, la laiterie c'était les petits potins du coin. Quand Claude remontait, il apprenait toujours quelque chose !

V : Oui et parce que lui, comme il faisait les comptes, il y était tous les jours...

M-L : Oui et puis on avait du lait, alors tous les matins tu descendais ton lait. Avec tes sceaux ou tes bidons, tu descendais ton lait à la laiterie... ça commençait... Claude il y allait à 8h. Ça a commencé en 61 et ça a fini en 63, ça n'a pas duré longtemps. Les gens, enfin le père Clochard vieillissait, et puis les laiteries passaient avec des camions. Même là, c'était déjà Claix qui ramassait, et pendant un temps ils vendaient le beurre. Ils écrémaient le lait, ils faisaient le beurre et vendaient à Paris. Alors le revenu n'était pas...bon...

V : Et les animaux dans le village après... ?

M-L : Et bah ça a disparu petit à petit. Je crois que les derniers à avoir eu les vaches c'étaient les Moreau. Et Maxette avait des chèvres. Alors les parents avaient les vaches et la petite avait des chèvres. Alors les moutons, chez Ligoneau ils ont arrêté ; la mère Jacob, pareil... Petit à petit, les uns et les autres ont arrêté les vaches. Nous, on a arrêté les vaches quand Fabrice était au collège, parce que les voitures ont commencé à passer plus. Il fallait être deux, alors quand les garçons étaient là, ça allait, mais après c'était plus possible. Alors les vaches sortaient et elles allaient dans l'ouche, là. Je racontais tout ça à Laëtitia, et elle n'en revenait pas. Elle trouvait ça extraordinaire.

V : Bah oui, on ne s'imagine plus aujourd'hui... Et il y avait des fêtes de village aussi ?

M-L : Il y avait la frairie.

V : C'était avec l'école ?

M-L : Non, c'était communal. La frairie, c'était le premier dimanche de septembre, à l'ouverture de la chasse. C'était sur la place, en bas. Il y avait des manèges... Y avait-y une salle de bal ou c'était chez Goyon qu'on venait danser ? Je ne sais plus... Après, je ne sais plus quelle municipalité l'a changé, parce que c'était le jour de la chasse, et ils l'ont monté à l'école. Moi je l'ai connu en bas.

V : Et il se passait des choses sur la place de l'église ?

M-L : Ah mais c'était pas une place ! C'était juste une rue ! Je crois que de notre côté il devait y avoir un bout de mur, mais de l'autre côté c'était un talus, c'était de la terre. C'était l'ancien cimetière, qu'ils ont mis après le terrain de foot. Il y a une vigne, entre le terrain de foot et le chemin qui monte aux carrières, ça faisait un genre de carrière, c'était à chez Briand, et ils ont emmené le vieux cimetière là. Je peux te dire une chose : une fois ils passaient devant chez nous, enfin (son mari, Claude, est décédé alors elle se reprend), Claude était à la fenêtre et on voyait des ossements. Personnellement, il n'y avait personne de la famille : mon beau-père était aux brandes, mais l'idée que... J'te dis, ils ont charrié ça, et ça ne lui a pas plu.

V : Tu sais quand c'était ?

M-L : Oulà... C'est quand Rémi Sauton... Alors je ne vais pas pouvoir te le dire... C'est quand Mousset a battu Sauton, tu vois.

V : Ah, parce que c'est la mairie qui décide de ça...

M-L : Et oui. Comme le terrain de foot... Je te le dis sans parti-pris, hein, il y avait des élections, et le terrain était au père Briand. Ils jouaient sur le terrain qui était à côté de l'école. Il a perdu les élections, et le lendemain il labourait. (rires) Tu gardes ça pour toi, hein ! C'est des petites anecdotes, Claude en avait rigolé... Je ne sais même pas si Claude jouait à l'époque, puisqu'après ils ont fait le terrain de foot sur le chemin de Puy Saint-Jean. Alors tu vois, ça il aurait pu t'en dire

plus : il était de là, il connaissait plein de choses, c'est dommage qu'il ne soit plus là. Moi, la politique, je ne m'en suis jamais intéressée. C'est pas qu'il s'intéressait à la politique, mais il vivait avec ! Comme il dit, moi je respecte les idées de chacun, je rigolerais aussi bien pour des trucs d'un côté que pour des trucs de l'autre. Et je sais que Pierre Briand, le lendemain matin il labourait le terrain de foot. Ils avaient une belle équipe, les jeunes... Claude il était là... Bon sang, je ne sais même pas s'il n'avait pas pris une photo ! Il faudra que je cherche dans mes vieilles photos. Parce que lui, il adorait les anecdotes. Et après, une autre municipalité a acheté tout le tour et les terrains. C'est revenu du bord où était Briand, et donc ils ont remis le terrain et ils ont fait la salle des fêtes. Ils ont acheté un bout de terrain...

V : Et il n'y avait pas encore la pétanque ?

M-L : Non. La pétanque c'est nous qui l'avons vendue. Je ne saurais pas te dire quand, il faudrait que je retrouve l'acte. Mais tout ça dont je te parle, c'est vieux, hein ! (rires) On en a des anecdotes ! Mais il fallait voir ça de loin... On votait comme on votait, ça ne regardait personne. On était très bien avec Rémi, mais Rémi Sauton, parce que moi je vais à la messe, de temps en temps je peux te dire qu'il m'allumait. Alors je lui répondais, je lui disais « vous avez vos idées, moi j'ai les miennes, et ça ne vous regarde pas » (rires). Quand il m'allumait, il y a des fois... Mais il y a des fois où je répondais, tu penses ! Moi je respecte chacun, chacun est libre de faire ce qu'il veut.

V : Oui, c'est sûr ! Et en bas alors, il y avait quoi sur la place ?

M-L : Et bah il y avait le Souil !

V : Le Souil ?

M-L : T'as pas de photos de ça ? Devant chez Didier, là où ça sort...

V : Le petit ruisseau ?

M-L : Oui, le petit ruisseau, là. Et bah là, devant la maison des... Avant chez Clochard, là où il y a les garages pour le festival, là il y avait une ancienne couturière qui habitait cette

maison. Là, il y avait un pont, et l'eau passait là. L'eau traversait là, et ils appelaient ça le Souil. Il y avait un pont quand j'étais jeune, ça ne faisait pas une grande place comme là ! Et quand j'étais jeune, on s'asseyait dessus. L'eau, elle venait du pré derrière... Si Claude était là, il te dirait que quand il était gosse et qu'il y avait des gros d'eau, ils allaient faire du bateau là. Enfin, tu sais, des planches qu'ils appelaient du « bateau ». Il y avait la mère Bussac qui vivait dans la grande maison, là où il y a les Belges, et elle avait des canards. Ils étaient toute une bande de copains, et ils rentraient dans le pré de la mère Bussac, et elle n'aimait pas ça. Elle voulait pourchasser les jeunes, et quand ils voulaient ils disaient « Hé m'dame, m'dame ! On a trouvé des œufs ! » Des fois c'était vrai et d'autres fois ce n'était pas vrai. (rires) Enfin, c'était un cours d'eau, et après ils ont busé pour faire passer la route...

V : Ah oui... En fait, pour mon mémoire, ce qui m'intéresse, c'est la place du village, comment elle est vécue pendant et en dehors du festival. Comment est-ce que toi tu vois la place ?

M-L : Bon bah ça fait de l'animation, hein. Ça fait venir beaucoup de monde. Là, après, l'un comme l'autre, on était vraiment à l'extérieur ; on n'est pas pris dans le mouvement. Moi je suis prise dans le mouvement là-haut (elle est bénévole pour la cuisine mais c'est à l'écart, en haut du village, à la salle des fêtes), mais autrement, pas comme tous ceux qui vivent dans le fond, en bas. Une fois que je suis rendue là, c'est fini. Il n'y a rien. Une année, ils avaient voulu faire une exposition à côté, mais au dernier moment ils avaient annulé parce que c'était trop près de la route. Non, nous on vit vraiment, entre parenthèses, à côté. On en profite, mais une fois qu'on est remontés là, c'est fini. Enfin ça ramène beaucoup de circulation !

V : De gens qui passent, tu veux dire ?

M-L : Pfff, les voitures... Les gens qui passent, si, il y en a, mais ce sont surtout des gens qui circulent. Et puis ils vont vite !

V : Ah oui... C'était ça qui était rigolo pendant le confinement aussi : il n'y avait plus aucun bruit, personne qui passait pendant le premier mois, et après les gens ont recommencé à

sortir et c'était fini.

M-L : On sortait, nous, avec les voisins. On allait sur la route... Maintenant pour sortir c'est difficile avec la route. Bon, il faut reconnaître que sans ça, Echallat était mort. Depuis qu'il n'y avait plus les frairies... Les fêtes de l'école, on ne sait pas la plupart du temps... Il faut être en contact avec les enfants, les parents, ou les voisins, mais sinon... Donc j'ai râlé, j'ai été voir à la mairie. C'est comme pour la benne à papier ! Il y en a une, pour mettre les journaux, mais ils ne le disent pas ! Si on n'y va pas, on ne le sait pas.

V : En bas, il y a un panneau d'affichage, mais je ne suis pas sûr que ça soit écrit dessus...

M-L : Mais vas-y en bas, moi il faut que j'y aille ! Alors Hélène me dit... Je lui dis « si on peut faire profiter les enfants de notre commune, c'est un plus ! » Mais finalement ils ont mis des affichettes.

V : Quand tu parles des enfants, comme tu as vécu tout près de l'école à Mérignac, à Echallat l'école est éloignée, et donc...

M-L : Moi, j'avais la chance d'avoir la vigne ! J'étais très bien avec les instituteurs. (rires) On a planté la vigne quand ils étaient là, et cette année les instituteurs, quand Alain Briand a été élu maire, comme il a été leur élève, ils sont venus le voir. Et j'ai eu la joie d'être convoquée pour aller voir les anciens instituteurs.

V : Ah ouais ?! Et toi tu aimerais que l'école retrouve une place dans le village ?

M-L : Ah non, moi je la trouve très bien là-bas !

V : Les relations entre les habitants et les élèves, j'imagine qu'elles sont différentes entre Mérignac et Echallat...

M-L : J'ai pas l'impression que Mérignac c'est... Enfin je n'en sais rien, j'ai des petits neveux qui sont à l'école à Mérignac, mais je vais te dire : c'est dangereux ! Mérignac c'est dangereux. Ils ont enlevé les voitures, parce que pendant un temps il y avait des voitures stationnées. Moi, je trouve qu'à Echallat, l'école c'est cool. C'est plus cool et moins dangereux.

Quand j'étais petite fille c'était complètement différent, il n'y avait pas les voitures qui passaient comme elles passent là.

V : J'ai l'impression qu'à Mérignac on a un peu la même situation qu'ici, que l'école est séparée par la route, parce qu'ici l'école est mise de côté par la route, et qu'à Mérignac elle est carrément coupée en deux.

M-L : Oui, alors par contre, je ne peux pas vraiment te dire comment c'est parce que je ne suis jamais allée du côté de la maternelle. Alors apparemment il doit y avoir du monde dans l'école à gauche. Quand j'allais à l'école, il y avait deux écoles, en bas et en haut, et sur les côtés c'étaient les logements des instituteurs. Moi je n'ai jamais connu de maternelle quand j'allais à l'école à Mérignac. Derrière l'école, il y avait un grand jardin, mais maintenant, c'est-y une cour ? Vas savoir...

V : La directrice m'a parlé d'un espace public derrière l'école aussi, l'espace du 14 juillet.

M-L : Oui, alors tu pourras le voir, tu passes par la route de Foussignac et c'est sur ta gauche. J'y suis jamais allée, autrefois c'était un terrain privé. La maison qui est en face de cet espace public, c'est la maison à ma mère. Alors peut-être qu'ils y font du sport.

V : Oui, et aussi ils y rencontrent parfois des résidents de l'EHPAD.

M-L : Ah oui, l'EHPAD... Apparemment il y a des poules à l'EHPAD.

V : Oui, ils ont un chat aussi !

M-L : Ah oui, mais moi je n'y suis jamais allée. Je vais te dire, aller à l'EHPAD ça ne me plait pas trop.

V : Justement, j'ai parlé à l'animatrice de l'EHPAD...

M-L : Ah celle qui habitait en bas du village, qui donnait les garages pour le festival ?

V : Ah je ne sais pas... Enfin, j'ai discuté avec elle, et elle me disait qu'ils avaient plusieurs partenariats : qu'ils allaient à

l'école, à la MFR de Triac et de Jarnac, et qu'à un moment ils ont essayé de faire des activités avec le club du 3e âge, mais après la première fois, les personnes de l'association n'ont pas voulu qu'ils reviennent.

M-L : C'est spécial, tu sais. J'avais été à Fleurac, quand l'EHPAD n'était pas encore à Mérignac, et c'étaient des gens de Mérignac qui y étaient. Apparemment, je ne sais pas si c'est à l'EHPAD qu'ils font ça, mais il y a de la gym.

V : Oui, c'est ça... Apparemment c'est ouvert aux gens d'à côté.

M-L : Oui, parce que je connais des gens d'à côté qui y vont.

V : T'y es allée ?

M-L : Non, non, j'aime mieux aller là, à la salle des fêtes. On a la gym deux fois par semaine cette année ! On est une trentaine quand même. Il y avait des gens de Vaux-Rouillac, mais je ne peux pas te dire plus, je ne connais pas assez... Je ne vais pas demander aux uns et aux autres « t'es d'où ? ». On se dit bonjour, bonjour, mais c'est tout... Celles de Vaux, je les connais, et puis celles de Rouillac... Bah c'est celles que j'ai connu par le festival ! En cuisine, ça fait partie de mes copines de cuisines ! (rires) C'est des trucs tout bêtes, tu vois, mais ça fait partie de gens qui viennent comme ça.

V : Tu les as d'abord rencontrées à la gym ou au festival ?

M-L : Euh... Je ne sais plus trop, je ne me rappelle plus. Après c'est Monique qui ramène plein de monde ! Dans les jeunes je ne sais pas... Je ne vais pas demander, surtout que moi maintenant il y a plein de choses que je ne pouvais plus faire et cette année il y a un clan de jeunes et un clan de vieux. C'est plus adapté. Malheureusement, on fait plein de choses, mais moi il y a des endroits où ça coince ! Je fais quand même beaucoup de choses dans mon jardin, mais je suis sûre qu'il y en a plein qui n'en font pas autant. Et encore, j'en fais moins ! Cette année, du fait qu'elle nous ait séparées, je suis bien contente, parce que ça me permet de faire... L'animatrice s'est bien adaptée au groupe. Il y a encore une jeune avec nous, la fille de Jean-Louis, qui est handicapée. Je suis sûre, convaincue que ça lui fait du bien ! Elle ne comprend pas

toujours, mais avec ça, comme on est moins, c'est plus facile pour lui expliquer. C'est par Monique, qui connaît tout le monde, que les femmes de Vaux viennent au festival. Et puis avec Libertad, elles ont ramené du monde Rouillac, c'est par les contacts. Au départ, Libertad était de Rouillac, et puis en discutant, je lui disais « si tu veux éplucher des légumes, tu peux venir » et ça lui a bien plu ! C'est quelqu'un qui est très méticuleux et très attentionné, même éventuellement elle va faire écouter les autres... Mais il y a le pour et le contre. Libertad, elle fait partie des gens du festival qui sont vraiment bien, qui sont volontaires et qui savent travailler. Elles ont ramené Francette. Francette, c'est quelqu'un qui va à la gym à Rouillac, et donc en causant, voilà. Elle est venue, et souvent elle a son fils du Mexique qui vient à cette période, mais elle se débrouille pour venir, parce que ça lui plait et... Comme on dit, il y a une ambiance, hein, là-haut ! (rires) Il y a une ambiance, et puis il y a aussi les handicapés en cuisine. Il y en a toujours un. On avait un couple qui venait, mais je ne le vois plus. Enfin, j'en avais un, et puis j'en ai un autre, Philippe. Il m'aide, et ça va bien. Moi, j'essaierais de faire tout ce que je peux, je passe derrière, mais enfin eux ça leur fait paraître importants. On en avait des jeunes qui étaient bien, qui étaient mignonnes ! Après il y a des jeunes qui bossent... Alors aujourd'hui il y a deux handicapés qui venaient au festival qui sont à l'EHPAD de Mérignac. Il y en a un qui venait à la gym, et il se mettait toujours à côté de moi. Je ne sais pas ce que je lui ai dit, et il m'a répondu, parce qu'il ne causait pas... Et il m'a causé ! Alors Monique avait toujours trouvé ça extraordinaire que je l'aie fait causer. Je lui disais parfois « il faut faire comme-ci ou comme ça », je n'allais pas, le pauvre drôle, le rembarrer. Loin s'en faut ! Ils sont handicapés, ils ont un grand malheur. Et puis un jour, j'ai eu la chance de le faire causer.

V : Ah oui ! Et les associations dans le village, tu en connais d'autres ? Tu trouves qu'elles ont une place importante quand même ?

M-L : Il n'y a que ça, mais t'en as beaucoup qui ne viennent pas ! Il y a la société de chasse, il y a la pétanque... La pétanque, ça s'est fait du temps de M. Sallet. La gym a commencé en '95, et la pétanque je pense que c'est l'année... C'est en

'95 qu'il a été élu, et je pense qu'il a monté la gym. C'est une année d'élections, comme toutes les années d'élections, où ils proposent des choses, et après chacun fait ce qu'il peut avec les moyens du bord. Pour les associations, sur le journal de la commune il y a déjà plein de choses ! Il n'y en a jamais eu beaucoup à Echallat.

V : Et tu sais si il y a pas mal de liens avec le village et les hameaux ?

M-L : Je ne peux pas te dire... Tu sais, pendant un temps, chaque hameau faisait des repas. Ça se faisait à Puy Saint-Jean, à l'Habit, mais je ne sais pas ailleurs. Il n'y avait que les gens du hameau. Remarque, j'aimais bien aussi le repas de la fin du festival, où chacun apportait des choses... Mais il y en a qui venaient sans rien apporter, alors... Moi j'aimais bien. Je sais que Claude a retrouvé des gens à ces repas-là, qu'il avait perdu de vue. Parce que pendant le festival... Moi j'allais beaucoup à Mérignac, mais tu vois ça ne se fait plus. A Mérignac ils faisaient un Méchoui, le jour du 14 juillet, mais ça tombait le lendemain du repas de l'Alambic (l'association qui organise le festival). Alors c'était pas possible de faire les deux, quoique, je ne m'investis pas trop pour le repas du 14 juillet... Je trouve que j'en fais déjà assez pendant le festival, alors à celui-là je me fais servir. A Mérignac, je n'allais jamais au repas du 14 juillet, mais il y avait les repas de chasse. Claude chassait aussi à Mérignac et mes neveux chassaient, alors on allait à des repas de chasse, et ça me permettait de retrouver plein de monde que j'ai connu. Alors Claude, lui, son truc c'était le repas de la fin du festival. Parce que le jour du festival, il voyait du monde, mais pas trop parce qu'il y avait du monde (trop d'inconnus pour discerner les visages connus) et il y en avait qui restaient pour le repas du soir... Et il a retrouvé des gens, c'est pas croyable. Les gens de l'extérieur, tu vois du monde, mais là ça se triait.

V : Et puis surtout les premières années, parce que tu ne sais pas qui est bénévole, qui visite, alors que maintenant on se reconnaît assez facilement.

M-L : Exactement ! Mais je te dis, l'un comme l'autre, on avait nos repas. Et on est allés à des repas de jumelage de Mérignac, avec les mosellans, mais on ne s'est pas sentis dans le

truc. Pourquoi ? Parce qu'on ne recevait pas. Ma sœur, elle, comme elle était très réservée, même si elle est restée sur la commune, elle ne s'est pas investie dans le jumelage. Alors j'avais essayé d'y aller, mais on n'a pas continué. On allait aux repas de chasse. Tu vois tous les livres sur Mérignac, c'est pas par ma sœur que je les ai eus, c'est par des gens qui habitent à Mérignac, qui eux s'investissaient. Je ne leur demandais pas gratuitement, mais je suis contente, parce que j'ai mon grand-père dedans. Il avait une musique, et ils jouaient...

V : Quand tu dis qu'il avait une musique, c'est quoi ?

M-L : Il y avait une batterie. Il y avait une batterie de fanfare à Mérignac, et lui il jouait dedans. Mon grand-père et son frère. Alors tu vois, ça m'a permis de retrouver des choses comme ça, alors que ma sœur, non. On était trois sœurs, totalement différentes... C'est comme ça. On s'est investis aussi bien l'un que l'autre, enfin Claude était déjà âgé, donc il ne s'investissait pas beaucoup. Enfin, une année, il était allé chercher les melons, c'est des petites choses toutes bêtes, mais pour lui c'était bien. Il a retrouvé des gens, et voilà... ça fait partie de nos racines.



Ce mémoire est le fruit d'une année d'étude sur les relations intergénérationnelles, à partir de l'expérience de deux villages voisins : Echallat et Mérignac (en Charente). Ce travail met en lien différents types de réciprocity : entre les êtres humains, entre différentes espèces du monde vivant, ainsi que dans la relation entre les êtres vivants et le territoire.

Le festival d'art organisé à Echallat permet d'observer des relations intergénérationnelles particulières, rassemblant une majorité des habitants autour d'un but commun. D'autre part, à Mérignac, la présence d'un EHPAD à proximité d'une école primaire permet un autre type d'échange intergénérationnel, basé sur le partage de connaissances. Enfin, ces diverses pratiques intergénérationnelles sont remises en perspective dans le commun, avec la question de la co-habitation et de la transmission (la mise en commun) du patrimoine historique des deux communes.



La bascule est en place, ce n'est plus qu'une tare à effectuer pour trouver un nouvel équilibre au sein des territoires.